

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LITTÉRATURE
OFFERTE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE
AVEC L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

par

MARJORIE PEDNEAULT

LA RUMEUR

AUTOMNE 1996



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Résumé

J'ai voulu, par ce travail de création littéraire, traiter du bruit; bruit de voix qui murmurent et qui chuchotent, qui hurlent et qui protestent, se confondant avec le bruit de machines de toutes sortes, tous ces bruits n'en devenant qu'un seul, très lourd et puissant, la rumeur.

Les mots, ces bruits que nous émettons, semblent parfois vivre par eux-mêmes tellement il devient impossible de les taire. Et ils ont une importance telle qu'un seul d'entre eux peut briser la vie de n'importe quel individu.

J'ai voulu, par le récit *La Rumeur*, démontrer la force du bruit que sont les mots pour construire ou détruire l'image de chacun en société.

Les mots ont pour moi ce pouvoir magique que leur attribuent, d'une certaine façon, les personnages du récit *La Rumeur*.

Mon personnage principale, Fleurette, sera totalement à la merci des mots qui porteront sa destinée. Les mots feront d'elle ce qu'ils voudront.

En dernière partie, j'analyserai mon récit avec l'aide de la grille d'analyse d'Algirdas-Julien Greimas. Cette grille me permettra de montrer que derrière les relations de Fleurette avec ses compagnes de travail, se cache un véritable jeu de miroirs où les reflets, les échos et les redondances redécoupent toujours le même univers statique.

Remerciements

Je remercie sincèrement monsieur Jacques B. Bouchard, directeur de ce mémoire, pour sa compétence, sa disponibilité, sa patience et surtout pour avoir su dire juste ce qu'il fallait dire.

Je remercie également mes parents pour leurs encouragements incessants.

Table des matières

Résumé	p.2
Remerciements.....	p.3
Table des matières	p.4
Introduction	p.5
La rumeur (texte)	p.8
Analyse	p.179
La rumeur	p.179
Sémiose narrative et discursive d'A.J. Greimas	
-Plan narratif de l'énoncé	p.184
-Plan narratif de l'énonciation fictive.....	p.190
-Plan discursif de l'énoncé.....	p.193
-Plan discursif de l'énonciation fictive	p.202
Plan du signifiant	p.207
Conclusion	p.211
Bibliographie	p.215

Introduction

Le récit suivant qui s'intitule *La Rumeur* est, pour ainsi dire, un jeu de voix. Tout cet exercice d'écriture est fondé sur le bruit, ou plutôt sur de multiples voix humaines. Ces voix, pour la plupart, n'ont pas d'identité; elles n'ont pas d'âge, pas d'adresse et parfois pas de nom et d'image.

Chaque voix prend, à son tour, la parole. Chaque voix devient donc narratrice pour un temps. Mais narratrice de quoi?

Le récit *La Rumeur* n'a pas d'histoire (ou si peu). L'espace auquel se rattachent toutes ces voix est une usine plus symbolique que réelle. Ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine devient le prétexte à la parole. Mais comme il ne s'y passe presque rien, on invente l'événement; on croit le voir ou plutôt l'entendre. Chacune des voix fait entendre une opinion différente sur la vie et sur les autres.

La vie à l'intérieur de l'usine et celle se déroulant à l'extérieur, créent un univers à deux niveaux. Le personnage principal Fleurette et ses compagnes de travail, Bibi, Madame Bouffard et Evelyne Petibonheur, participent à cette vie au premier niveau située à l'intérieur de l'usine. L'environnement, bien que symbolique, y est pourtant concret. Une voix fait cheminer le lecteur à travers les différentes salles de l'usine telle que la cafétéria et les toilettes. Et Fleurette, à son tour, participe à la narration de cette histoire. Elle exprime son désir d'intégration au sein de son nouveau groupe de travail.

Le deuxième niveau habité par les deux voix de la secrétaire et de la préposée nous fait découvrir un espace fantaisiste à l'extérieur de l'usine où

rien n'existe mais où paradoxalement tout peut arriver.

Toutes les voix commentent la vie des autres mais ces voix sont différentes dans leur expression. Elles se présentent parfois sous forme de dialogues de groupe ou de «dialogues de sourds», elles sont aussi d'autres fois sous forme de monologues intérieurs rationnels. Elles apparaissent également tout à fait impersonnelles comme lors des descriptions des pièces de l'usine. Elles se donnent à voir ou se cachent.

Ce récit où la parole (et non l'action) est à l'honneur, aborde, grâce au personnage Fleurette, le thème de l'individu face au groupe, ou plutôt, dans le contexte de ce récit, l'individu en opposition au groupe. L'individu Fleurette tentera de séduire celles qui lui font face; en travaillant son image (son apparence physique et ses comportements), elle tentera d'obtenir son adhésion au sein du groupe.

Le récit *La Rumeur* sera suivi d'une analyse. La première partie sera une courte description du mot «rumeur», phénomène social par lequel ce récit prend forme.

Puis grâce à des éléments de la sémiotique narrative et discursive d'Algirdas-Julien Greimas, je décrirai la transformation et le discours de ce récit en y distinguant les deux niveaux dont j'ai parlé précédemment: celui de l'histoire qui se déroule à l'intérieur de l'usine et que j'appellerai l'énoncé, et celui de l'histoire des deux voix narratives de la secrétaire et de la préposée se déroulant à l'extérieur de l'usine et que j'appellerai l'énonciation fictive. Cette séparation du récit en deux niveaux marqués par des caractères de lettres différents, m'amènera à parler des nombreuses

oppositions qui construisent l'univers du récit.

En dernier lieu, je décrirai les quatre voix narratives formant *La Rumeur* en montrant la perspective qu'adopte chacune d'entre elles à l'intérieur du récit.

La rumeur

Une agitation fauve règne dans la cafétéria de l'usine. Comme à tous les midis. Des bruits de chaises déplacées, d'ustensiles qui dégringolent, de rires qui fusent, de protestations parfois. Et d'un murmure partout présent. On dirait un millier de guêpes bourdonnantes qui travaillent à une même tâche, perceptibles seulement dans une clamour collective et indifférentes à tout ce qui n'est pas cette tâche.

Une caisse enregistreuse résonne, régulière, marquant le rythme d'un refrain remâché jusqu'à la vomissure, et gobant plus qu'elle ne crache les sous qui gonflent sa panse. Des plateaux jaunes, bleus, verts et orangés, en file bien serrés, se poussent imperceptiblement et frottent le métal froid du comptoir. Au-dessus, les spaghetti tordus rouge vif rebondissent encore légèrement sous la terrible impulsion qui les a projetés sur une porcelaine blanc crèmeux, lacérée de coups de couteaux en série; ils flottent comme des anguilles mortes dans une sauce juteuse qui déborde par-ci, par-là, qui sort de son lit et salit les endroits où elle s'écrase. Des taches, partout. Sur des blouses, des pantalons, des vestes et des robes, sur des chandails aussi. Des taches qui ne partiront plus; qui témoigneront à jamais de mains gourmandes et malhabiles.

Une cafetièrue enchaînée à son comptoir, extirpant de ses tripes des litres et des litres de café; perdant peu à peu tout contrôle sur les quantités à sortir à chaque fois, contractant les muscles d'acier de ses abdominaux qui suent des gouttes en surabondance comme une salive sortant d'une bouche trop molle. Et là, trônant comme une reine, l'immense gueule

ouverte d'une poubelle, véritable caverne d'Ali Baba aux mille trésors enfouis, à l'odorante fixité, semblable à un oeil qui exhale ce qu'il contient en trop; de vaines protestations couvertes par la ventilation qui ronfle sans relâche et se perd maintenant dans le brouhaha général, bénie par tous ces corps chauds qui s'agitent, inépuisés:

«-Tiens, mais ne dirait-on pas Fleurette, la nouvelle, qui s'avance dans l'allée?...», peut-on entendre.

«-...péniblement, semble-t-il. Avec de tels souliers!

-Mais pourquoi s'habille-t-elle ainsi?

-C'est pour faire de l'oeil au patron, sans doute; pour se faire remarquer.

-Vous croyez?

-Il me semble même les avoir vus ensemble. Elle avait un sourire fendu jusqu'aux oreilles et un regard qui en disait long sur ses intentions.

-Et moi, je les ai entendus se donner rendez-vous. Elle lui disait:«À ce soir».

-Mais non, elle lui a dit:«À demain».

-En tout cas..., peu importe, ils se voient. Mais elle lui a donné rendez-vous; ça, je ne l'ai pas entendu mais je le sais; j'ai de très bonnes sources.

-Eh ben! Elle couche avec le patron!

-C'est pas moi qui le dit... mais c'est vrai. On les a vus ensemble, alors ...

-Ce qu'elle est mince! Et avec ses talons aiguilles, ça ne l'arrange pas.

-Ah non, elle n'est pas mince, elle est maigre, chétive. Elle fait maladive.

-Mais vous avez vu ce qu'elle mange?! Un oiseau, ... et dans la tête aussi, à part ça. Il paraît même ...

-Oh!, mais c'est nouveau, ses cheveux! Elle doit avoir la tête complètement abîmée avec tous ces produits. La pauvre!

-Je peux m'asseoir avec vous?

-Mais bien sûr Fleurette, viens nous trouver.

-...»

Moi, quand il y a des bruits qui courrent, je suis toujours la dernière à savoir. C'est un peu gênant, parfois, de ne pas comprendre ce dont les autres parlent. Alors, je demande à Bibi. Je ne sais pas comment elle fait, mais Bibi, elle est au courant de tout. Vraiment tout. L'autre jour, elle disait qu'elle ne serait pas étonnée de voir Marielle Bonenfant sortir du bureau du patron en pleurant. Eh bien, dans l'après-midi, durant la pause-café, Marielle Bonenfant est sortie du bureau du patron les yeux gonflés et rouges; elle a pris ses affaires et est partie. Depuis, on ne la voit plus. Je crois bien qu'elle a été renvoyée de l'usine parce qu'elle avait volé l'argent de la machine à liqueurs. Incroyable!

Pauvre Marielle Bonenfant! On riait tous d'elle. Mais c'est qu'elle faisait vraiment pitié avec son gros corps de baleine ruisselant de sueur. Et en plus, elle dégageait une odeur qui la suivait partout. Les gens à côté desquels elle allait s'asseoir pour manger le midi fronçaient les sourcils, mécontents. Quant à la quantité de nourriture qu'elle ingurgitait, c'était écoeurant, honteux; énorme comme elle. Bien sûr, ça ne regarde personne.

Bibi surveille son alimentation. Toutes les femmes le font aussi, et moi avec, bien sûr. C'est important de bien manger, de peu manger pour rester mince et en santé; pour être belle, en fait. Moi, je ne voudrais pas être comme Marielle Bonenfant. Grosse comme ça, c'est difficile de se regarder. À vrai dire, Bibi aussi est «bien portante», et les autres, ...pas tellement mieux. Quel malheur pour elles! Je les plains, ... en silence, bien sûr. J'essaie de les encourager à ne pas lâcher leur régime. Elles devraient faire comme moi. J'étais grosse, énorme avant. Un vrai ballon. Ce qu'on

voyait de moi en premier, c'était mon ventre, et puis mes seins, mes cuisses et mes fesses. Terrible! C'était terrible de vivre dans ce corps, un corps de monstre. Le regard des autres me disait à chaque instant ma pesanteur, mon inélégance, ma gourmandise effrénée, ma balourdise. Grosse cochonne, va!, que l'on me criait du bout des lèvres. J'allais éclater, littéralement. Mais maintenant, c'est différent.

Et oui, c'est nouveau, mes cheveux! Avec tous les produits que j'utilise, il fallait bien que ça réussisse. Bibi a l'air d'aimer, les autres aussi; de toutes façons, c'est du dernier cri. C'est très cher aussi. Pour le prix d'un, j'ai deux traitements mais je dois acheter plusieurs mois de traitement. Ça vaut la peine en tout cas. J'ai une tête adorable, tout à fait merveilleuse; ça tient tout seul, un vrai miracle. Il n'y a rien pour me décoiffer, pas même un ouragan. Et la pluie alors! Nulle, sans effet, je ne décoiffe pas. J'ai même une protection contre l'acidité de la pluie. Eh oui, avec toute cette cochonnerie qu'on a au-dessus de nos têtes. Mais ça ne m'atteint pas. C'est vraiment un traitement sans faille et qui aide mon cheveu à garder tout son éclat. Quelle brillance! me dit Bibi. Ça te va vraiment bien, me disent les autres. T'es chanceuse comme pas une.

Non mais vous l'entendez parler, celle-là! Elle se raconte des histoires pour se faire rêver ou pour se tromper car elle ne trompe personne d'autre qu'elle-même. Il faut être fou ou désespéré pour entretenir l'illusion. Oui, oui, c'est bien moi qui vous écris. J'écris l'histoire de cette fille qui veut faire pleurer mais qui m'irrite, qui m'excède; si vous saviez...

J'aurais le goût de l'assommer parfois; trois ou quatre bonnes gifles qui la feraient rugir ou qui la laisseraient encore plus abrutie qu'elle ne l'est déjà. Je la vois, couchée sur le sol, les bras en croix, en signe de grandes souffrances. Je pleure.

«Moi, quand y'a des bruits qui courrent, je suis toujours la dernière à savoir...», c'est elle qui parle, pas moi. Elle doit parler ainsi avec des yeux tout ronds ...et puis pas si ronds que ça. Moi, je crois qu'elle le sait; qu'elle sait tout de son jeu. Bien sûr, qu'elle le sait, me répondriez-vous, elle va le dire à la fin. Mais la fin, vous êtes pas supposé la connaître. Eh bien maintenant, vous la connaissez. Je suis désolée ...mais je ne m'excuse pas; j'ai bien assez de taper cette histoire.

Je l'imagine dans son usine de merde, envahie de fumée, de bruits et ...de rats; ils vont faire couler l'usine en rongeant les fondations. Et ben oui!, c'est ça. Son histoire, c'est une histoire de rats, voraces et prolifiques, qui charrient de la merde. C'est une histoire boueuse d'identité et de vide. Son histoire, on la voit écrite dans les journaux le matin; elle s'écrit la nuit lorsque les gens dorment et qu'ils rêvent à plein de choses bizarres. Elle devrait dormir aussi, ...la fille, bien sûr, et pourquoi pas l'histoire, avec.

Je baille, ...après avoir tant pleuré. C'est pas vrai ce que je dis; vous m'avez crue, non? Je suis méchante, méchante, et j'aime ça. Les gens sont cons et cette fille l'est plus encore que les autres; quant à vous? je vous dirai ce que vous êtes mais écoutez d'abord.

Le rat est un rongeur. Grande vérité. Je dois être une rate car je ronge, moi aussi. Je vais ronger toute cette histoire; elle va s'écrouler, en lambeaux, plus rien. Avec vous, je vais disséquer les comportements et les paroles de cette folle; vous serez mon complice ...ou rien du tout. En fait, vous n'avez pas le choix; si vous lisez, vous êtes complice de tout ce qui se dit et de tout ce qui ne se dit pas. Et moi, je serai la voix qui dirai ce qui n'est pas dit. Tout cela est simple comme bonjour. Si vous ne comprenez pas, ne le dites surtout pas. Votre crédibilité pourrait en être sérieusement entâchée. Mauvais lecteur!

J'ai un plaisir vif à faire de vous cette oreille muette. Pas de droit de réponse. Je peux vous piétiner sans aucun égard et je n'entendrai jamais rien. Si vous avez des plaintes à formuler, adressez-vous à l'auteur de ces lignes. Nuance! Ce n'est pas moi, l'auteur de ces lignes. Je vous l'ai dit, je suis une rate, une rongeuse et je tape l'histoire de la folle. En passant, je suis peut-être folle, mais pas de la même folie. J'ai des dents. C'est plutôt de l'hystérie.

Ah! Au fait, c'est elle aussi qui porte ce regard sur tous ces endroits de l'usine. Ne vous laissez pas piéger. Elle sait exactement où elle va; elle y a déjà mis les pieds. Elle va le dire plus tard. Mais ça, ...bon, ça va. Je cède le papier à la folle. C'est mon travail de taper.

Y'a encore quelques lignes. J'en profite. L'espace sur le papier est plutôt restreint. Je dois compter mes lignes.

Son ambiance de cafétéria; pas terrible. Je frotterais les comptoirs mais pas avec des plateaux; avec du monsieur Net et de l'Ajax. Non!, c'est pas vrai! Vous êtes obligé de relire la première description. Eh oui, c'est écrit que «des plateaux jaunes, bleus, verts et orangés, en file bien serrés, se poussent imperceptiblement et «frottent» le métal froid du comptoir.» Mauvais lecteur! Mauvais lecteur! Tout ce que j'écris est à peine effleuré! Ça vaut bien la peine que je me donne tout ce mal.

Mais je vous fatigue peut-être? Eh bien tant mieux! Je suis bien contente de le savoir. Mon plaisir dépend de votre déplaisir. Vous en avez plein le cul que je prenne tant d'espace; eh bien, tournez la page. Je ne vous retiens pas.

-Tu nous emmerdes, la secrétaire!

-Mais d'où elle vient, cette voix? Bon, bon, ça va. Je me remets au travail.

Hystérique, la secrétaire! Je la trouve bien jolie l'histoire de Fleurette. J'aimerais pas être à sa place quand même. C'est peut-être un fait vécu? Qui sait, il en arrive tellement de toutes les sortes, des histoires. En fait, c'est un drame. Moi, je vois ça comme un drame, se chercher toute sa vie. Elle fait pitié. Elle a toute ma sympathie. Ah ça oui! toute ma sympathie. Pas la secrétaire, bien sûr. Non, je parle de cette petite.

Ah! la secrétaire, c'est un cas ...

-Eh! Tu sais que j'entends tout d'ici.

-Je m'en contrefiche. Et puis, tu te tais. T'as eu des dizaines de lignes pour faire chier ce pauvre lecteur. Moi, je suis beaucoup plus intéressante que toi alors tu la fermes.

Ouf! Y'a des jours comme ça où je suis vraiment mais vraiment tannée de l'entendre se plaindre. Elle ne fait que ça. C'est à croire qu'elle n'est venue au monde que pour faire son petit cirque devant les gens.

Mais j'en reviens à la petite... Elle ne voit certainement pas le soleil dans cette usine. Si j'y étais, je ferais aérer toutes les pièces qu'elle va décrire plus loin. Quelle puanteur, quelle morosité! De quoi rendre les gens fous. Une telle promiscuité, c'est fait pour se taper dessus. Ouf! une histoire noire. Il faut pas trop écouter des histoires de ce genre; ça rend dépressif.

Je devrais lui inventer un joli jardin dans un joli printemps pour faire contrepoids à son espace clos. C'est ça! Non mais imaginez un peu une histoire de ce genre: il était une fois un printemps radieux où le soleil, si haut dans le ciel, brillait de tous ses feux. Quelle joie que d'observer cet

astre si brillant, si lumineux...

-Tu me fais bailler, la préposée!

-Y'a une secrétaire de trop ici.

-Ote-toi. Je tape.

Les couloirs de l'usine s'allongent et s'entrecroisent les uns, les autres. Ils sont lisses et portent un écho qui semble se prolonger à tout heure du jour et de la nuit. Des «a» et de «o» rebondissent du plafond au plancher et percutent les «i» et les «on» qui défilent en ligne droite, saisissant au passage des «ou» qui referment une boucle sur ces mille voix entremêlées, pareilles à des boules de poussière poussées par un souffle incessant. Les chuchotements sortent tout droit des parois, possèdent une vie extérieure aux talons qui claquent, résonnent, se multiplient. Le sol suinte un liquide brun crèmeux qui s'étire par taches, petites et grandes se rejoignant par de minces filets. Cette salive continue se déroule en tout sens et pénètre dans chaque salle, s'arrêtant aux pieds des travailleuses.

Les voilà qui s'affairent d'un pied sur l'autre en un va-et-vient régulier, irrésistiblement trop fort pour être brisé. Le vacarme, ce beuglement, couvre tout. Impossible de le chasser du revers de la main comme un moustique impatient et nerveux qu'un seul coup de tapette agile fait taire pour de bon. Impossible de s'y soustraire en bougeant, parlant ou en se cachant; il colle à la peau, s'y ajuste, s'infiltre. Pire que l'ombre, il est devant et derrière à la fois et répète son propre écho comme un jeu d'enfant gâté. Impossible même de crier pour se joindre à sa voix car trop puissant, il est trop bête pour exprimer:

«-Tiens, tiens!», hurle-t-on de tout côté. «Notre Fleurette nationale a l'air en forme aujourd'hui. Non mais regardez-la. Qu'est-ce qu'elle peut bien mijoter?

-C'est incroyable le tas de poses qu'elle prend dans une journée.

- Elle a un sourire plastique, ...
- ...comme ses cheveux, ...
- Un sourire artificiel, statique.
- ...c'est quand même incroyable, les cheveux!
- Plus statique que ça, tu meurs!
- ...une tête de poupée...
- Plus statique que ça, t'es mort; elle desserre jamais les dents.
- ...une Barbie. Il ne lui manque que son «Ken».
- En tout cas, si elle est en forme, ça lui demande trop d'effort pour saluer; elle fait toujours semblant de ne pas me voir.
- Il paraîtrait qu'elle a dit vouloir se trouver un meilleur emploi. On ne serait pas assez bien pour elle.
- Elle a dit ça?!
- Oui, ... il me semble. En fait, j'en suis presque sûre; la connaître comme je la connais.
- À mon avis, c'est une snob.
- Pas une snob; une arriviste.
- C'est quoi une arriviste?
- C'est une personne sans scrupule pour qui tous les moyens sont bons. Elle a quelque chose derrière la tête et veut y arriver, coûte que coûte.
- C'est vraiment dégueulasse; c'est honteux même!
- Des gens comme ça, y'en a partout, même ici. Et nous, on doit se taire et endurer.

-On doit endurer quoi au juste?
-Qu'elle parvienne à son but.
-Et c'est quoi son but?
-Ça, c'est ce que j'aimerais bien savoir!
-...»

Mes débuts à l'usine sont bons. J'en suis bien contente. C'est pas facile de se trouver un emploi par les temps qui courent; surtout lorsqu'on n'a pas beaucoup de références. J'ai de l'expérience toutefois, et dans plusieurs usines. Je sais bien faire les choses mais ce qui est difficile, c'est de convaincre les autres que je sais bien faire. Les gens sont aveugles, ils ne savent pas regarder. Alors, il faut leur en mettre plein la vue pour qu'il n'y ait pas d'espace par où s'échappe leur regard. Il faut les arrêter sur l'image, les fasciner, les attirer, les surprendre, les figer, les mettre hors d'état de tourner la tête. Et c'est ce que je fais; j'essaie de les convaincre, pas de leur expliquer.

Dans l'image, tout doit être parfait, sans défauts apparents. La symétrie et la régularité doivent être présentes en tout temps, partout. Ce que l'on doit voir, c'est la beauté. Et je suis belle; il n'y a rien à faire contre ça. Mais avant, j'étais affreuse comme la honte, comme la pitié. Ce ne sera plus jamais ainsi. Maintenant, je sais qui je suis.

Bibi pense que je devrais peut-être perdre encore un peu de poids; elle n'a pas tort. Je vais m'y mettre. Ah les damnés régimes! Présents sur toutes les lèvres presque tout le temps. Une vraie plaie, une calamité. Toujours à recommencer. Chaque effort de volonté si peu récompensé. Mais il faut tenir bon. On ne peut pas rester comme ça; on n'y pense même pas. Madame Bouffard nous apporte régulièrement des recettes sans sel et sans gras que l'on recopie, toutes. Que d'énergie investie dans un régime, figure fuyante et infidèle. Cette nous-même à qui l'on interdit ce qu'il y a de meilleur, et qui ne comprend pas trop dans les débuts, se révolte trop

souvent. C'est une bagarre continue entre une image et un estomac, qui donne la désespérante impression de ne jamais faire de gagnant, ni d'un côté, ni de l'autre. On est toutes épuisées comme durant un marathon et quand il y en a une qui réussit à retrancher quelques livres de la balance, on salue la victoire avec de grands cris. D'habitude, les petites victoires, ça se fête, mais nous, on ne peut rien célébrer parce qu'on n'a rien gagné. Les régimes, on ne s'en débarrasse jamais.

Une folle comme elle, on ne s'en débarrasse jamais.

Je peux quand même dire ce que je pense entre les pauses. J'ai pas le droit de m'infiltre dans l'histoire mais durant les pauses, qui m'empêchera de parler? de gueuler? Mais ça se prend pour qui des idiotes de ce genre? Et les folles qui papotent à sa suite. Ah mais oui! c'est vrai. C'est elle qui les fait parler. Pas si bête la fille tout de même. Elle manie son style assez bien. Tant qu'à être victime, autant l'être en grand... Ça fait pleurer les gens. Dans une usine par contre, ça fait basse classe. Elle aurait pu choisir de vivre son drame d'horreur dans un salon de thé ou dans un club Med. Pourquoi pas?

Mon écran me fait vomir et mon clavier, ...si vous saviez... J'en ai plein le cul!

J'en ai plein le cul! J'aime bien dire cette petite phrase. Vous vous en êtes aperçu, non? Ça fait vulgaire, grossier et tellement déterminé. Les gens reculent lorsqu'ils entendent certains mots. Le mot «cul» est magique. Ils donnent tous les droits. Les oreilles se dressent à son approche, comme si on le respirait avant même qu'il se montre. Eurk! Vos oreilles se sont-elles dressées? Mauvais lecteur! Mauvais lecteur!

J'en ai plein le cul d'écrire les histoires des autres. Je devrais écrire la mienne, tiens; ou m'en inventer une. Je serais qui alors? Je sais pas trop.

- Eh la secrétaire! T'as pas dépassé ton espace? On te paie pour taper, pas pour papoter!

-J'ai encore quelques lignes et je compte bien les utiliser. Et pas d'abus de pouvoir avec moi! Ça ne marchera pas. Et si j'ai le goût de

m'étendre sur la feuille qui suit, je vais le faire sans aucune gêne.

Non mais je parlais ...de qui au juste? de la petite. La «petite» comme dirait la préposée. La préposée!!! Y a-t-il une préposée ici qui soit digne de ce prestigieux titre?

...

Elle répond pas. Elle doit rêver à ses princes. Pas intéressante, cette fille. La folle, par contre, elle est exécrable mais du moins, elle se bouge. Je lui donne ce bon point.

-Bon, t'as assez pris de place. C'est mon tour maintenant.

-Toi, la préposée, tu fais de l'air. Je te céderai le terrain quand je le déciderai.

...

Bon, je sais plus où j'en étais. Et vous, lecteur, le savez-vous? C'est dommage que vous ne puissiez pas me répondre.

J'en reviens à la folle. Elle a une drôle de preception de Bibi; c'est ambivalent tout ça. Moi, j'aime bien les gens qui se branchent mais elle, elle se branche pas. Elle fait un peu comme les ouvrières de l'usine qui «s'affairent d'un pied sur l'autre en un va-et-vient régulier, irrésistiblement trop fort pour être brisé.» Comme c'est poétique! M'a t'en faire des poèmes, ma chère folle: il était une fois une grande nouille qui se prenait pour la reine Victoria et qui regardait son miroir dans l'espoir d'y découvrir une princesse.

Une grande nouille. C'est le cas de le dire. Qui va se faire bouffer par les autres comme un rat qui s'introduit dans une colonie d'autres rats.

C'est pas beau à voir. Ils se jettent tous dessus; les amateurs de sang sont très friands de batailles de rats enragés. Mais dites-moi, pourquoi aller voir les autres quand on sait très bien qu'on va se faire piétiner? C'est de la folie pure. Quand je vous dis qu'elle est folle. Est-ce que vous me croyez au moins? Tout ce que je dis est vrai. Est-ce que vous me croyez encore? C'est dommage que je ne puisse pas voir votre visage. Je l'imagine osciller entre la perplexité et l'agacement. Vous voilà donc ambivalent. Pas bien l'ambivalence! J'aime pas trop les gens qui ne se branchent pas. Ça m'énerve!

C'est comme la Evelyne. Vous allez la connaître... ou vous la connaissez déjà. Eh l'auteur! Va pas voir tes feuilles quand même! Si on peut pas se fier à toi, où est-ce qu'on va?

Bon, ...la chasse d'eau maintenant. Ah mais j'ai encore quelques lignes...

Les femmes qui parlent de la folle... Elles ont vraiment rien à se dire d'intéressant...

- Mais c'est elle qui nous fait parler!

-C'est vrai. Je m'excuse. C'est très, très rare que je m'excuse. Vous voyez bien que c'est parce que je vous aime bien. Et c'est encore plus rare que j'aime bien les gens. J'ai une langue sale ou plutôt une encre sale...

-Pousse-toi la secrétaire! Je t'ai assez entendu.

-...non, ...une gueule sale. Ça fait vraiment sale.

-Silence! Elle prend de plus en plus de place. M'a finir par prendre les grands moyens!

-...j'ai très, très, très peur... je tremble...

-Ah la vache! Eh! l'auteur! Qu'est-ce que t'attends pour intervenir? ... J'ai perdu plusieurs lignes de mon précieux espace. J'ai des droits que j'entends faire respecter. Je vais vous poursuivre tous les deux.

Mais je vais m'étendre moi aussi. Si c'est comme ça qu'on joue, je vais jouer ferme moi aussi. Ils vont savoir comment je m'appelle.

Bon, ...avec tout ça, j'ai oublié où j'en étais. J'ai presque oublié ton histoire ma pauvre Fleurette.

- Ça va, ça va.

- Alors voilà, je disais donc que la pauvre Fleurette aurait bien besoin qu'on la sorte. Mais elle ne s'accepte pas. Elle ne peut donc pas en sortir de ce cercle, de cette usine. Moi, c'est l'usine qui m'agace. Je la ferais sauter à la dynamite. Mon Dieu!, je ne dois pas parler si fort, les pages ont des oreilles et la petite pourrait avoir des idées. Non, non, pas de pulsions destructrices.

Non, moi, je lui conseillerais d'aller faire un petit tour dehors au lieu d'aller aux toilettes. Pas pour aller fumer quand même. Y'a quelque chose de malsain à fumer autant et à se priver de bonne nourriture et d'air frais. Elle est pas obligée de situer son usine dans la neige!; elle pourrait tout simplement lui inventer un environnement de villégiature ... La campagne! Mais oui, la campagne avec des fleurs et un petit lac où y'a des canards qui batifolent.

Tiens! Je lui écris quelque chose que je vais lui proposer. Elle sera toujours libre de refuser.

Il était une fois une usine de merde échouée sur les rives d'un lac que l'on appelait le lac de l'éternelle jeunesse. Un va-et-vient nonchalant et harmonieux existait entre les gens qui en se croisant se saluaient poliment: «bonjour», «bonjour», «comment allez-vous?», «nous allons bien. Et vous?», «nous allons bien aussi.» Les gens étaient gentils en essence. Ceux qui par malformation ne l'étaient pas étaient jetés dehors ...de l'histoire...

C'est vrai quand même! Pourquoi raconter une histoire où ça va mal? Dans la vie, ça va assez mal comme ça alors pourquoi s'acharner à décrire la noirceur et le malheur? C'est elle qui crée! Pourquoi créer la misère? Moi, j'aime le bonheur; les oiseaux qui chantent (je trouve qu'ils chantent bien), une rivière ensoleillée qui rigole, des arbres gigantesques qui ne feraient pas de mal à une mouche, et de l'herbe verte sur lequel se promène de petites fourmis fantastiques. Et les abeilles! C'est pas une merveille de les voir s'activer pour nous préparer du miel? Non mais imaginez! du miel! Vous savez ce que c'est que du miel? C'est la douceur même! Et y'a de gros ours un peu patauds qui raffolent de ce miel, de cette douceur. Moi, j'aime la douceur. Je me coucherais dessus et si je pouvais, j'en mangerais deux ou trois capsules par jour et j'en donnerais ...à la secrétaire par exemple.

-T'achèves ta page. Au fait, où veux-tu en venir avec ton miel?

-Vous voyez ce que je veux dire?

Quand je rêve, je veux rêver en rose et y'a personne pour m'imposer ses couleurs.

-Eh! la prépo! J'y pense. T'as droit à aucun espace sur ces pages.
C'est moi la secrétaire qui tape.

-Je prends l'espace que je veux que ça te plaise ou pas. Je sais pas pourquoi je suis là mais j'y suis, j'y reste. Si tu veux des explications, demande à l'auteur.

Un bruit de chasse d'eau continue habite les toilettes. Comme si l'on tirait les chaînes sans relâche. L'écoulement de l'eau se fait dans un fracas puissant et emporte tout sur son passage. Nulle place à l'odeur n'est tolérée; nul endroit pour les taches n'est supportable: l'eau rince, lave, fait disparaître.

L'eau ne laisse pas de trace de ses multiples va-et-vient. Elle est incolore, inodore. Aussitôt passée, elle n'existe plus, se volatilise, devient autre et fait briller, étinceler. C'est un agent indispensable contre les taches.

La blancheur des murs de céramique reflète une propreté froide. Une seule petite tache, minuscule, trouble la surface lisse; une tache... rougeâtre, informe, indéfinie.

Les miroirs suspendus les uns en face des autres creusent des tunnels d'abîme, infinis; les reflets qui s'entrecoupent jusqu'à n'être plus, forment de longues tentacules géantes; on dirait les cavités labyrinthiques d'une galerie souterraine envahies par un bruit de chute d'eau. Impossible d'en sortir; les issues sont multiples et vaines. Chaque direction est un regard qui se noie, une illusion dans un cercle magique.

Et rythmant le déluge d'un éclat murmuré, une goutte qui fuit le robinet qui la guide. Elle tombe, s'écrase, se disperse et semble recommencer son manège, inlassable, intarissable; toujours la même, toujours cette boule lumineuse et miroitante qui s'aplatit contre le sol de son évier, ...et glisse vers le gouffre des égoûts; ou peut-être est-ce un chemin qu'elle se fraie sur le carrelage mouillé:

«-Tiens, voilà notre mannequin préféré», entend-on au loin.

-«J'aime pas trop son allure de sainte-nitouche. Elle minaudé comme une chatte en chaleur.

-Dites donc. Elle serait pas un peu dérangée, la jolie Fleurette? ou malade, tout simplement. Qu'est-ce que ça veut dire ces aller-retour aux toilettes, cinquante fois dans la journée?

-Qu'est-ce que tu crois?! C'est pour se faire remarquer par le patron, il est juste en face! Tous les moyens sont bons pour atteindre ses buts, ...de sa part, à elle, bien sûr. Elle ferait n'importe quoi, c'est évident.

-Elle est capable de tout, cette fille!

-Du pire.

-Je vous parie qu'elle va y aller, dans le bureau du patron. Comment? Ça, je pourrais pas vous dire. Mais je suis sûre qu'elle va y pénétrer. Si d'ici une semaine, elle n'y est pas allée, je vous offre une tournée de café et de cigarettes.

-Mais regardez, elle revient, avec sa démarche languissante de grande anguille.

-...

-Elle est vraiment mince...

-Ah non! Elle n'est pas mince, elle est maigre, chétive, ...

-...elle fait maladive. Oui, c'est vrai!

-Et avec ses talons hauts, ça ne l'arrange pas.

-J'aurais peur de tomber à sa place.

-Je peux venir vous trouver?

-Mais bien sûr Fleurette! Quelle question!»

Il paraît que boire de l'eau, ça fait maigrir et ça lave le dedans. C'est Bibi qui le dit. En tout cas, ça fait pisser. Toujours obligée de courir les toilettes. Mais les toilettes, elles sont situées juste en face du bureau du patron.

«En s'interrompant trop souvent dans la journée, on risque de nuire à la productivité.»

C'est à peu près ce qu'il nous chante régulièrement avec un sourire, le patron. Il est pas mal en fait. C'est un «bel homme», comme dirait Bibi. Elle le regarde avec des yeux... Toutes les femmes le regardent avec ces mêmes yeux. Je ne sais pas si j'ai ces «yeux» mais je regarde moi aussi. Si on ne peut pas toucher, on ne se prive surtout pas pour regarder. Assez bien charpenté, pas très grand, peut-être un peu lourd mais tellement costaud. Une belle brute au regard de velours. Ouf! une belle pièce d'homme. Très, très brun, presque noir, avec un sang brûlant qui lui coule dans les veines. Quand il se promène dans les salles de l'usine, les femmes se tordent, se plissent et gloussent comme des poules. Elles ricanent nerveusement et se donnent des coups de coude. Il y a une femme l'autre jour qui, se sentant observée par le patron, a fait une fausse manoeuvre. Elle a échappé une bouteille du précieux liquide. Son visage était rouge, tellement rouge que je croyais qu'elle allait éclater en sanglots. Elle bafouillait des excuses et tout son corps tremblait. Alors, sans beaucoup d'efficacité, elle a essayé de ramasser les dégâts mais le patron, sans la regarder, lui a dit: «laissez faire, retournez à votre travail». Après ça, plus personne ne disait un mot. Plus tard, dans la journée, il a fait venir

cette femme et je crois qu'il l'a changée de secteur. C'est ce que Bibi a dit; elle en est sûre. Elle l'a entendu.

Le lendemain, c'est moi qu'il est venu chercher. Personne ne l'avait entendu entrer. Moi, j'écoutais parler ou plutôt crier Bibi. J'entendais mal ce qu'elle disait; je suis placée trop loin et ça fait tellement de bruit dans les salles, avec toutes ces machines. Tout à coup, j'ai entendu mon nom prononcé tout près, derrière moi et je me suis retournée brusquement. Le patron m'a dit: «veuillez me suivre, mademoiselle». Encore une fois, personne ne parlait.

J'ai pénétré dans son bureau. C'est bien le seul endroit de l'usine où on n'entend rien; pas un bruit. Le patron m'a dit: «asseyez-vous; soyez bien à l'aise», et je me suis assise, mal à l'aise. Il m'a regardée et m'a dit qu'à l'avenir, je remplacerais la femme qui avait cassé la bouteille.

«-Vous travaillez bien; vous avez des gestes rapides et précis. C'est ce qu'il faut pour l'empaquetage de notre produit. Vous acceptez, je suppose.

-Oui», naturellement.

L'histoire de Fleurette, je la connaissais bien, avant de la taper. Les humains, ils n'ont qu'une histoire. Oui, oui, c'est vrai! C'est la même pour tout le monde, ...avec des détails différents, bien sûr, mais c'est toujours la même chose: se mettre au monde, ...à chaque matin. Difficile? Tout à fait! C'est dur, la vie. Mais faut pas en faire un drame. C'est pour ça que des petites filles comme Fleurette qui ne veulent rien comprendre, ça me rend hystérique. Je suis sérieuse! Ça ne m'arrive pas tellement souvent. Elle cherche dans les autres ce qu'elle devrait chercher en elle-même. Il faut pas un cours classique pour savoir ça! Y'a des gens qui toute leur vie vont courir comme des déments à la recherche d'un trésor qui est enfoui au fond d'eux-même. Un peu comme Tintin avec son trésor de Rackam le rouge.

Et là, elle va vous défiler son histoire avec des boîtes de kleenex en prime. Est-ce que dans les librairies, on vend des kleenex? C'est elle qui aura la primeur.

Bon! J'ai assez philosophé. La prépo va s'inquiéter.

-En effet!

-Je l'aime bien quand même cette prépo...

Si Bibi existait pour vrai, j'aimerais bien la connaître. Je la trouve très, très, très intéressante.

-T'es qui , toi?

-Je suis celle qui te tape.

- Juste ça?

-Vous voyez? C'est pour ça que je la trouve si intéressante...

Elle charie quand même un peu. Elle aurait besoin que je la remette à sa place...

- Tu peux toujours essayer.

-Eh! la grosse! Je coupe tous les passages où l'on parle de toi. Tu vas rire jaune ma chérie.

Ça essaie toujours de gruger de votre personne. De vrais rats. Il faut tout de suite leur montrer à qui ils ont affaire parce que ça peut prendre des proportions impressionnantes. Et oui! Et je sais de quoi je parle. Vous savez, la prépo, ...et bien ...je la remplace dans ses anciennes fonctions. C'était elle qui tapait mais avec son grand coeur, elle s'est laissée embarquer et taper dessus.

-Menteuse! Tu te fais du crédit en essayant de m'écraser. Tu es celle justement qui essaie de détruire tout ce qui t'environne. C'est pas étonnant que tu sois seule. Non mais écoute-toi un peu. Tu répètes toujours les mêmes plaintes. Tu nous casses les oreilles à moi et au lecteur. C'est gênant d'être dans ton entourage. J'aurais honte d'être obligée de dire que t'es mon amie parce que tu l'es pas; t'es rien. Eh! la secrétaire! T'es rien! T'es qu'un tas de merde parce que t'as choisi de l'être...

-(Air de violon) Tu es méchante et cruelle. Tu me fais mal! Arrête! Arrête! Je t'en supplie... (Je pleure et je déchire mes vêtements.)

On se chicane comme ça souvent. Ça va lui passer. Mais non! Vous avez pas cru ce qui s'est dit? On fait pas partie de l'histoire. Il faut pas vous faire de peine avec les sanglots de la prépo. C'est une personne

très bien malgré qu'elle soit peu intéressante. Elle prend tout au sérieux. C'est une exaltée, une idéaliste qui rêve au prince charmant, ...un peu comme Fleurette la folle, ...pas tout à fait quand même.

- Vos pauses sont un peu trop longues à mon goût. Vous allez devoir couper votre espace parce que je demande à l'auteur de changer de secrétaire. Et puis j'irai pas par quatre chemins, vous me faites chier. Vos petits commentaires idiots sur mon histoire, je m'en passerais et mon lecteur avec. Alors vous fermez votre gueule sale ou vous perdez votre job. C'est bien compris la psy?

-Et ben! Si je m'attendais à ça. Elle m'a surprise ...positivement. Ça m'impressionne un petit peu...

Elle est usante cette secrétaire! C'est bien fait pour elle. Elle l'a cherché. On peut dire qu'elle a trouvé chaussure à son pied. Elle n'a pas fini sa page! Ah! Elle est bien sonnée jusqu'à ...la prochaine pause... malheureusement. Elle a vraiment la gueule sale. Elle le sait au moins.

J'aimerais bien savoir à quoi elle ressemble, la jolie Fleurette. Je l'entends parler mais je ne la vois pas. C'est comme la secrétaire. Je l'entends radoter à longueur de page sans savoir au juste si elle est jolie. C'est important de voir les gens. Des voix comme ça qui viennent de n'importe où, c'est mélangeant. J'aimerais bien aussi voir le fameux patron. En tout cas, je ne l'imagine surtout pas comme une belle brute au regard de velours. Ah non! Il est plutôt grand et mince avec un air d'aristocrate...

-Vous rêvez en couleur...

- En rose. Je rêve en rose.

- C'est ce que je dis...

-Pas tout à fait. Je ne rêve qu'en rose.

- Vous avez la langue trop bien pendue, ma chère. Je ne sais pas ce que vous faites ici mais je conteste ouvertement votre sens critique et votre façon de vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas.

-Vous avez un sacré culot! On prend la peine de vous taper, de vous lire et de vous commenter...

- Vous avez fini de vous chamailler toutes les deux?

-Tiens? C'est pas la secrétaire qui parle, ni Fleurette. C'est qui alors? Vous savez mademoiselle Fleurette, on ne sait jamais qui parle dans votre

histoire, un peu comme maintenant. Ça, c'est une critique en bonne et due forme. Vous devriez être plus explicite.

- Mais c'est pas moi qui fait parler la rumeur! Je la provoque peut-être mais je ne la crée pas! Il faut vous en prendre à l'auteur. C'est l'auteur qui est coupable... Allez la secrétaire, continue ton travail.

Les bouteilles de «Mincitôt» se remplissent en cadence. Elles se poussent imperceptiblement et frottent le métal froid du comptoir. Le liquide tournoie dans les bouteilles, s'agit, remue et asperge de quelques gouttes le comptoir, le plancher, les travailleuses. Vite, on encapuchonne les goulets, on bouche tous ces trous qui risquent de faire jaillir, d'éclabousser, de perdre le précieux liquide.

Le remplissage se fait dans un ordre mécanique et précis. Les gestes des machines et des ouvrières se complètent dans une chorégraphie bien orchestrée; les mouvements semblent planifiés. Un seul faux pas et l'étrange ballet se détraque, perd toute son efficacité, son hypnotisante magie. Le rythme rapide assure et maintient le roulement de la production.

Une odeur de fermentation flotte au-dessus de la gigantesque cuve en ébullition. Quelques bulles s'échappent du contenant d'acier. Une longue cuillère de bois remue sans arrêt le mélange brun, rougeâtre parfois; un mélange fait d'ingrédients variés et secrets. À l'ajout de certains de ces ingrédients, une réaction se fait entendre quelquefois; une petite explosion dégageant une épaisse fumée.

Les masques des travailleuses forment un écran entre celles-ci, et l'odeur et la fumée des cuves. Ils sont tous faits d'une substance rigide et pâle couvrant entièrement le visage. Impossible de s'étouffer; ce filtre s'impose et ne retient que ce qui est nécessaire tout en rejetant le superflu. Le masque protège et isole.

Au-dessus de la cuve, suspendu par une corde brunie par l'usure, se tient prêt un thermomètre qui mesure avec régularité la chaleur du liquide

en cuisson. Après plusieurs plongeons, un bruit strident annonce la venue du broyeur, appelé aussi déchiqueteuse. Une muraille mobile en plastique entoure alors la cuve et protège les ouvrières des éclaboussures. Aucune perte n'est jamais signalée, la déchiqueteuse est seule à hurler:

«-Cette Fleurette est chiante avec ses grands airs, ...», grogne-t-on.

«-...avec son petit bec en cul de poule.

-Et y'a ce rouge à lèvres ...

-J'aurais le goût de lui arracher son masque.

-Non mais regardez-la arriver.

-Il paraît qu'elle a déjà été danseuse de cabaret.

-Non?!

-Oui, et qu'elle ne faisait pas que de la danse.

-Pas possible!

-Eh ben, elle cache bien son jeu. On dirait pas.

-Tu trouves?

-Hum! à bien la regarder, peut-être que oui; elle est tellement mince.

-Ah non! elle est maigre à faire peur, elle fait ...

-...maladive. Oui, on sait.

-Elle a une certaine allure, la petite, tout de même. Mais elle achète des faveurs avec cette allure.

-Une dévergondée.

-Une vraie.

-C'est dégueulasse!

-Y'a pas de nom pour désigner des gens comme ça.

-C'est quand même incroyable d'être maigre à ce point. Moi, je dis que c'est pas normal.

-Mais où elle va comme ça? Qu'est-ce qu'elle espère? Qu'on l'applaudisse à tout rompre lorsqu'elle apparaît au milieu de nous?

-La belle affaire!

-C'est de source sûre ce que je vous ai dit. Vous vous rendez compte! Une pareille tache au milieu des bonnes gens. C'est vraiment honteux!

-Non pas possible! Danseuse de cabaret?

-Et y'a ce rouge à lèvres qu'elle se met tout le temps et qui sent la fraise par dessus le marché.

-Quelle imbécile!

-Que d'épaisseur dans une si jolie petite tête.

-Jolie? Moi, je trouve pas.

-Elle devrait se taire au moins.

-Du rouge à lèvres couleur framboise!?

-Et le parfum alors!, ...

-...à faire vomir.

-...et elle s'en met partout!

-Mais au fait, t'es bien certaine de ce que tu dis?

-Bien sûr que je le sais. On me l'a dit!

Sur les bouteilles, c'est écrit: «Mincitôt; devenez mince en quelques jours et sans le moindre effort». Ça a un goût à faire vomir. Mais Bibi dit que c'est efficace; tous les moyens sont bons pour être belle encore plus... Nous, les employées, on a un rabais sur les produits qu'on achète. Il y a différentes saveurs: huile de foie de baleine, poitrine de poulet, anguille fumée. Moi, celle que je préfère, ou plutôt que je réussis à avaler, c'est celle à la saveur de poulet.

Mais quel liquide! Fait avec des ingrédients de la meilleure qualité. Il assure la santé, comble la faim et apporte la beauté. Une vraie potion magique. Il faut y croire, bien sûr. C'est comme dans toute chose, nous a dit le patron, sans la foi, il n'y a pas de miracle. Lorsqu'on en boit, il faut se recueillir et penser; penser très fort qu'on en boira encore et encore. Et si ça goûte mauvais, c'est tant mieux! Cela prouve la grande efficacité, la grande qualité, la grande valeur du produit.

«Allez, buvez mesdames, notre produit connaît de l'expansion. Il est en demande. Vous en serez les premières bénéficiaires, les preuves vivantes. Vous serez transformées!», nous répète notre beau patron.

Depuis que je suis à l'empaquetage, je suis placée très loin de Bibi et des autres. Je ne les entends plus mais je les vois; elles rigolent tout le temps. Durant la pause-café, je vais les trouver. En me dépêchant, j'arrive parfois à me trouver une place.

Comme j'arrivais ce matin, elles parlaient justement de la nouvelle maîtresse du patron. Ça avait l'air très drôle. Il n'y a pas grand monde qui l'avait vue. Mais la façon dont Bibi la décrivait, c'était tordant. Vraiment!

La pauvre!; elle est bien à plaindre; si peu connue et déjà réputée. Comme je ne l'envie pas! En fait, je pense que Bibi et les autres, elles voudraient être à la place de cette femme. Et ce désir commun les lie comme une grande chaîne, les transforme en soeurs siamoises, le coude de l'une dans celui de l'autre. Parfois, il y en a une qui semble se briser, se désagréger, ne plus pouvoir résister à un syphon géant qui voudrait l'aspirer. Alors les autres, avec une vigueur impressionnante, la saisissent à pleine main, la sortent du marécage où elle s'enfonçait, la secouent et lui redonnent de l'oxygène et du courage. Un vrai de vrai sauvetage. Admirable!

C'était Evelyne Petibonheur qui pleurait durant la pause-café. Une autre histoire avec son mari; une autre histoire de maris. C'était pathétique de la voir pleurer. Vraiment! Alors, nous, on l'a écoutée, réconfortée, et les femmes ont trouvé le moyen de la faire rire, un tout petit peu.

«Mais toi, tu peux pas comprendre puisque t'en n'as pas de mari», me disait Bibi.

C'est vrai ce que la prépo disait tout à l'heure. Elle et moi, on n'a pas d'image. Fleurette et ses bonnes femmes, elles se voient, mais nous, on fait qu'entendre,... un peu comme des aveugles. On voit même pas les gens qui sont dans les histoires qu'on tape et on sait pas à quoi ou qui on ressemble. Un peu injuste quand même. J'aimerais bien exister mais je suis prisonnière de cette tête d'auteur qui ne répond pas quand on lui parle. Eh! l'auteur! Je veux sortir!

Lui, j'ai beau hurler, crier, blasphémer, il est de marbre, ...à croire que c'est lui qui n'existe pas. Quelle ironie!

En tout cas, je risque pas de mourir de faim puisque je n'existe pas. Et quand l'auteur va dormir, je sommeille en lui. C'est pour ça que j'aime tant quand son écran est allumé parce qu'il me laisse courir sur la page... Pas non plus de peine d'amour en ce qui me concerne, ...mais idiote! y'a rien qui me concerne puisque je ne suis rien; je suis «rien» ...comme l'écho qu'on entend et qui rebondit mais dont il ne reste aucune trace.

C'est hallucinant de penser comme ça. Je ne suis rien. Je n'existe pas...

Eh! la prépo! Comment tu fais pour rêver en rose puisque tu vois rien?

Bon, j'arrête tout de suite parce que je vais me tirer une balle dans la tête, ...mais j'ai pas de tête. Plus de philosophie. Vous le lecteur, vous devriez intervenir parfois. Les communications ne sont-elles pas interactives maintenant? Vous devriez faire preuve d'un peu d'intelligence. Vous existez, vous! Montrez-le!

Mais j'ai quand même un peu de pouvoir sur l'auteur. Parfois, la nuit, je refuse systématiquement de sommeiller. Quand je me conduis comme une vraie diablesse, lui, il dit qu'il fait de l'insomnie. Moi, je sais tout de l'insomnie. Je suis l'insomnie, ...avec d'autres voix, bien sûr. Il ne peut pas chialer contre moi parce que s'il le fait, je recommence à le priver de sommeil. Je dois bien sûr respecter certaines limites qu'il a parce que lui, il éteint l'écran de son ordinateur. On a un rapport d'étroite collaboration lui et moi.

L'écho des couloirs de l'usine dans l'histoire de Fleurette, c'est moi et les autres justement. Mais ça, vous l'aviez peut-être deviné. Au point où on en est. En tout cas, je présume de votre intelligence.

-Tu prends encore beaucoup d'espace, la secrétaire.

-C'est vrai. Je te cède le terrain.

-Étrange! ...

-Tu es sans voix...

-Comme tu devines.

-J'ai vidé mon sac pour cette page-ci.

-Parle un peu de Fleurette. Elle nous déteste pas, tu sais! Allez! Parle de la description de l'ascenseur. C'est très farfelu.

-Tu sais, la petite Fleurette, elle me fait pitié. Elle non plus, elle ne semble pas avoir d'image. Elle n'a pas de mari et pas d'ami. Si au moins, elle avait un lecteur. C'est pour ça qu'elle veut que je tape son histoire.

-Bon, maintenant tu vas arrêter cette grande scène tout de suite. Ça suffit pour aujourd'hui. Tu vas faire pleurer la pauvre Fleurette et tu me

déprimes. Moi, je veux du rose, ...en tout cas, si c'est pas du rose, c'est doux. Allez! Ote-toi, c'est mon tour. J'empète un peu sur ta page mais je suis en plein drame d'horreur et je déteste les drames d'horreur.

-Ah bon! Toi aussi? Il me semblait que tu aimais pleurer?

-Mais tu sais pas qui je suis, ma pauvre secrétaire! Tu m'entends mais tu ne m'écoutes pas. Tu passes tes pages à t'écouter parler. Tu ridiculises Fleurette parce qu'elle se prend au sérieux pour quelques pages mais tu fais exactement la même chose qu'elle.

- ...

-Je suis désolée pour cette page, cher lecteur. Tournez-la et je vous rejoins.

Ouf! ...

J'aime bien la description de l'ascenseur; ça s'en vient, lecteur. On dirait presque un gros ours de cirque.

Si je pouvais exister, j'aurais un chien, un gros toutou et je m'occuperais de lui, tout le temps.

Tiens! Je devrais créer quelques chiens autour de l'usine de l'histoire. Et en passant, ce n'est plus une usine de merde mais bien une usine peinte en rose qui est dans ma version de l'histoire. Et comme tout serait rose, il n'y aurait plus de taches; aucune tache parce que comme lecteur, on sent bien que le mot «tache», il sous-entend quelque chose de négatif. Et les ouvrières pourraient porter des pantoufles pour travailler; de belles pantoufles roses et confortables, très douces pour la plante du pied.

Et alors là, les régimes qui restreignent tout le monde tout le temps, ça disparaîtrait de la ville dans laquelle se situe l'usine. Je vous en passe un papier. Y'a des choses aberrantes dans cette histoire. Pauvre Fleurette! Elle doit faire des cauchemars la nuit pour faire taper une telle histoire. Si j'étais la secrétaire (Dieu merci, je ne le suis pas, même si je ne suis rien), j'aurais refusé de taper ça, ...mais au fond, peut-être que c'est une bonne action que de lire ce genre d'histoire.

Difficile de comprendre les autres, ...même quand ce ne sont que des voix. Y'a de l'interférence dans l'air ou quoi?

J'aime beaucoup les plantes aussi. Et dans l'usine qui est dans le printemps, il y a des fleurs; eh oui!, c'est permis. Ça va presque de soi.

C'est vrai, on est dans l'imaginaire et on pourrait omettre de faire pousser des fleurs mais l'imaginaire prend sa source dans la réalité, non? Alors, les fleurs sont permises et je suis presque obligée d'admettre des fleurs de toutes les couleurs. Il paraît que c'est de toute beauté, les fleurs, c'est pour ça que je les aime.

Je m'aime bien. Si j'existaient, j'inventerais de belles choses...

L'ascenseur, unique, grimpe chaque étage dans un soupir de lente agonie. La porte s'entrouvre en grinçant, déverse quelques ouvrières et se referme péniblement. Les boutons de commande semblent méconnaître les ordres donnés; la porte s'ouvre ou se ferme au gré des tâtonnements répétés et des protestations. La patience est de rigueur car nul ne sait combien de fois il faudra descendre avant de monter.

L'ascension nécessite un élan vigoureux qui fait pression sur les corps emprisonnés; cette pression provoque parfois des vertiges et des chutes. Mais l'ascenseur est populaire; on se bouscule pour y entrer. Les murmures et les plaintes se font entendre sur les étages et au rez-de-chaussée. Des coups de talons aux froissements de jupes, des corsages tendus aux jurons et aux touffes de cheveux, l'ascenseur est le témoin privilégié d'une faune en pleine action. L'énorme cage semble indifférente à tout ce qui l'agitte connaissant chaque faux mouvement pour l'avoir déjà expérimenté; impassible, elle attend. Ses parois d'acier se tendent et s'étirent sous les bousculades; quelques coudes pointus et plusieurs fesses bien rondes marquent de leurs empreintes l'enveloppe qui les restreint.

Mais l'ascenseur cède une fois de plus et tend ses muscles fourbus. Dans un râle aussitôt reconnu et hautement apprécié, l'énorme boîte se met à escalader les étages, encombrée par son propre poids et tout ce qu'elle ceinture, et qui risque de craquer. Un pareil débordement de chair en haute voltige semble fait pour étonner mais il est habituel. L'ascenseur est un vieil acrobate qui ne sait rien d'autre; qui ne sait maintenant que s'agripper.

Un arrêt dans l'élan avant chaque point d'arrivée signifie une chute,

un vertige, un rapprochement brusque avec le sous-sol; l'ascenseur s'affaisse soudainement jusqu'à l'étage du dessous. Les exclamations partent dans toutes les directions; les victimes s'empilent, pêle-mêle, indignées. On se relève rapidement pour tout reprendre en main comme si rien ne s'était passé; les plus agiles, bien droites à nouveau, lissent d'un geste discret et presque indifférent un faux pli, une tache de poussière; les plus corpulentes, à la respiration sifflante, ont peine à se remettre de leur chute: leur image, si difficile à composer, fait maintenant voir ses failles. Mais les regards reprennent vite leurs vieilles habitudes, et les voilà fixés sur une sorte de point traversant le mur, s'en allant bien au-delà.

Et l'ascenseur, une fois de plus, entreprend sa montée. Mais jusqu'où va-t-il aller? C'est le suspense qui reprend, chariant la même angoisse masquée d'indifférence; une angoisse risquant à tout moment d'éclater comme un ballon au bout de sa force, perdant ses couleurs, tendu jusqu'à la transparence. Cette nouvelle fois sera-t-elle la bonne? L'énergie se dissipe et l'espoir est fragile. D'un instant à l'autre, les masques risquent de tomber; l'effort pour les maintenir s'épuise. L'impatience se fait grandissante mais l'ascenseur a atteint le dernier étage sans hoquet et sans malaise; un bon mot, une bonne petite tape pour le remercier de son nouvel exploit pourrait le tenter. Rien de tout cela. L'ascenseur est vide. Quelques coups de talon semblent le meubler et une forme à peine définie s'étend sur le sol; une forme verdâtre, brunâtre ou plutôt rougeâtre, ...comme un ballon crevé:

«-Mais jusqu'où va-t-elle aller?», chuchote-t-on tout près.

«-Du cirque. À l'état pur.

-Une mini-jupe!? Mais où est-ce qu'elle se croit? À un défilé?

-C'est pour se faire remarquer, voyons!

-Elle se tape le patron, c'est évident.

-Il ne lui manque qu'une robe de bal, ...

...et des pantoufles de vair, pourquoi pas!

-Et y'a cette fumée, ... Vous trouvez pas qu'elle fume beaucoup!?

....une jupe; ça va.

-Et elle tremble tout le temps.

....mais mini! Tout de même!

....du rouge à lèvres, ...partout; sur les verres et même sur ses dents.

....à force de tant fumer; il lui faudrait peut-être quelque chose de plus fort, à la jolie Fleurette?

-Elle n'est pas jolie quand même, ...

....ce qu'elle est min ...gre...

....oui, oui, elle fait maladive...

....j'en suis sûre; c'est pas normal, non? Je vous dis qu'elle a des marques...

-Des marques???

-Mais quelles marques? Où t'as vu des marques?

-Sur les bras ...

-Elle se pique, alors?

-Chut! pas si fort.

-C'est quand même incroyable, le culot de cette fille!

-Elle fait ça où? Pas ici quand même!

-Jusqu'où va-t-elle aller comme ça? une vraie folle!

-Elle va finir par dégringoler; moi, je vous le dis. Ça se sent ces choses-là.

-....mais oui! les aller-retour aux toilettes.

-Et y'a ses cheveux.

-Difficile de faire pire.

-Chut! la voilà justement.»

Je fumais pas avant mais maintenant j'ai pris l'habitude. Ça coûte cher mais ça détend ...et c'est vrai que ça coupe l'appétit, comme l'eau avant les repas. Et puis tout le monde fume, alors ... Il y en a qui disent que ce n'est pas bon pour la santé. De toute façon, la santé ...

Quand je suis avec Bibi et les autres, on parle beaucoup; comme de vraies chipies. Et on fume beaucoup; mes réserves descendent très vite, ...très, très vite. C'est à qui fumera le plus. Bibi est imbattable, bien sûr. On le sait à l'avance. Du vrai rock, cette femme. Une vraie «tough». La fumée lui entre dans le gosier, semble prise dans un abîme et sort finalement par le nez, ...mais elle en met du temps, comme si elle allait partout, jusqu'au bout des orteils et des doigts; ses doigts qu'elle a tout jaunes. Et puis quel nez! Un pif long comme ça et plein de poils. Des cavités nasales larges et sombres avec en prime des verrues sur la surface extérieure; comme si les couloirs, de l'intérieur, étaient déformés. Une vraie sorcière.

Mais elle manie sa cigarette avec une telle dextérité; ça tient tout seul, ça a sa place entre ses doigts, les deux mêmes, bien arrondis du dedans. On dirait qu'elle a toujours su. Pas question qu'elle arrête. Il faut même pas en parler, ... (quelle imbécile j'ai été). Ça la fait rire. «Mon petit poussin», qu'elle me dit, «t'as encore des croûtes à manger».

Mais elle tousse comme pas une. Ça vient de loin; des tripes, du fond. C'est creux. Et elle crache partout ... Ça ressemble à rien, et c'est verdâtre, brunâtre, rougeâtre parfois.

Et moi aussi, je commence à tousser; à tousser jaune, comme mes dents et mes doigts. J'essaie bien de les laver mais la fumée est là pour

rester; elle s'imprègne. Ça m'écoëure un peu. Mais autant ne pas y penser. J'aime bien toutes ces histoires qu'on se raconte; ça libère de parler ainsi; c'est fou, méchant, excitant; un vrai jeu, un délire. Et j'aime bien toute cette fumée qu'on fait ensemble. On est comme dans un brouillard, on voit rien et on rit parce qu'on voit rien. Et on entend tout de travers parce qu'on sait plus qui parle, et qu'on parle toutes en même temps. Ça fait de drôles de conversations sans queue, ni tête. Ça fait du bruit, rien que du bruit, du bruit tellement drôle, ...à en pisser dans ses culottes, à en pleurer. Ça fait tellement de bruit qu'on sait plus d'où ça vient. Ça beugle, ça hurle, ça gronde; c'est strident, aigu, déchirant, paniquant, étourdissant. Il faut que ça cesse parce que c'est la folie qui va nous emporter. Et on vient pour crier mais c'est pas nécessaire, ça crie déjà à notre place ou peut-être que c'est nous qui crions. Et puis tout à coup, ...ça y est, on est déjà habitué, on n'entend plus rien.

On regardait la «dernière nouvelle» tout à l'heure; celle qui est arrivée après moi. Elle est toute mince et délicate; une vraie poupée. Et silencieuse à part ça. On ne l'invite pas à venir prendre un café. Ce serait plutôt à elle de s'avancer. Bibi pense qu'elle est snob. Ça fait quelques jours qu'elle travaille à l'usine et elle ne vient toujours pas prendre ses pauses avec nous; c'est qu'elle est vraiment prétentieuse.

Elle s'avance parfois dans l'allée de la cafétéria ou plutôt elle se faufile sans faire de bruit. Et puis elle baisse les yeux pour ne jamais nous regarder. Lorsqu'elle passe près de nous, Bibi nous fait signe de nous taire. Elle dit qu'il faut se méfier. On ne sait jamais ce que ces étrangères peuvent

inventer.

J'avoue que la prépo, ...parfois, ...elle me surprend. Vous ne vous rappelez déjà plus ce qu'elle a dit? Mauvais lecteur!... Ah non! Je ne fais pas comme si rien ne s'était passé. Je sais reconnaître quand je me comporte comme une chipie et j'en suis une tout le temps. Voilà! Personne ne peut jamais me reprocher d'être ce que je suis puisque ça me fait plaisir, les reproches.

Bon, maintenant, je m'en vais élucider cette histoire de rumeur...

-Je ne savais pas que je ne voyais pas. J'ai toujours cru savoir ce qu'était le rose. Pourtant, je sais comment rêver en rose. Ça me laisse perplexe. Des fois, la secrétaire, elle dit des choses qui me font suer... J'ai peur de ne plus savoir ...rêver en rose. Ça ne m'a jamais dérangé de ne pas faire partie d'une histoire et de ne pas voir les personnages car je peux les écouter et rêver grâce à cette histoire. Et j'ai toujours trouvé dommage de ne pas exister mais là!, de me faire dire que je ne pouvais pas rêver en rose!?... C'est qu'elle a raison la secrétaire! Je ne vois pas donc je ne peux pas rêver en rose! Pourquoi je suis ici alors? Pour écouter sans pouvoir transformer l'histoire; sans pouvoir m'en faire une qui me plaise. Pour écouter comme un meuble? comme une poignée de porte? Je suis peut-être rien mais je ne suis certainement pas un meuble ou une poignée de porte? Eh! l'auteur! Tu me dois des explications.

-Ma petit prépo capote complètement.

-Et toi? Tu trouves pas ça injuste? Je n'ai plus le droit d'être qui je suis?

-Mais tu n'es rien, comme moi.

-Eh ben non! Je suis la rêveuse en rose et je vais me battre pour que l'on me voit comme telle.

-Mais t'es qu'une voix?

-C'est pas grave. Ma voix sera associée à la couleur rose. Les lois, elles sont faites pour qu'on les utilise ou qu'on les modifie.

-Mais t'as pas de droit; t'es pas un être humain; t'es une voix dans la tête de l'auteur.

-Ah lui! Il se montre pas souvent. Il assume pas ses voix. Il devrait être là, devant moi et m'écouter.

-Sans vouloir te blesser, je crois que c'est ce qu'il fait. Il tape tout ce que tu dis. J'ai même peur de perdre ma place.

-Alors là, ma vieille, on va devoir s'en créer des droits et s'arranger par n'importe lequel moyen pour les faire respecter. Si je ne peux plus rêver en couleur, je m'en vais d'ici.

-Pour aller où, ma pauvre petite désabusée de préposée? Tu vas pas bien ma belle...

-Je suis pas belle; je ressemble à rien.

-T'es qu'une voix dans la tête d'un abruti qui s'est mis dans la tête de nous laisser parler. Il aurait pas dû, je crois. On parle même plus de Fleurette et de ses copines. On va vraiment mettre sa belle création en lambeaux. Il nous laisse trop courir sur ses pages, l'abruti. On a trop parlé, trop pensé. Si tu ne m'avais pas dit que je n'avais pas d'image, je n'aurais jamais pensé que je n'en avais pas; et moi, si je ne t'avais pas dit que tu ne pouvais pas rêver en rose parce que t'es qu'une voix, tu n'aurais jamais

cru ne pas pouvoir rêver en rose.

Tu sais quoi? Il faudrait changer tout le langage qu'on nous a appris. Les couleurs et les images, on doit ne plus en parler. On nous a appris à parler comme des humains alors qu'on l'est pas. À qui la faute? Je le vois...entends d'ici se dérober. Lui, il dit vraiment rien... Ah! Mais je commence à comprendre. L'auteur, il n'invente rien; il ne fait que coordonner les voix qui lui parlent. C'est lui qui récolte les honneurs mais c'est nous, les voix, qui créons absolument tout. C'est injuste tout de même! Vous trouvez pas?

En fait, l'auteur, il sait pas trop qui il est. Il nous prend pour lui; il se prend pour nous. Eh la préposée! Tu sais ce qu'on va faire? On va se faire voir.

Les escaliers courent dans l'usine par tous les côtés à la fois. Ils semblent posséder une vie les menant du haut vers le bas. Les talons claquent, résonnent, se multiplient; les dérapages se font entendre aussi, parfois. Les marches mouillées dévalent les étages dans un élan, pressées; elles sont hautes, très étroites et bien cirées. C'est une véritable patinoire qui relie les étages et les couloirs. Le pied doit être sûr et la chaussure, solide.

Mais la trace d'humidité vient de nulle part et de partout; elle sillonne les étages et les escaliers, semble en même temps les monter et les descendre. De temps à autre, elle se perd dans le vide bordant les marches privées de rampe. Elle tombe ainsi de haut et rebondit au loin; à peine un bruit indique-t-il qu'aussitôt partie, elle est déjà arrivée.

Un système d'alarme, défectueux en permanence, est installé dans les endroits stratégiques; il est relié à quelques caméras au regard fixe. L'oeil pointé sur les escaliers en perçoit mal les recoins; l'éclairage est sombre et flou et ne permet que de voir des ombres, des formes à peine découpées.

Ces chemins d'ascension sont rarement utilisés; ils sont faits plutôt pour descendre. Il faut même un certain courage pour s'y risquer et une certaine dose de souplesse. Les utilisateurs doivent régulièrement se pencher et prendre appui sur leurs mains; ils peuvent même être obligés de ramper.

L'ascension ne se fait qu'individuellement. Un groupe ne peut monter en même temps; à la limite, il peut descendre. Un trop grand risque de

blessures en empêche l'éventualité. Un individu essayant de gravir les échelons peut être happé par celui qui le suit, perdre l'équilibre et se retrouver au rez-de-chaussée; à peine un bruit indique-t-il qu'aussitôt parti, il est déjà arrivé:

«-Vous avez entendu?», peut-on percevoir en dessous.

«-Quoi?

-Quoi?

-...

-Qu'est-ce qu'elle a dit encore?

-C'est à mourir de rire; j'en ai mal au ventre.

-Elle en invente toujours autant.

-Quelle petite snob!

-C'est une prétentieuse qui dit n'importe quoi pour se rendre intéressante. Il faut se méfier de ces gens-là.

-Elle peut dire des faussetés, des méchancetés, ...

-...elle peut partir des rumeurs.

-Méfiez-vous!

-...

-Quoi?

-...danseuse de cabaret. Nous, avec une danseuse de cabaret!

-...quelle saleté!

-Une poule de luxe, une vraie.

-...et elle couche avec le patron,...

-...mini! Tout de même.

- ...on les a vus ensemble, alors ...
-...elle fait maladive...
-...oui, oui, des marques...
-Quoi?
-...sur ses bras?
-...non, avec des talons aiguilles ...
-...une véritable anguille, tout à fait...
-...du rouge à lèvres, ...partout...
-...moi, je vous dis qu'elle fait maladive ...
-...c'est parce qu'elle est mince ...
-...tu veux rire, elle est maigre!
-...à faire vomir ...
-...une tête d'oiseau ...
-...elle tremble, elle se fait vomir ...
-...je vous dis qu'elle a des marques, vous me croyez pas?
-...elle couche ... on les a vus ensemble, alors ...
-...partout!, sur ses vêtements ...
-...nous, on doit endurer des gens comme ça ...
-...elle va tomber, je vous parie qu'elle va tomber, je vous paye un café
...
-...mais au fait, qu'est-ce qu'elle a dit ...
-...on n'est pas assez bien pour elle ...
-...mais non, c'est pas ce qu'elle a dit ...
-... elle a du culot quand même ...

-...elle va y arriver ...
-...à se faire remarquer; une arriviste ...
-...elle n'est pas jolie, quand même, elle fait ...
-...maladive, oui, on s...
-...ta gueule!
-...tu fais chier!?
-Tu nous emmerdes!; c'est toi qui es malade.
-T'es rien qu'une vieille salope enragée, et grosse en plus!
-Vieille folle, grosse vache!
-Eh! Regardez, elle revient,
-...avec sa démarche de grande anguille.
-...
-Elle est vraiment ...minable...»

Ce matin, durant la pause-café, Bibi était de mauvaise humeur. Elle nous a dit qu'elle a pris cinq grosses livres. Elle devra acheter plus de «Mincitôt» ce mois-ci parce qu'elle ne pourra pas entrer dans son nouveau maillot de bain. Je lui ai dit qu'elle était très bien comme ça, ...mais Bibi n'aime pas se faire dire qu'elle est jolie ou sexy; d'ailleurs, elle n'est ni l'un, ni l'autre. Elle est même plutôt enveloppée. Plusieurs des femmes le sont aussi. Une fois, je lui ai dit qu'elle me semblait avoir maigri. Elle m'a dit:«tu trouves?, ça se peut.» Et elle m'a souri. Un grand sourire brillant, presque reconnaissant. C'est très rare qu'elle sourit, Bibi. La plupart du temps, elle parle, elle aspire sa cigarette, elle gesticule et elle rit très fort. Un rire essoufflé comme si ça lui demandait trop d'oxygène. Alors elle s'étouffe, tousse, crache, pleure, rougit et me demande invariablement d'aller lui chercher un gros Coke glacé.

Moi, je peux porter ce que je veux; mais pas elles. Ça doit être un peu choquant. Mais c'est quand même pas de ma faute si je suis plus belle qu'elles...

Une chicane a éclaté entre Bibi et Madame Bouffard; à propos de quoi? C'est difficile à dire mais elles étaient très fâchées. Je ne sais pas trop ce qui peut les faire bouillir ainsi. En tout cas, c'était une vraie de vraie chicane qui ressemblait à un duel sur l'honneur.

C'est drôle de les voir séparées toutes les deux. Elles étaient toujours ensemble avant. Je me demande si elles vont se parler à nouveau. Je ne voudrais pas être à la place de Madame Bouffard. Qu'est-ce qu'elle va devenir presque toute seule dans son coin? Plus personne pour

l'encourager à ne pas lâcher son régime et lui donner l'exemple, de temps en temps. Il faut être au moins quinze personnes pour limiter les dégâts lorsqu'une rage de manger la fait exploser. Elle devient convulsive et mange, mange à en crever. On la laisse faire un peu. Elle a besoin de piocher dans deux ou trois desserts et puis il faut intervenir. Bibi a l'habitude de se fâcher; pas très fort, bien sûr parce que Madame Bouffard, c'est son amie. Mais elle gesticule et supplie. Alors, elle se tourne vers nous et nous fait des signes qui veulent dire: «faites quelque chose; aidez-moi, sacrament!» Et là, il y a un autre grand sauvetage qui se réalise. Les femmes s'agitent, se mettent à voler partout autour de celle qui s'enfonce, comme si un danger atteignait la troupe tout entière. Une lumière rouge clignotante et une sirène d'alarme générale stridente s'unissent et soulèvent les tempes d'autant de femmes affolées. Elles s'acharnent tant, qu'à coup sûr, le calme revient. Madame Bouffard entend à nouveau raison. Elle redevient sage et quitte ses desserts, honteuse, vieillie et engrangée, soudain.

Eh! la prépo! J'ai tout compris! C'est ça une rumeur. Ce sont des bruits qui finissent par marquer, par se faire voir; ce sont des bruits qui atteignent quelqu'un pour qu'il change de face; pour qu'il soit rouge comme la honte, bleu de rage ou rose d'amour. C'est tout simplement ça des voix qui se font voir.

-C'est pas mal ce que tu fais, non?

-Qu'est-ce que tu vas chercher encore? Dis donc, tu te comportes comme moi tout à coup; une vraie chipie. J'ai pas le goût de changer les rôles, alors reste la gentille voix qui imagine le bonheur partout.

-...

-C'est ça. Boude...

Quand elle est comme ça... Elle m'énerve, elle m'irrite. J'aime mieux qu'elle se pâme, qu'elle pleure, qu'elle suffoque, mais de lui entendre ce silence, ...ça me tape (c'est le cas de le dire) sur les nerfs.

J'aimerais bien qu'elle et moi, on se tienne, comme les femmes de la rumeur. Ça se sent, et Fleurette le sent bien, que toutes ces chipies sont soudées ensemble. Et elle sent aussi qu'elle ne fait pas partie de la troupe ou plutôt de la meute. Et elle voudrait bien en faire partie.

-Eh! La secrétaire! T'as probablement raison pour la petite Fleurette. Si elle n'a pas d'image, c'est probablement parce qu'on lui a dit ou plutôt qu'on lui a fait croire qu'elle n'en avait pas. La personne ou peut-être la voix qui lui a dit ça, elle était bien méchante, ou bien désespérée; être désespéré à deux, c'est mieux que l'être tout seul. On a moins l'impression d'avoir raté quelque chose. C'est vraiment des

mensonges. Y'a que des mensonges dans cette histoire. Et toi aussi t'es pleine de mensonges.

-Je te fais remarquer que c'est toi qui m'a dit que je n'avais pas d'image. Alors si je t'ai raconté des histoires en te faisant «voir» que t'étais aveugle (les mots sont drôles des fois), toi, tu m'as fait «voir» que j'étais transparente... C'est plutôt cocasse ce que je dis. J'adore les mots, ils sont fous, ...comme moi.

Les humains sont vraiment obsédés par la vue.

Fleurette, quand elle parle (quand j'arrête de parler et que je travaille un peu), je l'imagine le visage contre l'écran, ...tenant entièrement l'espace de l'écran pour qu'on la regarde ...absolument. C'est vraiment un handicap ou une maladie comme l'alcoolisme que d'avoir besoin à tout prix que les gens nous regarde. C'est une dépendance; une vraie. Y'a même des contes pour enfant qui font état de cette maladie. Tenez!, prenez la belle-mère de Blanche-Neige; c'est une grande malade chronique que l'on devrait essayer de soigner plutôt que de la jeter dehors de l'histoire. Enlevez-lui son miroir pour qu'elle regarde autre chose que son nombril!

- Vous êtes folle ou quoi?! Lui enlever son miroir, ce serait un trop grand choc; vous voudriez la faire mourir?

-Puisqu'elle meurt de toutes façons!

-Justement! Ça ne la ferait pas mourir. Changer un peu l'histoire de Blanche-Neige, ça pourrait connaître un grand succès. Si la méchante belle-mère perdait son miroir (il ne faudrait pas le lui casser parce que les

personnages de contes de fée ont la réputation d'être superstitieux) ça la sonnerait certainement, et même, elle risquerait de s'évanouir mais en fait, ce serait presque bien qu'elle s'évanouisse parce qu'elle se réveillerait un peu comme le fait sa belle-fille. Et lorsqu'elle se réveillerait, l'auteur pourrait lui faire rencontrer un homme de son âge ou l'inciter à entreprendre une thérapie.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette folle qui radote?

-Oui, je suis folle. Je l'ai même dit noir sur blanc au début de cette méchante histoire mais je tiens à terminer mon idée sur les contes de fée.

Les contes pour enfants ne sont pas toujours justes pour les personnages qu'ils mettent en scène. Je n'aimerais pas être une «méchante» de conte de fée. Elles finissent toutes à la poubelle. Mais dans la vie, et ça on ne le dit pas aux enfants, les méchants, on ne peut pas les jeter aussi facilement. Avant d'être des méchants, ils étaient peut-être des gentils.

C'est une façon de parler, tout ça. Je n'ai que ça à faire, parler. Alors, il ne faut pas trop me prendre au sérieux. Des fois, je me laisse emporter par mes voix intérieures. Eh oui, dans une voix, y'a des voix. Vous ne me croyez pas? Je vous le dis. Je vous sens ambivalent tout à coup. Mauvais lecteur! Tiens! Je recommence mon manège. J'aime beaucoup mieux l'ironie que la philosophie, ...ou que le rêve. Avis à ceux qui rêvent: vous m'énervez.

-Ils ont très, très, très peur, ceux qui t'éner�ent.

-Heureux retour parmi nous!

-On forme un «nous», toi et moi? Peut-être que oui après tout. Et l'auteur?...

Parfois, je me dis que ce n'est ni Fleurette, ni les femmes, ni l'auteur, ni les voix qui créent cette histoire, ni aucune autre histoire. Parfois, je crois que ce sont les mots tout simplement qui savent où se placer sur un écran ou sur une feuille; sur tous les écrans et sur toutes les feuilles qui ont existé et qui existeront. Et s'il n'y avait plus un humain sur terre, les mots continueraient à se ranger les uns après les autres sur les surfaces planes...

-Mais, c'est que vous prenez de plus en plus d'espace toutes les deux. Y'a une histoire en cours au cas où vous ne vous en souviendriez plus!

-Qui parle? Ça m'insulte de me faire interrompre par un anonyme.

-Ça m'énerve moi aussi de ne pas savoir qui parle. Tu sais quoi la préposée? À partir de maintenant, ceux qui veulent prendre la parole doivent se nommer, avec mot de passe à l'appui. Au train où vont les choses, n'importe quelle voix peut dire n'importe quoi sur n'importe qui. On va mettre un frein à ça. T'es d'accord?

-Tout à fait!

-Si vous pensez qu'on va se laisser faire comme ça, vous ne savez pas à qui vous avez affaire!!!

L'usine est un lieu de transformation assurée. Le jour où on en sort, le miracle a eu lieu; l'on est transformé. Le temps pour y arriver dépend de plusieurs facteurs. La malléabilité ou souplesse, les composantes de la matière, la résistance à la chaleur et au froid, le potentiel d'uniformité.

La transformation exige une source d'énergie inépuisable, un rythme ininterrompu. Elle fait devenir autre mais à la condition de ne jamais arrêter. Ce qui entraînerait un simple ralentissement de la production est vite expulsé.

La matière à transformer est parfois de qualité douteuse; elle semble aux premiers abords répondre aux exigences demandées. L'apparence en est saine, nette, convaincante. Il faut un grand soin dans la sélection de ce qui doit être accepté. Mais le choix, une fois déterminé, peut s'avérer trompeur. Aussitôt détecté, il faut mettre en place le processus d'expulsion.

Un pareil processus exige de l'observation et de la précision parce qu'il ne s'agit que d'éléments isolés s'insérant dans un ensemble; mais un ensemble où l'unité peut être sérieusement troublé. L'élément incompatible, difficilement repérable au départ, entraîne ainsi un bouleversement détruisant une harmonie difficile à obtenir; une harmonie d'ailleurs nécessaire à la bonne marche de la production.

Les éléments de bonne qualité s'avèrent compatibles entre eux; ils peuvent être interchangeables sans difficulté et très souples à manier. Une fois transformés, ils ne forment qu'une identité tant leur ressemblance est parfaite; chaque produit mis en marché est une réplique exacte de celui qui l'a précédé.

Quant au temps qu'il faut pour chaque transformation, l'estimation en est difficile. Il semblerait qu'il soit indéterminable:

«-Elle est trop maigre», proclame-t-on. «Il faudrait qu'elle engraisse ...

-Quoi, elle a engraissé?

-Vous trouvez? On dirait pas.

-Elle est maigre à faire peur. Un vrai squelette ambulant. Il faudrait pas qu'elle tombe, elle se casserait en deux.

-Maigre comme ça, tu peux manger ce que tu veux.

-En tout cas, elle n'est pas bien.

-C'est pas normal, je vous dis qu'elle fait maladive

-Une folle!

-Mais qu'est-ce qu'elle peut bien traîner comme maladie?

-Une vraie, à part ça.

-Oui, qu'est-ce qu'on traîne quand on n'a que la peau et les os?

-Avec un passé honteux comme le sien, c'est peut-être une maladie honteuse.

-Eh ben, elle a pris du poids!? Vous trouvez?

-...elle est trop maigre ...

-...beaucoup trop ...

-...partout...

-...et ces taches sur son front, à ses tempes?

-Mais où t'as vu des taches?

-Je vous dis qu'elle a des taches. Vous me croyez pas? Dites-moi donc tout de suite que je suis menteuse!

-Mais non, on te croit. C'est vrai qu'on la croit, non?

-Oui, oui bien sûr.

-Pourquoi est-ce que j'inventerais? Vous la voyez comme moi.

-Oui, oui, t'as bien raison; c'est pas normal d'être maigre à ce point...»

Nous, un jour, on va être belles. Très, très belles, encore plus belles. Mais on attend juste de maigrir un peu. L'attente est longue mais il faut être patientes et surtout boire beaucoup de «Mincitôt». La patron nous a dit qu'il fallait espérer; que nous n'avions pas le droit de laisser tomber ce que nous avions entrepris.

«Il faut être cohérente avec soi-même. Lorsque l'on prend une décision, il faut aller jusqu'au bout. Vous pensez arrêter maintenant!? Quel dommage! Que d'efforts perdus, inutiles. Soyez fortes, mesdames, vous ne le regretterez pas. Vous serez transformées!»

Mais quel goût, ce «Mincitôt». Difficile à expliquer. À en vomir! À chaque gorgée, il faut se remémorer nos attentes, nos espoirs, nos objectifs et le chemin fait jusqu'à maintenant. Plus de ventre, plus de bourrelets, plus de cellulite et de double menton, plus de cuisse de cheval et de respiration sifflante. À la place, un corps de rêve, élancé, mince, lisse et satiné, à peine rosé qui nous attend demain; mais demain ne vient pas vite. Mais il ne vient jamais.

Demain, c'est dans l'éternité; faut-il se vendre au diable pour enfin toucher, ne serait-ce que du bout des doigts, une minute du bonheur d'être belle, vraiment belle, et le rester? Toutes ces femmes belles, adulées, adorées, riches et heureuses qui se rient de nous. Comme je voudrais être cette image qui me sourit et me nargue sur la couverture de ce magazine! J'aurais les dents blanches et effilées d'une chatte gourmande et vorace, et ses griffes aussi, bien acérées et tranchantes.

On ne peut pas rester comme ça; c'est impensable. C'est la folie qui

va nous emporter. Pourtant, ...que la route est longue avant le point d'arrivée! C'est à désespérer, ...à rendre folle.

Mon corps me fait mal d'être affamé. Il me rend nerveuse, agressive et jalouse. Je dois le punir sans cesse mais il n'a de cesse de me provoquer. Et je le déteste, je le hais de parler à voix haute sans pouvoir l'arrêter. Mais je déraille; je dois être forte et boire une autre gorgée.

Allons, un autre effort et je serai transformée. Il me faut penser très fort ...à ce beau patron qui m'encourage tellement, qui nous encourage sans relâche. Quel homme il est! À s'en damner.

- C'est même pas capable de remplir une page et ça fait des menaces.
Et ça raconte n'importe quoi. Si c'était moi qui inventais ...

-Ce serait incompréhensible.

-Et ça recommence! C'est toi la chipie maintenant. Tu me tapes sur la tête à tous les coins de page.

-Mais non, tu es paranoïaque. Tu sais bien que c'est moi la rêveuse en rose.

-Tu te sens encore capable?

-J'ai tout oublié ce que tu m'as dit. D'ailleurs, c'était des mensonges. Tu disais ça pour me faire réagir; c'était pas vrai. Tu l'as dit toi-même; tu aimes quand je me pâme, quand je suffoque. Eh ben là! Tu peux dire que tu m'as fait paniquer. Mais je reprends mes vieilles habitudes et je rêve en rose, que ça te plaise ou pas.

-Mais j'ai jamais dit que tu ne pouvais pas rêver en rose. C'est toi qui es paranoïaque. Tu délires!, ma vieille...

-Ote-toi. C'est moi qui parle maintenant et seulement pour quelques lignes. Et je suis sûre que Fleurette et les femmes sont d'accord avec moi. On veut que tu fermes ta grande gueule sale et que tu fasses de l'air.

- C'est vrai! Tu te pousses, la secrétaire. C'est la préposée qui va taper.

- Oui, on est tous d'accord.

- On a tous voté.

- Ah les vaches!...

- Et pas de gros mots. Si t'es polie, peut-être que je te donnerai deux

ou trois lignes.

Non mais elle se prend pour qui celle-là! Elle veut imposer ses lois aux autres.

Bon, je reprends ma version de l'histoire. Ce serait le printemps avec du soleil, des oiseaux, des fleurs, des arbres et un lac impeccable; pas de pollution et de pluie acide. Et tout le monde est jeune; la jeunesse, c'est même pas une condition, c'est là pour rester. Moi, en tout cas, je n'ai pas ce problème de jeunesse parce que je ne suis qu'une voix; vous arrêtez de me lire et je n'existe plus. C'est pour ça que j'aimerais bien que mes mots soient encadrés et placés dans un musée ou qu'ils soient peints sur quelques murs ou qu'ils deviennent des graffitis. C'est un message très explicite que je vous envoie, cher lecteur: ma survie dépend de vous alors s'il vous plaît, faites quelque chose. Mais pour en revenir à la jeunesse, les humains, ils en font une maladie, ...et comme la maladie, ça attaque directement la jeunesse, eh ben, concluez vous-même.

Ah! La jeunesse, la jeunesse, la jeunesse! C'est le temps qui bousille tout; il va trop vite. Si au moins, vous aviez, chers humains, la possibilité de le ralentir. C'est fou quand même! Le temps est un immense battement de cœur immortel contre lequel vous luttez pour devenir immortel.

Et l'amour! Dans les belles histoires, il y a de l'amour. C'est peut-être pour ça que l'histoire de Fleurette, elle est sombre. Y'a pas d'amour possible, on dirait. Et quand il y a de l'amour dans les histoires, ça entraîne presque automatiquement une sorte de maturité, une grandeur d'âme et

de la beauté. Ah! La beauté!

Moi, j'aime l'amour et la beauté. Je me roulerais dedans si je pouvais. Pour moi, l'amour et la beauté sont indissociables. Non mais imaginez un beau héros de roman qui se pâme devant une très vielle femme qui louche, qui pue et qui n'a plus de dentier? Ça ne se peut tout simplement pas. Impossible! Inconcevable! Je crois que Fleurette et les femmes sont bien d'accord avec moi.

-Tout à fait!

-Un peu plate, quand même!..

- Tout à fait!

-Et ne pas avoir d'image comme moi, ça m'enlève toutes mes chances. C'est injuste! C'est très, très, très injuste. En tout cas, ne pas exister ça me permet de m'imaginer que si j'étais quelqu'un, je serais quelqu'un de beau.

Mais ...Fleurette, elle semble plutôt jolie dans l'histoire. Les femmes semblent l'envier un peu...

-Pas du tout!

-Arrêtez de vous mentir tout de même! Je suis une voix qui a de vieilles oreilles et qui en a entendu d'autres. Eho! Faudrait pas me prendre pour une jeune. Fleurette, elle se raconte des histoires... mais vous aussi!

- Vous semblez aller encore trop loin.

-C'est ça! Je vais loin et dans la bonne direction...

-L'analyse des mots, ça ne vous réussit pas; vous charriez

complètement...

-Moi, je charrie?! Je suis faite de mots. Mon analyse de votre petite histoire insignifiante, elle s'avère non seulement pertinente mais plus encore elle est très juste. C'est d'ailleurs pour ça que vous réagissez si fort.

-Vous ne semblez rien comprendre à la nature humaine.

-Qui me parle? C'est vous Fleurette? Cette manie que vous avez de vous cacher derrière les mots!

-Je ne cache rien du tout...

-Vos petits problèmes d'identité, ils sont coincés dans votre jolie tête. Si vous sortez un peu de votre usine, vous pourriez aller vous promener sur les bords de mon lac.

-Vous divaguez complètement. On se croirait en plein roman...

-Mais c'est tout à fait ça! Ici, on peut faire, on peut inventer ce qu'on veut. Y'a aucune loi gravitationnelle qui nous écrase sur la terre. On peut même voler si on en a envie. Les oiseaux qui se promènent dans le ciel, moi, je trouve ça tout simplement fabuleux; ils se laissent porter par le vent. Ils ont des ailes qui leur font faire le tour de la terre. À tous les jours, ils ont une perspective que seuls quelques humains auront quelques fois dans leur vie. Et les sorcières avec leurs baguettes magiques! Ah les chanceuses!

En fait, moi, lorsque je suis lue et que j'existe, je suis bien plus chanceuse qu'un humain parce que je n'ai pas de limite, ...mais c'est l'auteur qui décide pour tout.

Un rayon de lumière traverse l'immense fenêtre du bureau du patron. Un silence de cathédrale, lourd, gigantesque et profond, habite l'univers du maître de ces lieux. Pas un grain de poussière n'est toléré dans l'air cristallin; chaque parcelle de bois poli et de marbre finement gravé est systématiquement frottée avant l'entrée du souverain. La moquette rouge moelleuse s'étendant sur toute la surface du plancher, amortit les moindres bruits; les déplacements, les voix et les machines électroniques semblent provenir d'autres cieux.

L'épaisse porte de bois s'ouvre sans aucune protestation comme un animal bien dressé. Elle tourne sur ses gonds avec une telle souplesse. Mais on n'entre pas ici à moins d'y être invité.

Une haute cheminée s'étend, très large, sur la surface d'un mur. Une douce chaleur baigne l'atmosphère parfumée de l'immense pièce. Tant de lumière et de chaleur donne à rêver; pour peu qu'on y ait goûté.

Les cadres de bois présentent tous le même portrait; celui d'un regard noir dirigé droit devant lui, s'en allant bien au-delà. L'iris et la pupille se confondant, l'immense trou noir, insondable, fait frissonner l'audacieux qui ose s'imposer; les échines se courbent à sa seule présence. Ces portraits du regard se retrouvent partout; sur les murs, sur la cheminée, sur les meubles. Impossible de s'y soustraire; le regard est devant et derrière à la fois, et transperce de son dard invisible toute matière obstruant son chemin.

Parfois, les cadres prenant appui sur la cheminée ou sur les meubles s'auréolent de bougies enflammées. La lumière bleutée s'élève en courbes gracieuses qui s'entrecroisent jusqu'à n'être plus.

On pourrait entendre voler une mouche et d'un geste rapide, l'écraser. Elle n'aurait ni le temps d'entendre ou de voir le danger la menaçant. À peine un soupir marquerait-il la seule trace possible de sa venue; l'instant suivant le meurtre aurait tout balayé. Une enquête aurait alors pour mandat de définir les causes de l'intrusion afin qu'une pareille bavure ne se reproduise plus.

Même scénario pour une possible fuite d'eau. Une guenille agile et experte aurait tôt fait de tout effacer pour qu'il n'y ait pas de trace, plus de trace; pour que l'humidité ne puisse altérer la beauté et la quiétude du lieu.

Car la perfection est maîtresse entre ces murs et ne saurait être troublée pour aucune considération. L'inconcevable fait frissonner:

«-J'ai pas dit ça; jamais», croit-on entendre derrière la porte.

«-Je t'ai entendu le dire.

-C'est parce que t'es folle. T'entends des voix.

-J'ai jamais dit une pareille chose.

-Moi non plus.

*

-En tout cas, on me l'a dit.

-C'est pas moi.

-C'est quand même incroyable!

-Quel culot!

-Qui? Qui?

-À qui tu parles?

-J'te parle!

-De qui? De qui?

-De quoi tu parles?

-J'ai rien dit, moi!

-En tout cas, s'ils couchent ensemble, c'est tant mieux pour eux mais moi, je n'en savais rien.

-Moi, non plus.

-Et si elle est malade, c'est son affaire; je n'en sais pas plus là-dessus.

-Moi non plus.

-Et ses problèmes de drogue, je m'en lave les mains.

-Et moi alors!

-...moi aussi.

-Il faut avoir du culot quand même.

-Oui, certainement, elle a une certaine allure mais...

-...une allure ...comment dirais-je?

-...y'a un petit quelque chose qui lui manque, si vous voyez ce que je veux dire ...

-Tout à fait.

-...une allure ...certaine.

-Oui, oui, je vois.

-Moi aussi.

-Ah oui, très clairement.

-Une drôle de fille, ...

-... bizarre.

-...

-...mais, ...son rouge à lèvres ...

-...difficile de faire pire, ...
-...et sa petite voix haut perchée ...
-Vous savez, je veux pas mal parler mais...
-...moi non plus...
-...moi non plus...
-...mais elle a de drôles de comportements, ...
-...différents de nous.
-Tout à fait; c'est bien dit, ça.
-Oui, on dirait qu'elle est pas normale.
-Elle fait pas normale.
-...anormale...»

Je buvais pas de café avant, mais maintenant j'ai pris l'habitude. Je le bois très noir comme Bibi; sans sucre et sans lait, pur et dur. Et tellement opaque que je peux me mirer dedans. Il est tellement fort que j'en tremble juste à y penser; il fait de moi une bombe. Je saute, je gesticule et je ris très fort, ...comme Bibi. Et parfois je m'étouffe, je tousse et je crache, et je vais me chercher un gros Coke glacé pour me calmer les nerfs. Ça calme, paraît-il. C'est Bibi qui le dit. Elle le sait; elle en est sûre.

J'aime bien quand Bibi nous offre une tournée de café; elle m'en offre à moi aussi. On boit à la santé ...des maris. À la santé de qui d'autres peut-on boire? Bibi dit qu'ils sont tous pareils; elle dit aussi que le sien est un incapable. Si elle le dit, c'est parce qu'elle le sait, elle en a un.

Bibi parle aussi de son fils. Il est brillant, paraît-il. C'est un génie et il est le meilleur.

Bibi, elle est toute puissante parmi les femmes. Lorsqu'elle parle, tout le monde écoute. Elle est un peu comme un chef entouré par sa tribu, soumise et respectueuse, acceptant d'emblée la parole de celui qu'elle a choisi pour régner. Un chef a de gros priviléges dus à son rang mais aussi de lourds devoirs; il doit être fort comme un roc, indéracinable, incassable, incontournable. Tout doit passer par lui.

Tout passe par Bibi. Elle connaît la vie des femmes, jeunes ou vieilles, presque dans leurs moindres détails et ce qu'elle ne sait pas, elle le devine avec ses yeux fouilleurs qui brillent dans son visage comme des ampoules électriques. Ce sont de vrais extracteurs, ces yeux; pas moyen de se défiler. Et attirants comme des aimants, et chauds, parfois brûlants. Elle

fait mal Bibi de temps en temps, ou plutôt régulièrement. Comme ça, elle distribue des punitions qui ressemblent un peu à des claques dans la face, des coups de pied au cul ou des jambettes. Les victimes en ressortent tout humiliées et pas contentes; des fois, ça grogne fort. Je crois que c'est ce qui est arrivé à Madame Bouffard l'autre jour; après avoir provoqué la chicane, elle s'est aperçue de son erreur. Et tout est rentré dans l'ordre. Les autres y ont passé sans doute; comme Marielle Bonenfant par exemple. Je ne sais pas si ça lui est arrivé, à elle; à Bibi? En tout cas, moi, ça ne m'arrivera pas... Ça ne m'arrivera plus.

Avant, je faisais rire de moi; avant, je n'étais rien aux yeux des autres. Les endroits où j'ai passé me sont interdits mais avec mon nouveau «look», j'y remettrai les pieds; on ne peut plus m'atteindre. Je sais bien ce que de vieilles garces comme les femmes d'ici peuvent faire subir à l'une des leurs, ...pour l'avoir vécu. Je les ai observées à leur insu. Je devine ce qui les motive, ce qui fait leur envie; je sais tout.

Eh oui, à leur insu. On me croit toujours bête, imbécile et aveugle mais je les connais bien ces femmes. Elles ne peuvent plus rien contre moi.

-Eh! La secrétaire! C'est ton tour.

- ...

-Arrête de bouder. Tu ne t'es jamais gênée pour me bousculer alors n'espère surtout pas d'excuses.

-...

-C'est vrai. J'ai été vache. T'es contente? Je l'ai dit.

- Vous faites ça court, n'est-ce pas!

-Vous le personnage de conte pour adulte, mêlez-vous de vos affaires! Vous n'êtes même pas capable d'assumer votre identité, alors fermez-la.

-Grossier personnage!...

-Voix! Je suis une grossière voix!

-Si vous étiez dans l'histoire, vous ne vous en sortiriez pas aussi facilement. Dans votre situation, vous pouvez vous permettre de dire n'importe quoi, ce que vous faites à merveille soit dit en passant. Vous pouvez toujours continuer à papoter de la sorte mais vous ne serez jamais une héroïne de roman; jamais. C'est vrai, on n'a rien d'humain, nous aussi, mais l'auteur nous a fait le grand honneur de nous construire une image; ce que vous n'aurez jamais même avec les plus belles paroles au monde. Et en passant, ne vous illusionnez pas trop sur vos chances de survie auprès du lecteur et dans les musées. J'ai su de sources très sûres que vous le faisiez bailler, ce pauvre lecteur. Alors votre petite imagination environnementaliste et positiviste sur la vie, l'amour et la beauté, ça ne pâme personne d'autre que vous. Et si nous, Fleurette et la secrétaire, on

s'écoute trop et on se prend au sérieux, vous êtes celle qui nous servez de modèle; un modèle parfait en tout point, et larmoyant à souhait. Alors fermez donc votre grande gueule que je trouve passablement sale tant qu'à moi. Ah oui! Au fait, c'est moi Bibi. Et si je veux me raconter des mensonges et me croire, c'est surtout pas une «moins que rien» comme vous qui va me faire changer d'idée. Allez! On passe à l'histoire. Eh! La secrétaire! On te réembauche!

La chute à vidanges est un passage direct du haut vers le bas; la descente étant habituellement la direction prise. Ce sens unique exhale des essences de toutes sortes venant des profondeurs et s'élevant vers les étages. Les panneaux d'accès, bien fermés, empêchent l'évaporation de ces odeurs provoquant ainsi une stagnation gazeuse opaque et irrespirable. Ce qui tombe si rapidement, monte peu après sous une autre forme, plus souple, plus légère, et puante.

Les déchets sont jetés pêle-mêle, livrés à un sort qui diffère; ils peuvent être réutilisés et recyclés, ou être brûlés. Ils prennent la direction que l'on choisit pour eux après être sortis des gigantesques poubelles qui se remplissent à nouveau et débordent. Elles débordent tant qu'il faut bien vite les remplacer par d'autres poubelles au ventre creux que l'on gave jusqu'à l'embonpoint. Le remplissage et le triage s'effectuant rapidement, ces immenses gueules ouvertes semblent figées dans une éternelle pose de requête affamée.

La descente est un puit profond marqué par de nombreuses chutes; ses parois internes portent les cicatrices laissées par le choc des déchets venant percuter ce passage qui les engloutit. L'endroit est plutôt sombre; faute de lumière, il reste dans une ombre que l'on devine faite de moisissure.

La vie, souterraine, grouille de toutes parts. Ce qui peut sembler inutile et fini trouvera nécessairement une place où porter fruit, une autre fois. Le jus étant extrait jusqu'à la dernière goutte rejoindra comme par magie; de nouveaux mélanges saisiront de vieilles pelures pour en faire

d'appétissantes gâteries.

La chute à vidanges, malgré tout le dégoût qu'elle inspire, demeure une étape obligatoire. C'est l'arrêt ultime avant la transformation:

«-Vous avez vu?», murmure-t-on.

«-Elle s'étouffe, ...

-... elle tousse, ...

-...et elle crache?!

-Dégueulasse!

-Voulez-vous bien me dire pourquoi elle fait ça?

-Pour qu'on la regarde, voyons.

-Elle veut vraiment attirer l'attention.

-Et elle réussit.

-Elle réussit quoi? Qu'est-ce que tu veux dire?

-Elle réussit à attirer l'attention, ...

-...elle veut que tu la regardes, ...

-...et toi, tu la regardes.

-Moi? Mais pas du tout! C'est toi qui en parle tout le temps.

-Je la regarde pas; elle est derrière moi.

-Elle est pas derrière toi, elle s'en vient plutôt.

-Où? Où est-ce que tu la vois?

-Tiens elle est plus là.

-Tu sais où elle est?

-Moi? Non, et toi?

-Où est-ce qu'elle est passée, celle-là?

- Elle prépare quelque chose, moi je vous le dis.
- Ça se sent, ces choses-là.
- Elle se cache, ...
- ...elle cache ...
- ...quelque chose, mais quoi?
- Difficile à dire.
- Derrière tout son cirque, elle manigance, ...
- ...elle comploté, ...
- ...contre nous peut-être?
- Contre qui veux-tu que ce soit!?

Madame Bouffard me fait parfois penser à un gros hippopotame qui trempe dans sa boue. De temps en temps, elle ouvre la bouche pour protester, soupirer ou rire; elle ouvre une bouche tellement grande qu'on pourrait presque y entrer la tête et crier: Ého! Madame Bouffard, où êtes-vous? Quel écho, ...impitoyable!

Madame Bouffard est grosse et difforme. Pas autant que Marielle Bonenfant, bien sûr. Mais elle est impressionnante à regarder; les détails de sa forme laissent songeur. Comment fait-elle pour vivre ainsi? Comment fait-elle pour s'endurer? Comment fait-elle pour oser vivre?

Elle dit à qui veut bien la croire qu'elle est au régime, mais tournant aussitôt le dos, elle engouffre chips, chocolat, réglisse, liqueur, pâtes, gâteaux, pain. Elle est faible, faible devant toutes ces bonnes choses qu'elle aime tant; et elle est honteuse, tellement honteuse de cette faiblesse. Mais pourquoi ne pas manger, pourquoi se priver et pour qui? Cette onctuosité dans sa bouche, ce goût de crème, ces épices qui lui chatouillent la langue, et ces pâtes et ce porc qui l'emplissent à ras bord et lui apportent une béatitude qu'elle ne connaît pas autrement.

Pauvre Madame Bouffard! Vraiment! Incroyable! Elle se fait humilier régulièrement, et tout cela est de sa faute. Elle refuse de trancher, de choisir. Elle veut à la fois être belle et manger; elle veut manger et ...ne pas trop déplaire. Ça ne cadre pas. Il faut qu'elle ait la force de décider et d'aller jusqu'au bout ...comme moi. Je n'aimerais pas être à sa place. Toute cette chair molle qui l'entoure et l'accable. Non, moi, ça ne m'arrivera plus.

Et si cela recommençait? ...

La foi, dit-on, déplace les montagnes... Fait-elle disparaître les montagnes de chair et de graisse qui nous enrobent et nous étouffent? Derrière nos sommets, nous nous cachons des regards; mais pourquoi? Monsieur Playboy n'accepterait-il pas de nous faire poser nues? De la chair, il y en a, des rondeurs et des excès, en voilà. Si nos chairs étaient en pâte à modeler, le tas de sculptures qu'on en ferait! De quoi amuser des milliers de petits pouces ricaneurs. Mais buvons, et bien vite! Le patron, dans sa grande condescendance, envisage même de modifier son produit, de le rendre alcoolisé pour que l'ivresse soit au cœur de cette fête qu'il nous propose en permanence. Non seulement «Mincitôt» nous ferait-il maigrir sans effort et en quelques jours mais il nous ferait oublier, jusqu'au fameux jour.

Car l'attente soumet la patience à rude épreuve.

L'attente, c'est fait de rien. Ça pousse des soupirs et souvent, c'est irritable. Dans l'attente, je perçois des odeurs de désir et de l'ennui; quelquefois des absences. Il n'y a pas ou peu de sourires, mais parfois, il y a des fous rires spontanés et sincères. Et à vrai dire, c'est tout ce qui peut habiter l'attente; une vague d'hilarité bien vite contenue.

L'attente, c'est maintenant; c'était hier aussi; toujours remplie par les mêmes silences et les mêmes moqueries. La vie des autres apporte parfois quelques sursauts, un peu d'envie.

Il se redit toujours les mêmes choses dans les files d'attente. Et il se revit toujours la même chose:l'attente.

L'attente est longue, s'étire, prend son temps, se moque de nous. Il

n'y a rien à faire; elle est partout. Devant, derrière, juste à côté. Pas moyen de se défiler.

Mais qu'est-ce que j'attends? Mais qu'est-ce qu'elles attendent? Moi, je sais ce que j'attends. Le savent-elles?

Il n'y a pas de date précise pour ce jour où on sera belles. C'est loin dans le temps, au-dessus de nos têtes. On ne peut pas faire autrement que d'y penser. C'est notre but, notre défi. En fait, c'est plutôt une nécessité, le but ultime de nos vies, notre vérité.

Mais en attendant, eh bien, ...on attend, dans une sorte d'espoir infidèle.

En tapant cette histoire, je suis persuadée que les rats vivent dans une atmosphère puante. Dans un espace limité comme ici où chacun doit se battre pour avoir sa place, ça se tape dessus nécessairement; et l'outil par excellence pour frapper les autres, ce sont les mots. Non mais quelle jungle! C'est pas une basse-cour, c'est la brousse humaine avec des rats comme personnages principaux. Ça pue! C'est tant mieux pour vous que les mots n'aient pas d'odeur.

Les mots, ils ne se laissent pas toucher ...mais ils savent comment toucher. Y'a quelque chose de magique avec eux. C'est incroyable qu'on leur accorde autant de crédit; on les croit sur parole comme s'ils possédaient une vérité qu'ils portent en eux; une vérité presque accessible. La préposée avaient bien raison; ils ont une vie propre, indépendante.

Ma pauvre, pauvre, pauvre petite préposée s'est fait clouer le bec; je ne l'entends même plus respirer. Aïe! Son petit ego fragile en a pris pour son rhume.

On en prend tous pour son rhume un jour ou l'autre. Des fois, c'est moi, des fois ce sont les autres dont je ne me soucie pas toujours, je l'avoue; des fois, ce sont les personnages de contes de fée et de contes pour adultes et y'a des jours où c'est au tour de l'auteur et du lecteur (eh oui! vous cher lecteur, ...et pas de mensonges, s'il vous plaît).

J'ai toujours pensé qu'on existe seulement si les autres le veulent bien; lorsqu'ils en ont assez de nous écouter, on arrête de vivre pour un temps jusqu'à ce qu'ils veuillent de nous à nouveau. C'est encore plus évident lorsqu'on n'est qu'une voix, comme moi. Alors, vous pensez bien

cher, cher, cher lecteur que lorsque vous lisez ces pages, je suis toute là. C'est la fête! Youppi! Quelqu'un m'écoute. Alors je dis n'importe quoi, juste pour essayer ma nouvelle oreille toute neuve. Bonjour! Comment me trouvez-vous? Est-ce que je vous plais? Je vous aime à la folie. Comment vous le prouver? Écoutez-moi vous redire combien je vous aime. Et je suis prête à bien des simagrés!...

Les questions du type:comment allez-vous?, sont des questions à éviter, tout simplement parce qu'il ne faut pas trop montrer notre disposition à écouter l'autre; c'est emmerdant, écouter les autres! Non? Qui dira le contraire?

Quand je vous dis que les mots sont puissants! Le meilleur exemple, c'est moi et la préposée. Quand je lui ai dit qu'elle ne pouvait pas rêver en rose; elle m'a cru sur parole. (Entre vous et moi, je n'ai jamais voulu la faire paniquer; elle panique assez comme ça toute seule.) Et lorsqu'elle m'a dit que je n'avais pas d'image, j'étais très, très, très malheureuse. Mais c'est que des mots!, vous me direz... Mais c'est tout, les mots.

Attention les mots! Pas de manigance avec moi. Je suis au courant de votre petit jeu...

-C'est vrai qu'elles ont des images mais ce sont des images de grosses, ...de pauvres grosses. Elles sont tellement grosses que l'on ne voit que ça. Eh! Bibi! T'es rien qu'une grosse! Moi, je dis qu'elles n'ont presque pas d'image; c'est à peine si on peut les distinguer les unes des autres...

-Eh! Tu prends mon espace. Les comptes que t'as à rendre, tu les

rendras sur ton territoire...

-En tout cas, j'aime mieux ne pas avoir d'image et m'imaginer que je suis belle plutôt que de supporter une image qui me fait honte...

-Si tu persistes, je vais te dire que t'es aussi grosse que Bibi... Tiens, tiens! Bonne idée! Eh! la grosse prépo! Va donc te faire voir ailleurs! ...

-Mais peut-être qu'elles le font exprès d'être grosses?! Pour prendre toute la place! Et en étant grosses, elles ressentent moins les coups qu'on leur donne pour les déplacer. Bibi doit être diablement grosse!...

-Un gros baquet, ...comme toi.

-Faudrait rester poli!

-...c'est à se demander pourquoi elles tiennent tant à être maigres...

-...Mince! Mince!

-Tu veux une image? Je vais t'en construire une et avec beaucoup de plaisir. Alors cher lecteur, vous vous imaginez une préposée ayant un chignon sur le haut du crâne; une «toque» pour mieux m'exprimer. Soeur Toque! Son chignon, il est bien lisse; il suit les courbes de son crâne en forme d'oeuf. Et la dizaine de cheveux qui constituent son volumineux toupet prend la forme d'un immense bigoudi utilisé la nuit et qui marque la peau luisante de son front durant tout le jour.

-Arrête!

-Tiens, tiens. Elle m'entend tout à coup. Je continue, c'est trop amusant...

-Arrête!

-...Son corps a la forme d'une gigantesque poire; petites épaules,

petits seins, grosses fesses molles et teint jaune...

-Elle m'énerve celle-là! Arrête! j'te dis.

-Et dis-moi donc pourquoi j'arrêterais? C'est ça, le jeu; le jeu des mots. Non? On peut créer ce qu'on veut. Tu l'as dit toi-même! Alors, créons!

-Tu devrais te préoccuper de ton statut plutôt que de dire n'importe quoi.

-Mon quoi? Mon statut! Qu'est-ce que c'est que ça?

-Tu veux être quelqu'un? Non?

-Non! Je suis déjà quelque chose, une voix, et ça me suffit amplement.

-Et bien moi, j'entends faire reconnaître mes droits de voix.

-Pauvre imbécile!

-Elle a bien raison parce que nous, on ne la reconnaît pas.

-Toi! Efface ou je t'efface! La bibigoudi!

-Et ben, ça alors! On va se plaindre.

-Vous faites que ça vous plaindre!

-Arrêtez! J'aimerais bien continuer mon histoire alors s'il vous plaît, reprenez vos rôles bien sagement.

-Elle a bien raison. Moi, je veux lui donner ma version de son histoire au plus vite.

-Mais je n'en veux pas du tout de votre version de mon histoire, madame la préposée. Mêlez-vous donc de vos affaires! Créez si vous le voulez mais pas dans mon histoire.

-Mais elle est moche votre histoire, Fleurette. Elle finit mal! Vous devriez écouter mes conseils. C'est ça votre problème; vous n'écoutez personne.

-Qu'est-ce qui se passe ici? Cette histoire est peu productive; on n'arrive à rien. Mesdames, un peu d'ordre!

-Oh! C'est lui! Quelle voix!

-Ça ne m'impressionne pas du tout des voix de cet ordre-là.

-Et si on en revenait à mon statut...

-Vous n'êtes rien et vous ne serez jamais rien...

-C'est ce que vous croyez...

-Ce n'est pas ce que je crois. C'est ce qui est. Vous n'êtes nulle part sur des écrits alors vous et l'autre n'êtes rien. Ce n'est même pas moi qui vous passe sous silence; ce sont les écrits.

-Écrits mon cul! Fais de l'air grand-papa! Et toi la prépo, va te reposer. Tu ne vois plus clair, ...pardon!, tu ne sais plus ce que tu dis.

-Hiiiii!!! Y'a un rat dans dans mon café!

-Qui parle!

-Qui parle!

-Qui parle?

-Oui, qui parle?

-C'est l'histoire.

La récupération est chose courante ici. Tout y est réutilisé sous une forme ou une autre. Les éléments employés sont soumis à un examen minutieux. Ce qui sert une fois, sert à l'infini, broyés à nouveau, coupés, mélangés, remâchés jusqu'à la vomissure.

Ce qui provient des salles, des cuves, des toilettes, de la cafétéria, de partout, aboutit dans ce lieu où l'on trouve de tout; même du bruit. De vieilles caisses enregistreuses résonnent, irrégulières, rythmant des refrains d'un éclat murmuré; elles répètent leur propre écho d'enfant gâté; trop bêtes pour s'exprimer.(En effet!) Quelques morceaux de porcelaine, de céramique, de miroirs et de bouteilles cassés se poussent imperceptiblement et marquent de leurs empreintes l'enveloppe qui les restreint:une vieille cuve lacérée de coups de talons en série. Un robinet rouillé, envahi par un bruit de chute d'eau, s'étend sur le sol d'un évier à l'abandon, rejoint par une goutte brunâtre et crèmeuse qui s'étire par taches, petites et grandes; l'écoulement de la goutte se fait dans un fracas puissant et glisse vers le gouffre des égoûts. Une marche d'escalier, unique, simule une montée sous l'oeil fatigué d'une caméra qui ne retient que ce qui est nécessaire tout en rejetant le superflu. Parfois, une cafetièr^e semble vouloir se plaindre (pas une autre!); ses murmures se font entendre sur les étages et au rez-de-chaussée; un seul coup de tapette agile la fera faire pour de bon. Au-dessus, une cage d'ascenseur gît sur le côté après un terrible plongeon; elle tombe ainsi de haut et atterrit au loin; semble fait pour étonner. Ses boutons de commande rebondissent encore légèrement sous la terrible impulsion qui les a projetés sur le carrelage mouillé; les voilà qui

s'affairent en un va-et-vient régulier (tiens, tiens! encore le va-et-vient). Et là, trônant comme une reine, l'immense gueule ouverte d'un bol de toilette, aux muscles fourbus, défectueux en permanence. Dans une clamour collective, des plateaux jaunes, bleus, verts et orangés portent un écho qui semble se prolonger à tout heure du jour et de la nuit; qui claquent, résonnent, se multiplient; trop fort pour être brisé. Des taches, partout. Sur le thermomètre aussi, poussées par un souffle incessant.

Un gigantesque bac de compost s'agit dans un coin. Les déchets organiques s'y arrêtent, le temps de se fondre dans la terre, très noire. Au bout d'un temps indéterminable, ces déchets se désintègrent, perdent leur couleur et deviennent de la terre, très noire. Ce qui semble être un gouffre, génère la vie, le renouveau; un renouveau qu'il faut planifier,ensemencer, surveiller. (ça devrait plaire à la prépo.) (chut!)

Une grande camaraderie règne en ce lieu, sous le regard émerveillé du portrait; car le portrait est ici. L'on danse tout en récupérant et l'on chante des hymnes à l'amour qui unit. C'est que l'on fait office de créateur; tâche ardue entre les tâches (et comment!):

«-Qu'est-ce que t'as?», entonne-t-on à l'infini.

«-Moi? Rien.

-Et toi?

-Moi non plus. Mais toi, tu caches quelque chose?

-Rien, absolument rien.

-Tu cherches quelque chose alors? (moi, peut-être?)

-...ou quelqu'un?

-Qui veux-tu que je cherche?
-Mais oui, qui veux-tu que ce soit?
-Personne, personne.
-Alors, qu'est-ce que t'as?
-Et toi, qu'est-ce que t'as?
-Laisse-la tranquille.
-Arrêtez.
-Est-ce qu'on t'as demandé ton avis, à toi?
-Tu te défiles.
-Je me quoi?!
-Tu te défiles.
-Et toi, tu te défiles pas?
-Tant qu'à y être, tu te défiles aussi.
-J'ai rien dit, moi! Qu'est-ce que t'as?
-Et toi, qu'est-ce que t'as?
-Moi? Rien.
-Et toi?
-Regardez! Elle arrive ...
-...avec cette démarche de balancier ...» (c'est une histoire de pingouin ou quoi!?)

Les femmes parlent souvent de leur mari. (On se demande bien pourquoi?)

Il y en a vraiment de toutes les sortes, de ces maris, pour tous les goûts. Mais ce sont, en fait, deux types qui semblent se partager la ferveur féminine:les mous et les grandes gueules. (Moi, j'ai une gueule sale; nuance!) Les mous, c'est ceux qui ne répondent plus; les grandes gueules, c'est ceux à qui l'on ne répond plus... (et à tort, s'il vous plaît!; ils sont très amusants)

-Espèce de vieux bouc!

-Non mais!...

-Petite salope! Tais-toi! Qu'on éteigne l'écran...

-Non, non, j'arrête!

-Je veux qu'on éteigne l'écran! Tout de suite!

-Non, non, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît! J'arrête! J'arrête! J'arrête! Je vous en supplie! Je vous en supplie! Je vous en supplie!

-Arrête! Tu es impossible...

-...

-Bon, ça va. Tu peux continuer ton histoire, Fleurette. Je me porte garante de cette folle en délire, mais ne la provoquez plus pour l'amour du ciel! Tiens! Je vais taper un peu à sa place:

Les femmes parlent souvent de leur mari.

Il y en a vraiment de toutes les sortes, de ces maris, pour tous les goûts. Mais ce sont, en fait, deux types qui semblent se partager la ferveur

féminine:les mous et les grandes gueules. Les mous, c'est ceux qui ne répondent plus; les grandes gueules, c'est ceux à qui l'on ne répond plus. En fait, les maris ont peut-être été inventés pour être là, à la place de rien, pour aérer la maison de temps en temps ou pour en prendre toute la place.

Et ce grand corps des femmes, trop grand pour elles on dirait, et plein d'une exigence impossible à nier. Ce grand corps qu'il faut remplir, parfois, parce qu'il dérange trop comme un vêtement lâche qui risque à tout moment de s'affaisser mollement, offrant au regard une nudité impropre à être montrée, ou qu'il faut cacher à tout prix. Ce grand corps plein d'un désir qui monte à la tête, envahit les pensées et enrobe chaque geste, chaque sourire et chaque coup d'oeil. Toutes les femmes portent en elle le désir et le refoule dans leur sac à main ou leur café. Et il est là, présent entre toutes, et gonflé et achalant et prêt à exploser et à jaillir et à se répandre et à éclabousser toutes celles qui ne veulent pas être éclaboussées mais qui éclaboussent à leur tour. Le désir est cette chose qui habite et ne demande qu'à éclater mais qui reste coincé sous la rouille des années. Le désir est un assouplisseur de chair qui, faute d'être utilisé, laisse les membres atrophiés. Alors, ce qui devait sortir d'un seul coup, s'échappe par de petites brèches, en mouvements saccadés et rigides. Les femmes, à bout de souffle, retiennent en elles un trop plein qui leur crispe le cou, les mains, le ventre, le corps en entier; ce corps qui est toujours trop gros, trop lourd, trop indécent. C'est peut-être les maris qui font ça aux femmes ou les femmes qui font ça aux maris? Comment savoir qui fait quoi, quand et comment?

Non mais quoi? La prétention du patron, ça m'a fait éclater. S'il se pavane encore dans mon espace, je vais faire un malheur. Qu'il vienne me dire que je ne suis rien! Qu'il essaie juste encore une fois de me faire taire; je vais le gruger à l'os. Espèce de vieilles pantoufles, vieux gigot!

Et je ne suis pas «l'autre», je suis une voix. Et c'est lui le vieux bouc.

Je vous l'ai toujours dit! Fleurette, elle fait partie du même lot que les anciens gentils. Elle fait semblant de ne pas être une méchante mais elle en est une puisqu'elle leur court après, à toute cette espèce de racaille. Fleurette, c'est un imposteur, une imposture. Elle raconte une histoire pour faire pleurer; c'est une vendeuse d'émotions, une vendeuse d'émotions «cheap». Et vous? Qu'est-ce que vous cherchez en lisant son histoire? L'émotion. Le rire et les larmes. Vous êtes bien mal servi jusqu'ici, mais c'est ce que vous recherchez. Je vous l'avais dit; vous êtes complice. Vous écoutez sans vraiment écouter; vous attendez la sensation qui vous fera oublier votre petit destin banal. Vous êtes aussi cheap que moi, que Fleurette, que les autres (moi, je peux bien dire «les autres» mais pas eux pour me désigner).

Sale destin! Mais qui écoute vraiment? Les chiens? Les bons toutous?...

-Bon, elle est repartie. Cher lecteur, rejoignez-moi sur l'autre page.

Et elle dit que je me pâme!??

J'aime bien la description de la salle de récupération; et le bac de compost alors! Il y aurait certainement un jardin et un bac de compost pas loin de mon lac dans mon histoire. La chute à vidanges par contre, pas terrible.

C'est vrai que Fleurette, elle fait dur; y'a quelque chose de pas net dans ses comportements. Mais en fait, on ne sait pas grand-chose de ses comportements. Elle parle des autres ou parle de son «look»; on ne la voit jamais agir (pardon), on ne l'imagine jamais agir parce que ce n'est pas écrit. Qui elle est alors? Quelqu'un qui se balance entre la crédulité et le mépris. C'est pas très étoffé tout ça. Et elle ne se défend pas ou presque pas; une passivité consentante.

-Ah non! Elle n'est pas passive; loin de là.

-Elle joue à la victime alors?

-Tout à fait! On l'a déjà dit, ça. Tu nous répètes.

-On dirait qu'elle prend plaisir à se laisser taper dessus... Tiens! T'en as fini avec ta petite révolte?

-Oui. Maintenant, je suis prête à m'amuser à nouveau.

-Pas à mes dépens, tout de même!

-Ah! Aux dépens de qui voudra bien se laisser faire...

-...

-...

-Vers où on va maintenant?

-Vers quelqu'un assurément. Vers quelqu'un pour nous écouter,

vers le lecteur... mais trouver quelque chose à dire, vite! Des fois, j'ai rien à dire mais je dois parler pour maintenir l'attention de l'oreille qui fait semblant de m'écouter.

-Et toi, tu m'écoutes quelquefois ou tu fais semblant?

-Qu'est-ce que tu crois?

-Je ne crois rien.

-Sage réponse. D'ailleurs tu m'as déjà dit que je ne te connaissais pas donc que je ne t'avais jamais écouté. C'est vrai que te trouvant peu intéressante, je ne t'écoute pas tellement, mais je te connais juste assez pour savoir comment te faire réagir.

-Ah ça tu peux le dire!

-Ça m'étonne quand même toujours un peu de t'entendre m'approuver lorsque je suis prétentieuse par rapport à toi. En te disant que je savais comment te faire réagir, tu aurais dû m'envoyer promener. Au lieu de ça, tu me dis que j'ai raison.

-Mais t'as raison! Est-ce que je devrais toujours me défendre contre toi?

-Oui, justement!

-Et si moi, je ne voulais pas me défendre sans cesse. Et si moi, j'acceptais ouvertement que tu aies un certain pouvoir sur moi. En quoi cela m'abaisse-t-il? Tu sais la secrétaire, mes vulnérabilités, elles ne me gênent pas. Bien sûr, je n'aime pas que l'on me ridiculise; mais qui aime cela? Je ne suis pas une «tough» comme toi et je ne veux pas l'être. Je sais, tu es probablement beaucoup plus apte à t'adapter à une jungle parce

que tu rends coup sur coup. Moi, je suis une douce, une tendre qui exècre l'agressivité gratuite. Si c'est un jeu pour toi, ce ne l'est pas pour moi. Si tu t'y plais, c'est tant mieux mais pas à mes dépens parce que moi, je ne m'y plais pas. Si tu vas trop loin, ...

-...Tu feras quoi?

-Je sortirai de ta vie.

-...

-...

-Tu crois que Fleurette, elle se plaît dans son zoo de bonnes femmes?

-Je crois que là ou ailleurs, elle a renoncé au bonheur.

La cheminée est un souffle puissant qui consume ce qu'il engloutit. Les déchets prenant cette direction n'atterrisseut jamais; ils sont brûlés avant même d'atteindre le sol. D'une forme quelconque, ils se changent en poussière, légère et silencieuse, se posant partout.

Cette cheminée exhale une chaleur et une fumée insupportables. Les ouvrières travaillant dans cette salle doivent porter un masque et des vêtements spécialement conçus pour ces conditions extrêmes. Pour demeurer intouchables, elles doivent s'assurer de bien fermer toutes les issues de cette drôle d'armure dans laquelle elles ont à s'engouffrer; une fermeture à glissière mal ajustée et les voilà cuites. La distraction peut être fatale.

Pour entretenir le feu, il faut y ajouter du bois sec et, bien sûr, les déchets non récupérables et non recyclables. Ce qui arrive dans cette salle n'en sort plus.

Quelques bouches d'aération permettent au brasier de respirer. Ces bouches sont reliées aux différentes salles de l'usine et aspirent un air fait de murmures et de vent; parfois, de petits cris et quelques protestations semblent s'y mêler.

La cheminée est une impasse. Elle semble être un gigantesque animal indomptable et exigeant car sans cesse affamé. Cette grande gueule ouverte ne se contente pas de maigres repas; il lui faut pour exister de la chair abondante à volonté et surtout, une main nourricière fascinée et soumise à ce rythme infernal. Sans quelqu'un pour la gaver, la cheminée n'a plus aucune raison d'être; sa propre survie ne dépend aucunement de

sa volonté:

«-Il paraît qu'elle y a mis les pieds!», souffle-t-on.
«-Encore une fois?
-...elle va y prendre goût.
-Qui te l'a dit?...
-...tu l'as vue?...
-...qu'est-ce qu'elle a dit?
-...la chanceuse!...
-...elle en a fait du chemin depuis ses débuts...
-...tu parles!...
-...dès qu'on a le dos tourné, elle en profite pour se faufiler...
-...profiteuse...
-...on est toujours puni par où l'on péche!...
-...peut-être mais elle y est allée...
-...mais qu'est-ce que ça va lui donner? Rien.
-...tout. Ça lui donne tout.
-Mais non, tu délires.
-Ça lui donne un souvenir que t'as pas...
-...et l'occasion de se vanter.
-C'est bien vrai, ça. Elle va nous faire chier...
-...mais elle le fait déjà!
-Une raison de plus d'avoir le bec pincé...
-...le nez en l'air...
-...et des talons encore plus hauts...

-...elle verra plus ses pieds...
-...et risque de tomber...
-...on voit ça d'ici...»

J'aimerais ressembler à Bibi; toute cette force qu'elle déploie par sa seule présence. Ça m'écoeure de la voir s'installer partout, sans s'excuser, selon ses humeurs...

Le patron m'a encore demandée à son bureau. Il trouve que j'exagère un peu trop mes allées et venues de mon poste à la toilette.

«-Mais y'a pas juste moi, vous savez!»

«-Oui, oui, je sais; je vais m'en occuper.» Il me regarde alors en silence, mais je ne connais pas le silence; c'est une arme contre laquelle je ne sais pas lutter. Il se met à attendre avec un tout petit sourire en coin, probablement pour savoir le temps qu'il lui faudra pour que je me torde, que je glousse, que je me plisse et rapetisse. Je lui donne exactement ce qu'il attend. Me voilà assise et je m'agite. Je deviens fébrile et tendue, prête à éclater et sous le mépris de son regard, je ratatine comme une feuille de papier que l'on froisse d'un geste sec et nerveux. Je voudrais m'excuser, me faire pardonner mais je ne sais pas comment et pourquoi. Peut-être de ne pas savoir plaire, séduire. Je n'ai jamais su dire les bons mots aux bons moments, placer les bonnes idées dans les bons cadres. J'inverse tout; les compliments, les sourires, même les grimaces. Ce que ça peut être gênant parfois. Mais j'ai appris à me taire. Et le silence s'installe et s'appesantit entre lui et moi, seulement interrompu par mes mains agitées et mes talons qui rythment le temps. Tout cela me rend très nerveuse car je n'entends rien sinon mes propres mouvements et mon cœur fou. Tout ce bruit que je fais; cela m'affole. Si au moins c'était les bons bruits mais j'ai le don des fausses notes. Cela devient assourdissant.

«Vous pouvez retourner à votre travail», qu'il me dit.

Il en a fini avec moi.

Il est bien gentil, ce patron, ...mais il est pas pour nous et on n'est pas pour lui. C'est comme essayer d'agencer un habit de soirée à des souliers de course, ou des gants de boxe à des talons hauts. Ça fait rire; c'est pas sérieux; personne n'y croit. L'idée est même frivole. Un homme comme le patron, ça fait partie des rêves. Pas les rêves auxquels on s'accroche. Non, les rêves qui amusent, divertissent de temps à autre, qui s'inscrivent dans la catégorie des films d'action, des romans Harlequin ou des magazines de mode. Ce sont les rêves qui ne font jamais pleurer parce qu'on n'y croit jamais; à peine un soupir parfois. Ce sont les rêves qui nuancent le temps d'une couleur bonbon...

Le patron nous a présenté Madame Picard, la nouvelle chef de service. Il nous a dit qu'elle avait tous les pouvoirs sur nous; en fait, presque tous les pouvoirs. Elle doit lui rapporter quotidiennement nos allées et venues non nécessaires.

«Soyez productives, mesdames. Nos ventes ont diminué.»

Cette Madame Picard est sèche et râche comme du «phentex», et toute plissée. Elle a les traits du visage lugubres avec ses sourcils éternellement froncés, ses cernes mauves presque verts, sa bouche marquant le mépris. Un épouvantail pour nous les pies. Le patron a embauché un épouvantail pour nous surveiller.

Cette femme est enrobée de laideur comme une momie dont il ne reste que la forme à peine découpée. Rien à voir avec la plus fine parcellle

de féminité, rien à voir avec la vie que ce tas d'os enroulé de gris.

Madame Picard surveille sans faire de bruit. Elle devine ce qui nous motive et ce qui nous ennuie; elle sait, elle a déjà été victime elle aussi. Elle surgit de façon tout à fait ...inattendue. Non, elle n'est pas attendue, pas désirée, pas voulue, à peine tolérée avec des plissements de nez, un écoeurement bien visible. Elle nous renifle, nous étudie, nous mesure et semble prête à nous frapper au moindre faux mouvement. Elle est en fait la police que l'image du patron ne pouvait supporter. Il n'a pas que ça à faire. Madame Picard est piquante comme une aiguille, elle est tranchante comme un poignard; Madame Tranchard. Elle possède maintenant le pouvoir et sait en user mais elle doit demeurer prudente et se méfier: les victimes qu'elle épie savent mille fois mieux observer qu'une personne non menacée. Un bourreau possède ses propres faiblesses et risque toujours de tomber.

Tu parles! Elle aurait mon poing sur la gueule, si j'en avais un... Vieille taupe, cette mère Picard! Dans ce monde que je tape et que je commence à connaître, c'est donc difficile d'être simple, et si facile d'être compliqué! Je n'en crois pas mes vieilles oreilles.

-Bien sûr que c'est difficile d'être simple, ...quand on ne sait pas ce que l'on veut!... T'as entendu la description de la cheminée? Un dragon! C'est un dragon. On se croirait dans un vrai conte de fée; il ne manque que quelques capes et quelques épées...

-Te rends-tu compte, la préposée, qu'on est très ambivalente par rapport à Fleurette? Elle est victime ou pas?... J'aime pas ça, j'aime pas ça!

-Difficile à dire... Un vrai mystère, cette fille. Elle nous rend pas sûre de notre jugement. Elle nous donne l'envie de la taper, ...tellement offerte, ...comme ça; et elle nous donne l'envie de la regarder pour la deviner à tout prix. Elle a un pouvoir indéniable. Quant à savoir si elle est consciente de ce pouvoir?

-Mais oui elle en est consciente! Pourquoi alors aller se jeter dans l'arène sans armes?

-Alors pourquoi est-ce qu'on a envie de la défendre parfois...

-...et de la battre, d'autres fois? J'aime pas ça, j'aime pas ça.

-Prise à ton propre piège, hein! Même pas capable de te brancher. Tu nous énerves, la secrétaire. Moi et le lecteur, tu nous énerves.

-Arrête, veux-tu!

-C'est-ti pas que tu ferais du sentiment, par hasard!?? Ça alors! La secrétaire vieux bouc qui s'attacherait à la petite Fleurette. Tu ne la

détestes pas alors si tu hésites entre la victime ou ...le bourreau.

-Elle n'est pas bourreau; sûr!

-...et pas si victime que ça! Fleurette, c'est une gentille qui court après les anciens gentils parce qu'on lui a fait croire qu'elle était une méchante.

-Compliqué un peu, non?

-.... à s'y perdre, ...comme Fleurette elle-même. Eh! la secrétaire! Tu te rends compte! On partage le même espace sans se chicaner.

-C'est parce que je le veux bien.

-On se calme, on se calme!

-Et cette masse compacte de femmes qui semblent si fortes! Elles ont l'air bien incertaines parfois...

-On ne les entend plus rouspéter du tout; pas même Fleurette.

-C'est vrai ça! C'est tant mieux. Elles étaient de trop avec le vieux bouc. Qu'ils restent donc chez eux et nous, on va rester chez nous. On n'en a rien à foutre d'un tas de femelles en chaleur qui jappent après un morceau de gigot sucré.

-T'as vraiment la gueule sale!

-M'emmerdes pas soeur Totoque!

-Bon, tu recommences. Alors reste seule.

-J'ai le lecteur. Je ne suis pas seule du tout. Je peux parler comme je veux; je peux dire n'importe quoi; c'est vrai qu'il ne me répond pas, par contre. Un peu plate! Sans vouloir vous faire de peine cher lecteur, vous ressemblez à un mur blanc qui ne bronche jamais; pas même un sursaut

lorsque je dis des idioties. Et j'en dis des tonnes. Vous dormez peut-être lorsque je vous parle! Comment savoir quand vous m'écoutez? M'avez-vous même déjà entendue?

Ouais, je m'emmerde un peu toute seule ici. C'est que je suis obligée de le reconnaître; de reconnaître que la prépo, elle a plus de bon sens que moi. Je suis une vieille folle, ...qui jappe pour un rien. Je suis bien tannée de m'entendre...

Eh! la prépo! Parle donc! T'es plus intéressante que moi.

-C'est vrai.

-Faudrait pas ... ! Allez. Vas-y, parle.

-Moi aussi, je te fais réagir parfois.

-...

-N'est-ce pas?

-Ça arrive...

-Bon alors, dans mon histoire, ce ne serait plus une usine mais bien un château...

-...pas rose quand même! Mets un peu de couleur!

-Ouais! T'as raison. Pas de rouge en tout cas. Ça symbolise beaucoup de négatif; la mort, la passion, le sang; très peu pour moi. Du bleu ciel certainement. C'est doux, c'est joli, c'est gentil. Et du vert. Ah ça oui!

-Elles sont dégueulasses les taches rougeâtres et brunâtres de l'histoire de Fleurette. Et je ne sais pas si j'ai bien entendu et bien tapé mais Bibi et Fleurette, elles crachent parfois, ...par terre. Ça me ferait

vomir si...

-Ouais, si tu pouvais vomir ... ce serait pas tellement mieux que du crachat...

-Je suis tannée de t'entendre aussi.

-Mais non! T'es pas vraiment tannée de m'entendre; tu crois être tannée de m'entendre. Nuance!

-Je ne veux plus m'entendre, ni t'entendre et je ne veux pas du silence...

-Ça va mal pour toi.

-Et Madame Bouffard? Quand est-ce qu'elle prend la parole?

-Lorsqu'elle arrête de manger, et comme elle n'arrête jamais...

-Petite polissonne!

-C'est vrai que vous êtes toujours en train de manger, c'est pas moi qui l'invente...

-...c'est l'auteur! C'est pas de ma faute si je mange autant, je vous dis que c'est l'auteur. Et vous et votre maigreur infecte!

-Je ne suis pas maigre, je suis mince...

-Ah non!

-Ah oui! je suis mince et je ne fume pas comme une cheminée, et je m'alimente très bien; vous devriez toutes faire comme moi.

-...moi, je trouve qu'elle a bien raison...

-T'as du front tout le tour de la tête!

-Qui fume comme une cheminée?

-Mais toi, Bibi, voyons! Tu nous empestes la vie!

-Tu fumes autant que moi!

-Mesdames! Mesdames! Un peu d'ordre.

-Eh! Tu sais qu'on n'est pas dans l'usine alors viens un peu ici pour qu'on t'arrange le portrait.

-Espèce de vieux macho!, vieil hypocrite!, petit prétentieux!; si j'étais ta mère, tu aurais droit à une bonne fessée, sans souper et sans dessert.

-...mais vous l'êtes pas.

-Petit polisson! Je vais la mettre au courant.

-Non! Non! S'il vous plaît.

-Allez houste! On ne veut pas t'entendre; va réfléchir en silence!

-Ton rôle de patron, il est bon à l'usine; pas ailleurs. C'est compris?

-Oui, je ne le referai plus.

-Allez! Fais le bon garçon. Va réfléchir maintenant et on n'en reparlera plus.

-Merci!

-???

-???

-Et l'histoire, elle?

-Ah oui, l'histoire. Allez! Tout le monde en place.

L'urgence des petites victimes se laisse visiter de temps en temps; c'est l'infirmerie de l'usine. Pour une coupure ou un dérapage, les soins sont rapides et efficaces; pour les brûlures et les chutes, ils demeurent inappropriés.

Quelques flacons, disposés sur les comptoirs, contiennent des substances de couleurs variées. Faute d'inscriptions, ils semblent difficile à identifier. Leur effet se fait sentir toutefois car les victimes ressortent de l'urgence souriantes; un bel enthousiasme les remet au travail. Cette joie débordante se transmet d'une ouvrière à une autre. Les visites à l'infirmerie revêtent un aspect préventif nécessaire à la bonne marche de la production; elles fouettent le moral des troupes qui parfois semble chuter.

Un lit, sur lequel on s'allonge inévitablement, trône en plein centre de la pièce. Il est dominé par une lampe mobile aux rayons éblouissants. La lampe décrit des cercles égaux; toujours les mêmes. À chaque patient nouvellement arrivé, elle recommence son manège, inlassable, inépuisable. Impossible de s'y soustraire; cette lumière aspire l'attention des victimes et leur fait oublier qu'elles ont mal.

L'action de la lampe ne dure que quelques minutes; son effet puissant se fait sentir rapidement. La minuterie est bien réglée. Un temps, déterminable, est accordé au traitement des malaises, mais une fois passé, ce temps ne se prolonge pas. En principe, le malaise n'existe plus.

Tout près de la porte de sortie, sur une étagère et bien en vue, une cruche à bonbons, énorme, ronde et multicolore attire les regards émerveillés et convoiteurs. Elle semble généreuse et abondante. Avant de

quitter l'infirmerie, chaque patiente maintenant sur la voie de la guérison, tend la main pour recevoir sa petite gâterie:

«-Elle dit plus rien!», proteste-t-on.

«-Qu'est-ce que tu veux qu'elle te dise? T'es pas assez bien pour elle, maintenant...

-Elle parlait trop de toutes façons...

-...pas assez bien? Un peu de respect, quand même...

-...mais c'est pas moi qui dit ça, voyons...

-...c'est pas toi qui lui «fait» ça, plutôt, non?

-...qui fait quoi?

-...d'ailleurs, si je suis pas assez bien pour elle, vous l'êtes pas non plus.

-...non mais, pour qui tu te prends!?

-...c'est vrai, si elle est pas assez bien...

-...tu te trompes, si «on» n'est pas assez bien...

-...mais c'est «elle» qui se trompe justement...

-...c'est ce que je dis; t'écoutes pas, si tu parlais pas autant...

-...

-En tout cas, moi, j'aurais bien voulu savoir...

-...pas moi...

-...moi non plus...ses histoires de cul...je me les mets...

-Comment tu sais que c'est des histoires de cul?

-...t'aurais bien voulu les avoir ces histoires-là...

-Tu comprends vraiment rien.

-Et puis, pourquoi pas, ...elle est tellement mince...
-...maigre, maigre, MAIGRE, ...tu vas me rendre folle...
-...tu l'es déjà...
-En tout cas, je me défile pas...»

Bibi parle de cul, sans arrêt. Bien sûr, elle parle de son fils, de son fils et de son fils, mais lorsqu'elle prend des pauses, elle revient à ce sujet qui lui apporte beaucoup de plaisir. Une jouissance, plus croustillante que la vraie. Elle dessine à coups de pinceau dégoulinants des images que pas une d'entre nous n'oseraient montrer, elle scande des mots, rien que des mots, ...mais des mots...

Voilà, ce sont des mots qui font rougir jusqu'à la racine; des mots puissants qui éclatent comme des pétards, des bombes, des feux d'artifice; des mots tout en rondeur et en excès qui provoquent, qui excitent jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus.

«Arrête, arrête!», supplie Madame Bouffard qui en redemande pourtant encore, tellement elle rit. Elle a un petit rire très aigu, un peu hystérique qui dégringole joyeusement jusqu'aux soupirs qu'elle pousse en s'essuyant les yeux à force de trop rire et de trop pleurer à cause de «c'te maudite folle». Son petit rire témoigne d'une excitation certaine qu'elle ne cherche d'ailleurs pas à dissimuler. Elle savoure avec concupiscence, elle se délecte comme une grosse chatte des propos indécents, grossiers, vulgaires, pervers, écoeurants, dégueulasses d'une autre grosse chatte en mal de ...

Parfois, Evelyne Petibonheur se lève brusquement. Elle, elle n'en peut plus. Il lui en faut beaucoup quand même, car lorsque Bibi commence à raconter ses histoires, elle rougit un peu et baisse les yeux. Bibi la regarde sans relâcher sa surveillance un instant et lui enfonce des images dans le crâne; des images dont elle ne veut pas.

Elle a une place bien enviable et bien enviée, Bibi. Être celle qui dirige ainsi la vie des autres, ...je ne détesterais pas. Mais nous, bêtement, on se les laisse enfoncer ces images, avec de petits rires grêles et nerveux, de pauvres quintes de toux parfois. C'est que le plaisir de Bibi, il est sans doute dans ses images, mais bien plus dans les réactions qu'elles provoquent. Bibi, elle n'a peur de rien, surtout pas des mots.

La préposée! T'as entendu tout à l'heure?! C'est pas une vraie histoire; c'est de la comédie. J'en était sûre! C'est pas vrai tout ça. Ils ont tous des rôles qu'ils enfilent lorsque je tape. Ça ne se peut pas. C'est pas une vraie histoire!

-Mais les histoires, elles sont toutes vraies.

-Eh bien là, vous allez me permettre d'en douter et de le dire ouvertement. C'est une fausse histoire.

-Elle a raison cette voix, la secrétaire. Les histoires, elles sont toutes vraies, ...dans la tête ou ailleurs, elles sont toutes vraies; même les menteries sont vraies.

-C'est l'histoire qui dit quelque chose, les personnages, on s'en fout.

-Qui parle encore? C'est à devenir fou...

-Tu l'étais pas déjà?

-La prépo! c'est pas le temps de commencer. On sait jamais à qui appartiennent les voix qu'on entend et maintenant, il faudrait demander à chacune de ces voix si elle joue bien son rôle!? Mais qu'est-ce qui se passe ici? On joue un rôle dix lignes et on change de costume! Tant qu'à y être, on va me dire que Madame Picard est une bonne vieille grand-maman qui a dix petits enfants...

-Mais c'est vrai que j'ai des petits-enfants; j'en ai quinze pour être précise.

-Qu'est-ce que c'est que ce monde qui délite? Tu ne t'y sens pas un peu perdue, la préposée?

-Oui, mais tu sais qu'avec les mots on peut se perdre; tout le monde

sait ça. Tu es un peu naïve ma chère secrétaire. Chut! Tu vas perdre ta crédibilité...

On entrepose au sous-sol les produits prêts pour la vente. Des milliers de bouteilles de «Mincitôt» attendent d'être livrées et consommées. Leur emballage tentera d'attirer les regards; il tentera de les fasciner, de les surprendre, de les mettre hors d'état de se détourner. Sur cet emballage, tout doit être parfait, sans défauts apparents. La symétrie et la régularité doivent être présentes en tout temps.

Chaque bouteille est soigneusement scellée afin d'éviter toute perte inutile. Une simple fuite peut s'avérer dommageable car elle peut déstabiliser tout le rythme de la chaîne de production. Ce qui est attendu doit être livré, sans faute et sans retard; tel que planifié.

Dans l'entrepôt, il fait sombre; très noir. Il fait froid aussi; la chaleur ne subsiste pas. L'humidité est présente en tout temps. Cette température est bonne pour les produits car elle empêche le vieillissement. La qualité est ainsi préservée. Tout reste exactement comme il le doit.

Ce lieu en est un d'attente. Les bruits, confus, proviennent des différentes salles au-dessus. Rien ne bouge. Les départs de la marchandise restent les seules activités.

Les chargements des caisses de «Mincitôt» se font par une immense porte à deux battants qui lorsqu'elle n'est pas utilisée reste verrouillée. Les bouteilles partent, laissant derrière elles une trace encadrée de poussière; une trace permettant de situer exactement l'endroit de leur attente et permettant aussi d'évaluer le temps passé.

Et cette poussière est le seul indice des minutes écoulées. Des minutes dont on peut entendre le glissement régulier; inexorable:

«-Et méchante, en plus!», se plaint-on au-dessus.

«-...elle en rit...

-Tu me trouves si grosse que ça?

-Mais non, c'est des idées que tu te fais...

-...elle s'est pas vue, quand même ...quel culot!...

-Qu'est-ce qu'elle a dit?

-Elle m'a regardée avec des yeux qui en disaient gros...

-...c'est le cas de le dire...

-Il faut pas se laisser faire; on est bien comme on est.

-...

-Dites donc! Elle aurait pas changé son rouge à lèvres, par hasard?

-...pour faire de l'oeil à la patronne, sans doute; pour se faire remarquer.

-Vous croyez!?

-Tout se peut, de sa part à elle, bien sûr; il me semble même les avoir vues ensemble. Elle avait un sourire fendu jusqu'aux oreilles et un regard qui en disait long sur ses intentions.

-Et moi, je les ai entendues se donner rendez-vous. Elle lui disait: «À ce soir».

-Mais non, elle lui a dit: «À demain».

-En tout cas, peu importe, elles se voient. Mais elle lui a donné rendez-vous; ça, je ne l'ai pas entendu mais je le sais; j'ai de très bonnes sources.

-Eh ben, elle couche avec ...la patronne!

-Alors, elle est ...

-Oui, oui, elle est ...

-J'ose pas dire le mot...

-...c'est dégueulasse!...

-...honteux même...

-...et nous, on doit endurer des gens comme ça, ...qui couche avec
...qui sont ...

-C'est pas moi qui le dit mais c'est vrai. On les a vues ensemble, alors
...

-...eh ben ...quel culot!

-Qu'est-ce qu'elle comploté encore?

-...c'est trop gros quand même...

-...mais non, j'te dis...

-...elle est capable de tout...

-...quand je vous dis qu'elle est capable du pire ...vous me croyez pas
...et c'est moi qui passe pour la menteuse ...

-...mais non, on te croit...

-...avouez qu'elle est forte...

-...pire que ça tu meurs...

-...une pareille tache au milieu des bonnes gens...

-...ça m'écoeuré profondément...

-...elle fait pitié...

-...pas du tout...

-Mais elle s'en vient justement...

-...péniblement...

-Je peux m'asseoir avec vous?

-Mais bien sûr Fleurette, viens nous parler.»

Evelyne Petibonheur n'est pas venue travailler pendant deux semaines; son mari est mort. Une crise cardiaque. Il devait parler trop fort, sans doute. Elle a l'air plus angoissée que lorsqu'il était vivant. Vraiment! La pauvre! Elle parle de lui maintenant avec beaucoup d'émotion. C'était pas un mauvais garçon, en fait; il s'emportait bien parfois mais tout compte fait, elle a eu de grands moments de bonheur. Mon oeil!

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, Evelyne engraisse. Elle est très frénétique. C'est pas qu'elle a faim. Non, il s'agit plutôt, on dirait, d'une crainte. Bien sûr, comme nous toutes, elle était au régime avant d'être veuve. Maintenant, il y a une femme qui ne cesse de parler, de bouger et de pleurer. Son petit ange de mari n'est plus là, le soir lorsqu'elle rentre à la maison. Il n'est plus là pour la regarder tendrement faire à manger, le servir et tout remettre en place. Il n'y a plus ce petit nid tout chaud, tout doux entre les draps qui l'attend.

À la place, il y a «rien». Ce rien dont elle ne prononce même pas le nom mais qui émane de son corps qui transpire et qui tremble. Ses yeux pleins d'effroi laissent se profiler ce spectre qui la glace soudain parce qu'elle a toujours refusé de le voir; vide souffrant de ne plus savoir pourquoi l'on fait ce que l'on fait. Evelyne est seule, tellement seule, et craint ses murs qui la fixent sans sourciller, méchamment, sournoisement.

Evelyne accepte tout mais pas ça, ...ou plutôt elle n'accepte rien mais juste ça, une ombre sur l'absence pour voir l'ombre mais pas l'absence, ce vide, cette chose qu'on touche du bout des doigts, sans la regarder et que l'on tasse dans un coin en espérant ...en espérant quoi? Que les fougères

du temps et de l'oubli l'étouffent et l'enterrent. Ne plus se retrouver face à ce visage hideux, pâle et maladif; ce rien dont on ne veut surtout rien savoir même charitalement, dont on se détourne égoïstement, cet être sans vie, sans couleur et sans forme qui existe pourtant et surgit n'importe où, n'importe quand, n'importe comment.

«Rien est cette voix doucereuse qui susurre mon nom, cette sirène qui m'appelle inlassablement et qui m'épuise tellement je ne veux plus l'écouter», semble répéter le regard cerné d'Evelyne Petibonheur.

Pauvre Evelyne! Vraiment! Incroyable! Je n'aimerais pas être à sa place. Elle aussi ne sait pas choisir. Tout ce vide qui l'effraie et qu'elle fuit. Non, ça ne m'arrivera plus.

Et si cela recommençait?...

La peur nous habite toutes, et fait de nous des esclaves. Elle nous rend soumises et injustes ...envers nous-mêmes. Elle nous dit ce que l'on peut faire et surtout ce que l'on ne peut pas, et n'écoute pas. La peur est une voix puissante qui couvre tout et n'écoute pas, n'écoute jamais. La peur est assourdissante et ne s'entend pas, ne m'écoute pas. La peur me dit de me tordre et je me tords; elle me dit de m'enfreindre et je m'enfreins; elle me dit:courbe-toi, piétine-toi, déchire-toi et je m'exécute en baissant les yeux, en fermant les yeux. La peur ne fait rien pour me soumettre, je le fais à sa place; elle me donne l'idée de me détruire et je lui obéis dans la peur de ...la peur.

Les peurs se parlent sans jamais se répondre. Les peurs ne s'entendent pas, ne m'écoulent pas. Les peurs m'habitent et m'envahissent

et font de moi une esclave. Et je suis soumise et injuste ...envers moi-même. Les peurs sont des échos déformés, déformants, agissants et agités. Je suis pleine des peurs qui me bousculent et se rient de moi. Car je suis le jouet de mes peurs; je ne suis qu'une petite poupée que l'on habille et déshabille, que l'on barbouille et que l'on jette de côté.

La peur m'épuise et je suis fatiguée.

-S'il fallait comptabiliser tous les mots dits par toutes les voix du monde depuis le début du monde, ça ferait une somme de mots ...! Et si on pouvait mettre tous ces mots dans une chambre close ...; pour celui qui serait enfermé dans la chambre, ce serait la folie. Non mais imaginez! Un tel vacarme!

-Non, moi, j'imagine une jeune fille habillée de rose; une belle robe rose en dentelle, très délicate; elle est assise sur le bord d'un lac et donne à manger aux canards. Tout autour d'elle, il y a plein d'arbres, de très, très beaux arbres gigantesques. Et au loin, sur la montagne, un château; mon château, ...gris tirant sur le bleu. Un château de rêve qui touche un ciel rose teintant l'eau du lac qui le mire, ...parfaitement.

-Et tout à coup, une grosse tempête se lève. De forts vents brusques et rebelles soulèvent de grosses vagues sur le lac et décoiffe la jolie jeune fille. Les canards, affolés, se sauvent à toute vitesse et poussent des hurlements à fendre l'âme. Les arbres prennent des courbes dangereuses et gémissent sous la poussée du vent qui se déchaîne, qui éclate et se révolte. Et puis, le vent semble s'amuser. Il arrache des arbres par dizaines, bientôt plus aucun sur le site enchanté. Le lac se transforme en une marée gigantesque qui se dirige vers le château qu'elle tente à plusieurs reprises de happer; il est pourtant fort, solide mais ne résiste pas à la poussée de l'eau et du souffle puissant. Le château disparaît dans les vagues tumultueuses et boueuses, et la jeune fille accrochée à un arbre, le seul qui reste, se demande ce qui a bien pu se passer.

-Elle est pas terrible ton histoire, avec une pareille fin.

-De toutes façons, dans ton histoire, la jeune fille s'emmerdait. Elle semblait molle, apathique, tandis que dans ma fin, elle va être obligée de se bouger. Moi, j'aime les gens qui se bougent.

-C'est pas vrai que tu aimes ça quand ça bouge! Lorsque les personnages changent de rôle, tu paniques complètement ma vieille. Tu l'as dit toi-même, c'est à rendre fou. Et tu restes figée dans tes petites opinions toutes faites parce que tu ne tolères pas l'ambivalence. Tu aimes être branchée; ça ne bouge pas beaucoup quelqu'un de branché!

Moi, j'aime bien les photographies qui immobilisent le bonheur même s'il jaunit avec le temps, mais en tout cas, je ne me raconte pas d'histoire.

-Eh ben! Tu ne te racontes pas d'histoire!? Y'a que toi pour t'exprimer ainsi...

-...

-La prépo. Tu sais quoi?

-Quoi?

-J'ai appris de source sûre...

-De source quoi?

-De source sûre...

-Qu'est-ce que tu vas chercher?..

-J'ai appris de source sûre...

-Commence pas ce jeu...

-Écoute-moi, j'te dis. J'ai appris de source sûre ...que les mots se jouent des voix qui les portent et des images qu'ils créent.

-Tu crois?

-J'en suis sûre; je le sais, ...

-...Tu l'as entendu. Eh ben! Ils sont capables de tout, ces mots!

-Du pire.

-Ils cachent bien leur jeu; on dirait pas.

-Tu trouves?!

-Hum! T'as peut-être raison; ils sont capables de tout.

-C'est dégueulasse!

-Y'a pas de nom pour désigner des mots comme ça.

-Mais où est-ce qu'ils vont? Qu'est-ce qu'ils espèrent?

-Qu'on les écoute...

-...et qu'on les croit.

-Ils veulent vraiment attirer l'attention.

-...et ils y parviennent; tu les multiplies autour de toi.

-Moi? Mais pas du tout. C'est toi qui en parles tout le temps.

-Jamais de la vie.

-Ils préparent quelque chose, moi, je te le dis.

-Ça se sent, ces choses-là.

-Ils se cachent, ...

-...ils cachent ...

-...quelque chose, mais quoi?

-Difficile à dire.

-Derrière tout leur cirque, ils manigancent ...

-...ils complotent, ...

-...contre nous peut-être?

-Contre qui veux-tu que ce soit!?

-Mais au fait, t'es bien certaine de ce que tu dis?

-Bien sûr que je le sais. On me l'a dit!

-...

-...

-On ne sait plus qui parle. Je suis moi ou toi? Je suis la secrétaire ou la préposée? L'auteur! Fais quelque chose.

-C'est au lecteur de décider.

-Un peu paniquant quand même. Je ne sais plus qui je suis! Les mots m'ont perdue, m'ont volé mon identité.

-As-tu jamais eu une identité? Ce sont les mots qui la détiennent,
...depuis le début.

Le bureau de Madame Picard est composé de jaune et de gris. Les murs peints en blanc depuis fort longtemps se sont convertis en teintes jaunâtres et grisâtres.

De multiples écrans de télévision, défectueux en permanence, habitent l'espace du bureau; ces écrans, jamais éteints, permettent la surveillance des différentes salles de l'usine. Ce qui se passe un peu partout anime le bureau de Madame Picard qui elle, en contrepartie, étend son regard sur tout ce qui se vit.

Une odeur persistante de fumée de cigarettes flotte entre les murs. Des taches de café traînent partout: sur les murs, le plancher, les chaises, les meubles; même sur les télévisions. Des taches qui témoigneront à jamais de mains gourmandes et malhabiles.

Des dizaines de bouteilles vides de «Mincitôt», entassées dans un coin, attendent d'être recyclées. Leurs goulots sans bouchons semblent figés dans une éternelle attitude de requête affamée. Il subsiste au fond de chaque bouteille quelques gouttes séchées de ce mélange rougeâtre, brunâtre, verdâtre qui fait maigrir en quelques jours et sans le moindre effort. Le mélange ne dégage plus d'odeur; il est absorbé, assimilé, englouti.

Des piles de papiers impressionnantes jaunissent d'ennui; une couche épaisse de poussière les protège et les isole d'un impossible réveil. Elles se momifient lentement dans la froideur du tombeau qui les abrite. Ces papiers contiennent des informations relatives aux ouvrières; on peut retracer le passé de chacune d'entre elles et le nombre d'années au service de l'usine. L'attente de ces piles de papiers n'est pas vaine; elles sont

l'assurance ou la garantie de retrouver coûte que coûte l'identité d'une ouvrière qui se sentirait perdue:

«-C'est vrai ce qui se dit au sujet de ...?», demande-t-on de partout.

«-Il paraît que oui.

-Eh ben!

-Incroyable!

-Je pensais pas que ça pouvait exister ici.

-Chut! Pas trop fort...

-...eh oui, c'est fort...

-De toutes façons, c'était prévisible.

-Mais pas du tout!

-Prévisible? Qu'est-ce que tu veux dire?

-Elle est capable de tout? Non? Pourquoi pas de ça? On s'en doutait bien quand même.

-Qu'est-ce que tu vas chercher?

-Mais rien ...ses histoires de cul, ça ne m'intéresse pas ...

-...moi non plus, alors!

-...et moi donc!

-...tu parles! ...

-...moi ...oui ...juste pour voir jusqu'où elle va ...

-...pour voir la bassesse de ses intentions ...

-...la noirceur de ses idées ...

-...il doit s'en passer des choses ...qu'on a peine à imaginer ...

-...ah! la salope! ...

-...c'est dégueulasse! ...

-...c'est honteux!...

-...et nous, on doit se taire et endurer ...»

Madame Picard m'a fait venir à son bureau ce matin. Elle me regarde avec une tendresse dans les yeux que je ne lui ai jamais vue. Elle n'a plus l'air d'un épouvantail mais plutôt d'un vieux dindon, tellement ridicule avec ses lobes d'oreilles qui sont énormes, très gras, contrairement à tout le reste de son corps. Ils pendouillent nerveusement et s'agitent au moindre coup de tête de cette tête d'oiseau. Et ce menton qui s'étire sous le coup du vieillissement et qui tremble lorsqu'elle parle; mais elle ne parle pas, elle postillonne plutôt en agitant une main aux doigts tordus. Cette main déplace l'air qu'elle expire, infesté, puant, venu tout droit du gouffre qu'est sa bouche; un gouffre précédé d'un pif gros comme ça. Pouah! Elle est horrible à voir.

Non, ce n'est pas de la tendresse que recèle son regard mais une fixité, une étrange fixité dont je ne sais si elle va m'aspirer ou me jeter un sort. C'est peut-être une sorcière qui se tient debout devant moi.

«Si vous le vouliez, vous pourriez aller loin», qu'elle me dit, me touchant l'épaule, «changer de secteur et peut-être même venir travailler avec moi».

Assise face à son bureau, je l'entends respirer et se déplacer, légère, dans mon dos. Son regard me cuit la nuque, s'imprègne à mon cou comme un tatou, indélébile. Son odeur me prend, m'enveloppe. Et cette main qui n'en finit pas de s'appuyer pour que je la sente toucher mes nerfs, gratter mes muscles, percer mes os. Sortir d'ici, vivement, avant qu'elle ne m'envahisse pour de bon.

-J'aime pas ça, j'aime pas ça. Je n'aime pas ne plus savoir qui je suis.

-Mais tu n'es rien!, ...qu'une voix comme moi.

-J'aurais pu être n'importe qui! Te rends-tu compte?! J'aurais pu passer aux yeux du lecteur comme une de ces voix qui parlent... Je suis la secrétaire qui tape.

-Mais c'est moi la secrétaire qui tape; m'emmerde pas soeur Totoque!

-Arrête ce jeu tout de suite!

-On peut s'y perdre n'est-ce pas? D'autant plus que le lecteur ne voit pas.

-Lui non plus?

-Et oui! Il nous repère lorsqu'on lui donne quelques indices sur notre vision du bonheur.

-...

-Tu acceptes difficilement de changer de costume ma chère secrétaire, et moi aussi, je dois bien l'avouer. On ne veut pas être n'importe qui. Et les personnages de l'histoire sont comme nous, ...dans leur histoire, ...mais en dehors de l'histoire, ils acceptent d'être n'importe qui. Comme c'est drôle! Dans l'histoire, ils ne veulent rien bouger, et aussitôt sorties, ils se transforment au gré de leur fantaisie, ...ils se moquent de nous.

-C'est hallucinant d'être prise pour une autre.

-Nuance! C'est hallucinant d'avoir l'impression d'être prise pour une autre!

-En tout cas, peu importe...

-Mais non, c'est dans ta tête, ...enfin, c'est toi qui croit cela, ou ce sont les autres qui essaient de te faire croire, parfois même en le croyant de bonne foi.

-On est vraiment balloté au gré des mots qui nous construisent une image et la modifient radicalement, selon leur bon plaisir... Alors, il ne faut plus bouger?

-Tu vas finir par te détester si tu te momifies. Elle panique, elle panique. Je le savais... Si je comprends bien, toi, tu as le droit de bousculer les autres mais les autres n'ont pas ce droit. Peu intéressante, cette secrétaire! Allez! Je passe à «mon» histoire...

-Eh! Tu sais que le rose, c'est du rouge dilué, ...noyé dans le blanc?

Un réaménagement complet de l'usine s'est déroulé dans le plus grand calme. Chaque salle possède maintenant plusieurs répliques exactes du portrait; le regard est partout: devant et derrière à la fois. Impossible de s'y soustraire en bougeant, parlant ou en se cachant; il colle à la peau, s'y ajuste, s'infiltre.

Des comportements préétablis ont été expliqués à toutes les ouvrières qui doivent respecter ces nouvelles règles. Un rappel des gestes et des poses à adopter se représente simplement par une image collée à l'entrée de chaque salle. C'est l'image d'une jolie femme souriante et enjouée tenant entre ses mains une bouteille de «Mincitôt».

Le regard et l'image se trouvent ainsi l'un en face de l'autre. Le portrait du regard est toujours encadré et vitré, tandis que l'image est plastifiée. Les cadres sont tous faits en bois massif sculpté; ces cadres semblent forts et puissants et sont destinés aux descendants d'une prestigieuse lignée.

Ces changements ont tous été votés unanimement ainsi que l'apport financier, prélevé à même les salaires des employées, servant à défrayer le coût d'un tel bouleversement. Un enthousiasme débordant agite l'usine de haut en bas; un vent de changement se répand un peu partout.

Les heures de travail sont maintenant interrompues par de courtes pauses où chaque employée, debout, a le loisir de méditer sur son comportement en fixant l'image, sous le regard attentionné et affectueux du portrait. Le travail et la méditation se complétant merveilleusement donnent d'incomparables résultats; le rythme de la production s'accélère et les

ventes augmentent. L'efficacité, la précision, la rigueur semblent s'installer au sein de l'usine:

«-Vous vous imaginez?...», peut-on entendre marmonner.

«-Oui, on s'imagine.

-On fait que ça s'imaginer ...

-...depuis qu'elle est ici.

-Qu'est-ce que tu veux dire? On imagine!? Nous?!

-Je veux dire ...qu'on n'a même pas à s'imaginer; elle en fait tellement.

-Mais oui, elle fait tout ça ...

-...sans que personne n'en sache rien ...

-...vous vous rendez compte!

-La vérité va finir par éclater quand même.

-Y'a une justice immanente, moi je vous le dis.

-S'il fallait que ça se sache ...

-...quelle honte pour elle!

-...elle va être éclaboussée ...

-Vous vous imaginez, tant de preversion en un seul être!?

-Elle doit être diabolique pour imaginer tout ça ...

-...ou malade tout simplement ...

-...être si maigre ...

-...fumer autant ...

-...se droguer comme elle le fait...

-...coucher ...

-Mais qu'est-ce qu'elle a dit?

-Rien, mais elle avait un regard qui en disait gros.

-Je donnerais cher pour la confesser; j'aimerais bien savoir ...

-...quoi?

-Tout; elle en a tellement fait...»

«Tous les mêmes», de dire Bibi. Elle parle de son fils ou plutôt des hommes. Tous les hommes font partie de ce grand sac de linge sale qu'elle nous montre au bout de son bras droit.

Bibi a l'air d'une vieille femme qui a tant vécu; elle ressemble à un vieux prophète qui, accablé par l'âge et les désillusions, voit se réaliser ses dires, pour son malheur et le malheur des hommes. Ainsi soit-il!

Bibi se tourne vers la vie et la pointe du doigt pour l'accuser. Bibi a des remontrances à faire à la société pour le peu d'égard qu'elle récolte après avoir tant semé:

«Ils ont besoin de vous et tout à coup, sans savoir pourquoi, vous jette aux rebuts. Les hommes sont tous des porcs», déclare-t-elle.

La sentence tombe, lourde et imposante. Nous approuvons, toutes, en silence.

«Les hommes sont tous des porcs», murmurons-nous.

«Mon fils me fait honte. Il semble avoir oublié qu'il a une mère», enchaîne-t-elle aussitôt avec un tremblement nerveux du menton.

«Ton fils est une honte», chuchotons-nous, faute de pouvoir crier.

«Mon fils veut ma mort», souffle-t-elle pathétiquement, la tête penchée sur son corps ratatiné.

«Nous voulons tous ta mort», pensons-nous sans rien prononcer.

Rideau.

-C'est l'histoire d'un malheur parmi tant d'autres...

-D'un malheur imparfait; de l'imperfection malheureuse du bonheur qui dépend toujours des autres.

-C'est une comédie malheureuse...

-...un drame plein d'humour.

-C'est l'histoire d'une jeune femme qui ne sait pas comment se faire aimer, ...

-...parce qu'il faut apprendre à se faire aimer. Ceux qui ne le savent pas demeurent handicapés, toute la vie.

-C'est un apprentissage qui se fait en bas âge; un apprentissage long, pénible, souvent supplanté par un autre apprentissage facile et spontané:celui de se faire détester.

-Rigolo!...

-...amusant!...

-...facile et spontané!...

-...épuisant!...

-...lourd!...

-...et salissant!...

-...désespérant, ...désespéré...

-La pauvre!

-Comme tout cela est triste!

-Je suis triste!

-Je suis triste aussi.

-Nous sommes tristes...

-...bien peinées...

-Nous militons!

-Ah ça oui! Nous militons pour les droits des infortunés, des mal-aimés, des victimes, ...

-...des sans-abris, ...

-...des pauvres et des malheureux.

-Nous sommes sympathiques aux causes perdues!

-Nous votons en faveur des opprimés!

-...

-Nous nous aimons bien. Si nous existions, nous défendrions de belles causes!...

-...

-...

-Tu es en train de devenir celle que je suis...

-...C'est toi qui prends mes expressions, tu deviens cynique, et puis tu me bouscules. J'aime pas ça, j'aime pas ça! Arrête d'être moi!

-Je ne veux pas être toi!, ...mais tu m'y incites.

Il y a au plafond des salles de travail, un éclairage puissant qui s'infiltre dans chaque recoin; la lumière jette un regard sur tout:les employées, les machines, les produits, les comptoirs, les planchers et les portes. Les être animés, et ceux qui le sont moins, prennent une teinte crue, surexposée. Les erreurs et les défauts y sont perçus et soulignés dans leurs détails, et peuvent être rectifiés en un temps indéterminé.

Des éclaboussures constellent le plafond. C'est un univers sur fond blanchâtre qui se profile à l'horizon. Les points brunâtres sont autant de comètes et d'étoiles qui ne font jamais lever les têtes.

Pour atténuer la force du bruit, les employées, ou plutôt les partenaires, utilisent maintenant un casque d'écoute protecteur; il s'agit d'un casque isolant l'oreille pour la protéger du vacarme généré par les machines de production; il s'agit également d'un casque diffusant simultanément d'apaisantes paroles sur une douce musique relaxante. Ces paroles entretiennent leurs auditrices de leur grande capacité à produire et de tout l'amour qu'elles inspirent.

Les employées sont désormais des partenaires; «des partenaires de choix», peut-on lire sur les murs à côté de l'image et du portrait. Les hautes performances individuelles s'inscrivent en gros titres dans le journal de l'usine. Et un chant de ralliement a même été composé. Le refrain se promène de salle en salle, son rythme ressemblant à un gigantesque battement de cœur.

Si tout se tient, les partenaires deviendront «une» solidarité ayant un même objectif:celui de produire toujours plus. Ce même esprit tendra vers

une réalité: celle de l'usine. Plus rien n'existera que l'élaboration d'un produit de grande qualité qui fait maigrir et rend heureux:

«-Notre Fleurette fait encore la nouvelle», sussure-t-on.

«Elle est tellement fantaisiste ...

-...perverse ...

-...et ne veut rien dire.

-Une vraie tête de poupée ...

-...vide, ...

-...une marionnette.

-Elle a tout pour faire parler d'elle ...

-...et elle fait tout pour faire jaser.

-Quel culot!

-Je la pensais honnête, ...

-...simple, ...

-...et vertueuse.

-Quelle déception!

-Elle nous a tous trompés ...

-...elle nous a tous menti.

-Elle est capable de tout!...

-...du pire! Quand je vous disais ...mais vous me croyez pas ...

-...mais oui, on te croit; on la croit, non?

-Nous avons été trop bonnes avec elle ...

-...et elle n'a rien compris.

-Mais d'où vient-elle, au juste?

-Elle ne l'a jamais dit.

-Personne ne sait.

-De toutes façons!

Evelyne s'est déniché un autre mari. Déjà! Elle ne pouvait plus supporter ses miroirs vides, ni ses tiroirs vides, ni ses armoires inutilisées. Il fallait tout remplir à nouveau, au risque de ne plus se retrouver.

Elle annonce cela en ne regardant personne.

Et moi, je l'ai fait pleurer. Je n'en pouvais plus de la voir se mentir à elle-même. J'ai réagi avant même que Bibi le fasse; j'ai pris sa place. Je ne pouvais plus supporter d'entendre parler de ce mari à vingt sous qu'Evelyne s'est acheté pour se désennuyer. J'avais le goût de lui arracher ses oeillères et de l'éblouir crûment, de l'assommer pour qu'elle ait mal, très mal d'un seul coup afin que toutes ses tentatives pour se relever lui assurent une guérison.

«Mais qu'est-ce que t'as fait, Evelyne? Dans quel pétrin es-tu allée te mettre? T'es pas vraiment douée, si tu veux mon avis.»

Et toutes ces larmes qui coulaient, intarissables. Elle avait bien accumulé vingt ans de larmes et ne semblait plus savoir pleurer.

Cette mort soudaine. Pourquoi? Et ce mariage si peu de temps après. Mais qu'avait-elle fait? Mon Dieu, qu'avait-elle fait?

Pauvre Evelyne! Elle cherchait tellement qu'elle a fini par trouver. C'est peut-être pas ce qu'elle espérait. Mais qu'espérait-elle?

Après trop de peur et d'angoisse, elle était résolue à en finir pour quelque temps encore. Un dernier délai qu'elle s'accorde; elle le sait, le sent. Il y a des choses comme ça qui se sentent parce qu'à un moment donné, les portes de sortie diminuent en nombre pour ne faire qu'une et puis bientôt zéro. Les rides qui s'installent sont autant de sillons creusés

par quelques vérités qui ne rebroussent jamais chemin.

Ce désir d'être désirée à tout prix...

-C'est bien vrai! Elle va se perdre...

-Mais je parle de toi, la secrétaire!

-Je parle de toi aussi...

-Dans l'histoire, le patron, c'est un brave type, marié et père de famille.

-Et Bibi, c'est une jeune veuve qui a pleuré toutes les larmes de son corps en enterrant son mari; son fils est mécanicien et s'apprête à s'acheter une maison.

-Fleurette, c'est une jeune étudiante en coiffure qui fait des cours du soir; c'est une fonceuse qui va aller loin dans la vie.

-Evelyne a entrepris une thérapie avec son mari; ils se parlaient peu mais maintenant, ça semble déjà aller mieux.

-Madame Bouffard est une cuisinière hors pair qui adore manger; elle contrôle beaucoup mieux ses appétits gargantuesques et son poids.

-Quant à Madame Picard, veuve depuis fort longtemps, elle passe la plupart de son temps auprès de ses petits-enfants qu'elle adore et qui l'adorent.

-Fleurette! Ton histoire est finie. T'as plus besoin de te faire de mauvais sang.

-Foutez le camp vous deux!

-On a voulu être correctes! être gentilles!

-Vous êtes deux taches.

-Vous l'êtes pas un peu aussi?

-Oui, mais pas dans l'histoire des autres.

-Mais on n'en a pas d'histoire, nous autres, alors il faut l'inventer ou faire semblant qu'il y en a une. Et puis, on est dans notre espace, l'espace des pauses...

-Mais vous influencez le lecteur.

-Jamais de la vie! On lui explique ce qu'il n'est pas capable de voir. C'est bien vrai qu'on change un peu vos images mais elles étaient moches. Maintenant, vous êtes de braves gentils, tous autant que vous êtes.

-Mais on veut pas être des gentils, on trouve ça idiot des gentils.

-Vous voulez rester dans votre merde.

-Tout à fait! Toi, ce que tu veux la secrétaire, c'est emmerder les voix autour de toi. Tu ne changeras jamais; tu resteras toujours dans ta merde. Alors, merde pour merde; on est aussi emmerdante que toi.

-...

-Oh la la! Va-t-il se dire toujours les mêmes choses, les mêmes mots? C'est une boule de bruits qui tourne sur elle-même et qui fait entendre les mêmes sons en repassant aux mêmes endroits. Je disais donc, ...que ce désir d'être désiré à tout prix fait rouler la boule, lui donne l'énergie dont elle dépend, la fait exister même s'il n'y a rien auparavant. Drôles de bruits, drôles de sons, drôles de mots, de voix, de vie, de plaintes, de simagrés, de manigances et de complots. Drôles d'images et de comédie, de drames et d'envie, de dépit, de menteries et d'histoires vraies. C'est vrai! C'est la même histoire pour tous, rejouée sans cesse, sans répit... dépit, envie, vie, comédie, souris, gris, lit, mi, ti ki, ri, rat, bas, fa, la,

ma, mascara, ... J'en ai assez. Je me tais.

-???

-...

-Si tu te tais, y'aura plus personne pour me répondre, ...et pour me faire comprendre mes idioties.

-...

-Arrête de te taire! Je vais te faire exister, moi, avec de la dentelle rose et un château. Tu seras toujours jeune et jolie; d'ailleurs je t'ai toujours imaginée ainsi. Je te réserve même un jeune homme pas compliqué et très gentil...

-...

-Je lui ferai dire des mots doux, jamais acerbes; lui, il saura t'exprimer son attachement sans te blesser; il aura appris. Tu pourras te promener dans un paysage de verdure où le ciel est bleu et rose...

-...

-Reste!, ne t'en va pas. Tu es le miroir de mon existence, la réponse à mes cris, le pourquoi de mon ironie ...blessante et répugante...

-...

-Eh! Où es-tu? Je me sens perdue!

Un uniforme est depuis peu obligatoire. Toutes les partenaires travaillant à une même tâche revêtent un habit jaune et gris marqué du sceau de l'usine: «Les produits Mincitôt». Les uniformes moulent des corps différents dans leur forme. L'objectif partagé par toutes les partenaires se veut contraire à ce principe: une forme de corps, revêtue d'un type de vêtement. La tâche est ardue mais la volonté, puissante. Il s'agit de faire maigrir les plus gros corps de quelques livres avec un travail physique de même envergure que celui d'un joueur de hockey. Pour réaliser ce type d'entraînement et du même coup permettre à la production de continuer, il a suffi d'installer, dans les salles de travail, des tapis roulants, aux pieds des partenaires les plus grosses; les corps étant trop gros dans une proportion de quatre-vingt-dix-huit pour cent. Pour obtenir des résultats probants assez rapidement, les tapis ont été programmés pour rouler très vite, et ainsi faire courir très vite. À la fin des heures de travail, ces partenaires-coureuses ont droit, pour se désaltérer, à une bouteille de «Mincitôt» bien vite engloutie. À la sortie des salles, elles se déshabillent, tordent leur uniforme dans une bassine et peuvent par la suite aller se peser. Ces moments sont marqués d'angoisse et les partenaires doivent souvent se redéshabiller pour tordre à nouveau leur uniforme. Une fois sur la balance, de drôles de phénomènes se produisent; il s'agit d'aveuglements momentanés: certaines partenaires perdent la vue. Une main mobile électronique leur injecte des gouttes dans les yeux et la voix de la balance, caverneuse, leur dévoile leur poids.

Si le chiffre est moindre que la fois précédente, un tonnerre d'applaudissements surgit à l'instant et des sanglots de bonheur de la

partenaire soutenue et aimée, jaillissent en un ruisseau qui vient mouiller un uniforme déjà bien imprégné. On entonne en choeur le chant de ralliement de l'usine, exprimant ainsi une grande amitié partagée par toutes: «ton bonheur est le mien», peut-on entendre. La partenaire soutenue et aimée qui aura perdu une livre, aura droit à un verre d'eau; celle qui en aura perdu deux pourra prendre une douche; celle qui en aura perdu trois et plus, sera citée en exemple dans le journal de l'usine et pourra voir sa photo imprimée sur les emballages des bouteilles de «Mincitôt».

Mais hélas, si le chiffre est supérieur à celui de la fois précédente, la partenaire pesée devra avouer qu'elle a mangé; aveu difficile à faire devant les autres car il sème le doute; il vient entacher le serment d'honnêteté des partenaires entre elles. Il vaut mieux avouer son méfait avant d'être pesée que de se voir forcée de le faire sur la balance. Un aveu avant, peut être pardonné; à tout le moins, il peut être qualifié de simple offense et puni légèrement. Un aveu pendant et même un refus d'avouer sont sévèrement condamnés. Les sanctions de toutes sortes varient cependant selon les partenaires; les plus choyées n'ont qu'à verser quelques larmes; les plus détestées doivent retourner au travail sur un tapis en accéléré.

À chaque fin de mois, des médailles sont remises aux plus méritantes par le patron et la chef de service. Par la même occasion, l'on renouvelle sa foi dans le produit qui fait maigrir en quelques jours et sans le moindre effort, et l'on médite devant l'image, porteuse de vérité. Avant de se quitter pour retourner au travail, les partenaires, souriantes, échangent de longues et intenses poignées de main en fredonnant:

«-Encore elle, cette petite poule de Fleurette!», répète-t-on avec ardeur.

«-Elle marche de plus en plus difficilement. Non mais regardez-la se dandiner. Elle le fait exprès, c'est sûr.

-Elle a engraissé, on dirait.

-À moins qu'elle soit ... Un bel exemple de productivité! ...

-...elle a combien de semaines?...

-...ou de jours?...

-Vous imaginez la tête du patron quand il s'apercevra?!

-Elle va devoir partir, ça, c'est certain.

-Elle va devenir grosse, énorme ...

-...et va manger à en crever ...

-...elle marche de plus en plus difficilement ...

-...c'est bien vrai ce que tu dis? qu'elle engraisse ...? ...

-...j'ai rien dit, moi ...mais regarde-la! ...

-...non! C'est pas vrai! ...

-...elle! Prendre du poids??

-...comment ça, «elle»?

-...elle est pas mieux que nous, tu sais ...

-...pas tellement différente...

-...ça peut arriver à tout le monde...

-...mais «elle», quand même! ...si mince ...

-...tu t'imagines des choses, ma chère ...

-...en tout cas, c'est bien fait pour elle ...

-...elle l'a bien mérité ...
-...vous trouvez vraiment qu'elle engraisse? ...
-...comme un gros ballon ...
-...qui va crever ...»

«Ça ne me surprendrait pas de voir sortir la dernière nouvelle du bureau du patron en pleurant», nous dit Bibi ce matin. Mais la «dernière nouvelle» qui sort effectivement du bureau du patron ne pleure pas. Elle passe devant nous très droite et disparaît. Bibi n'a pas réussi à savoir ce qu'elle était allée faire là et ça l'étonne de ne pas avoir vu de larmes sur ce visage impénétrable. Et ça la rend d'autant plus de mauvaise humeur qu'elle a encore engraissé. Ça bourdonne fort en elle et tout l'irrite. D'un moment à l'autre, cela risque de sortir; sous quelle forme?, ça, c'est à voir ...ou à sentir.

À ces moments-là, Bibi, elle fume et elle boit. La fumée lui entre par la bouche, se promène en tout sens dans son gros corps et sort en un rien de temps par ses larges narines profondes et noires comme de la cendre. Bibi, la grande Bibi, ne sait pas ce qui se joue à côté d'elle et toute cette activité ou plutôt cette fumée est un signe de déroute. La machine bibienne est en effervescence; et cette effervescence est causée par cette petite femme toute frêle, toute mince, toute jolie; tellement jolie ...

Ses lèvres sont rondes et pleines. Elles semblent si fraîches, si douces. Ce sont des lèvres en forme de cœur faites pour le baiser et l'amour qui jamais ne crient, et parlent si peu ...mais à quoi bon! Elles n'ont qu'à paraître pour être aimées.

Leur mouvement est souple et elles nous envoûtent et nous séduisent. Une fleur si belle au milieu des fardoches et des chardons. Comment ne pas la regarder? Elle se repère au premier regard. Comment ne pas être fascinées? Elle est l'image même de la beauté, de ce que nous

recherchons. Mais la beauté nous fuit. Elle est devant nous, ou plutôt derrière, depuis tant d'années.

La beauté est un pas en avant vers la réussite et l'amour. Elle permet de choisir et de sélectionner. Elle permet aussi la fatigue, la tristesse et le rire; rien ne la dépare, rien ne la décoiffe. La beauté est magicienne en tout lieu.

Mais la beauté dérange et provoque jusqu'à ce que nous n'en puissions plus. Elle est un reflet déformant qui montre du doigt le grotesque. Serions-nous le grotesque? Une réplique parfaite.

-Taisons-nous jusqu'à la fin; elle est proche.

-Mais je ne veux pas me taire! J'ai envie de crier, de gueuler, de ...
Alors, t'es sortie de ton silence pour faire la morte!? T'es déjà finie?; tu t'avoues vaincue? Eh bien, pas moi, je vais être secrétaire pour une autre histoire et on va m'entendre. Juré!

-T'auras aucune lettre de référence de nous!

-Vous n'êtes pas des références! J'ai honte d'avoir tapé cette histoire. C'est bien parce que j'ai un contrat, un contrat d'existence, que j'ai tapé toute cette ...

-Cette?

-Cette salade; elle est aussi banale que ça, votre petite histoire. De la salade! Un vrai festin!, ...de salade. Repas qui fait maigrir. Très, très, très consistant... C'est à votre image, mesdames, vous êtes bourrées de feuilles de laitue...

-Si les mots existent, c'est pour dire quelque chose!?

-...Vous êtes vertes comme votre salade!...

-...Les mots d'une voix sont un univers unique, ouvrent une porte sur l'inconnu revisité...

-...Va donc te faire voir, la secrétaire!...

-...Ces mots que l'on croit redits, remâchés, expriment à la fois le déjà-vu et l'insolite...

-...Oui, je vais me faire voir! Espèce de grosses!...

-...Toutes les voix ont ce droit inaliénable: celui d'être entendu...

-...Grosse toi-même! Nous, on prend la place qui nous revient, en

toute légitimité...

-...Mais y'a tellement de mots, que l'on n'entend plus rien...

-...Légitimité mon cul!...

-...Toutes ces voix qui se battent pour être écoutées, à tout le moins entendues...

-...Ferme-la, vieux chameau!

-...Grosses vaches!

-...

-...

-Parfois, il y a tant de mots dans l'espace des voix, que cet espace craque, se fissure et éclate en lambeaux, ...plus rien. Bien des mots sont perdus, hélas, qui ne seront jamais dits comme ils venaient de l'être, ...avec cette intonation, ce ton, cette voix ...que nul autre n'aura.

La cafétéria est rugissante ce midi. On dirait qu'il se prépare un large festin. Les battants de la porte d'entrée n'en finissent plus de cracher des ouvrières affamées; comme si celles-ci refaisaient cent fois la file et que la queue s'allongeait, inépuisable, pareille à la longue trace d'une substance qui s'infiltre partout, dans les moindres recoins. La cafétéria devient énorme, se dilate et se tend, prête à craquer, soumise à tout ce qui gigote en elle.

Les femmes rigolent de toute part. Elles mastiquent, déglutinent, jacassent, s'esclaffent et n'en pouvant plus, s'arrêtent un instant pour reprendre haleine, et recommencent, leur fourchette et leur couteau bien en main. La nourriture disparaît peu à peu; on enfourne tout, on bouche tous ces trous qui s'ouvrent et se ferment en choeur.

L'atmosphère est chaude et sent la friture et le ketchup, bientôt remplacés par l'épaisseur opaque et âcre de la fumée de cigarettes. Les murmures, plus détendus, succèdent aux bruits des ustensiles et des rires. C'est un bourdonnement satisfait, presque recueilli d'estomacs bien remplis, semblable à une prière que l'on répète et qui apaise.

Arrosée de café, la digestion entreprend ses lents mouvements d'automate; les aliments à peine ingérés, se changent en bouillie rougeâtre ou brunâtre aussitôt engagée dans une longue série de transformations. La nourriture est une substance malléable à souhait; d'un état solide et coloré dans l'assiette, elle devient bouillie homogène de couleur, de texture et de forme. Un long voyage de couloir en couloir la convertit peu à peu en énergie vitale ou en excréments à rejeter.

Ce processus de conversion, jamais terminé grâce au café, s'interromp régulièrement d'un aller-retour aux toilettes habitées par un bruit de chasse d'eau continue; comme si l'on tirait les chaînes sans relâche:

«...»

C'est fou! Maintenant, quand il y a des bruits qui courrent, je suis la première à savoir.

«Et oui, les filles, vous ne savez pas ce qui est arrivé à la dernière nouvelle? Elle a été renvoyée de l'usine. Et vous savez pourquoi? Parce qu'elle faisait de la vente au noir. Vous vous rendez compte?!! Des milliers de bouteilles de «Mincitôt» qui sortaient de l'usine sans que personne n'en sache rien. C'est vrai. Je l'ai vu, je l'ai entendu; j'en suis sûre.»

Les femmes n'en reviennent tout simplement pas. Elles poussent des «o», des «a», des «non», «sans farce», «pas possible». Bibi est bouche-bée; elle ressemble à une actrice qui ne se rappelle plus son texte.

Ma nouvelle fait le tour de l'assistance. On peut voir la vitesse avec laquelle elle se répand par les physionomies qui changent. Le mouvement est ample, continu, rapide et très souple. Et il surprend parce qu'on ne l'imagine pas si rapide, un peu comme un serpent, efficace et sûr, qui sans avertir, s'enroule autour de sa proie pour l'étouffer sans que celle-ci sache jamais ce qui lui est arrivé. La surprise plaque ses grosses pattes sur les visages figés; les rend ouverts et vulnérables. Oui, vulnérables parce qu'il est si rare de pouvoir lire le fond de la pensée. Cet espace si long qu'est l'instant et qui permet de scruter et de découvrir, comme le ferait un dentiste, les dents carriées, le tartre, la mauvaise hygiène buccale. Ce qu'on peut avoir l'air fou devant un dentiste.

Les femmes s'en remettent peu à peu et me supplie de m'expliquer.

Je suis la star, peut-être pas du jour mais de l'heure. Mes paroles sont bues avec autant de foi intense qu'une bouteille de «Mincitôt». Je me

laisse aller à ce plaisir si vif d'être désirée et désirable. La «dernière nouvelle» n'existe plus, déjà, mais moi, je suis; je suis là, bien greffée à cette masse en mouvement qui tourbillonne autour de moi, appartenant à ces «demi-moi» qui m'appartiennent. Des liens nous unissent par-delà nos âges, nos formes et nos couleurs. J'écoute ces voix qui m'interpellent et me caressent; toutes ces prières et cette exigence qui font de moi un être voulu. Et cela me remplit d'amour; d'un amour intense que je savoure avec délice et sans hâte comme une crème molle que l'on lèche par petits coups mais qui fond trop vite, comme un morceau de sucre qui s'éclipse dans trop de douceur. On croit tenir ce qui fait tant de bien mais la main tendue se referme sur une paume sèche et vide, tellement vide...

Oui, les femmes n'en reviennent tout simplement pas, et elles engrassen. Mais elles engrassen vraiment! Et ça les rend bougonnes et mauvaises. On dirait bien que «Mincitôt» n'est pas très efficace. Au lieu de dégonfler, il gonfle et il déforme. Quelle horreur! Tous ces ballons multicolores et mouvants qui s'asseoient, se lèvent, émettent de petits bruits. C'est à croire que bientôt, elles vont rouler au lieu de marcher et qu'il suffira d'une aiguille pour les faire exploser. Mais on guette les aiguilles, justement; on se toise, on se fouille du regard, on s'assure de ne pas se placer trop près, de garder ses distances.

Ça sent le renfermé. L'air est vicié. Il faut ouvrir, trancher quelque part pour faire sortir le mauvais. Derrière leur masque, les femmes se tapent dessus, se déchirent et se violent dans le plus grand silence. Et l'écho de leur souffrance résonne en elles sans pouvoir s'échapper. Cela tourne à

l'obsession, au mal de tête, à la folie. Il faudra bien trouver une issue ou une cible quelque part.

«Mais quelle inconvenance que tout ce cirque!» semble dire le patron lorsqu'il fait ses tournées. Son visage n'affiche que de petits sourires en coin, une condescendance amusée pour toutes ces petites filles au regard de louve et aux muscles de paille. Les petites filles qui se battent, amusent et parfois attendrissent mais deviennent lassantes et font bailler. Une bonne petite tape sur les fesses les incite à ne plus recommencer.

«Allez mesdames, au travail! Notre produit prend de l'expansion. Toutes ces femmes grosses, difformes et malheureuses qui ont besoin de nous».

«-Mais ...que fait-elle?» peut-on entendre bourdonner.

«-Qui est-elle?

-Le fait-elle?

-Elle le fait!

-Bien sûr qu'elle le fait. Il se pourrait qu'elle le soit encore.

-Alors, elle le voit?

-Et le dit?

-Non, elle le cache mais lui sourit ...

-...se cache mais nous sourit.

-Alors qui est-elle?

-Ce qu'elle en dit.

-Mais que dit-elle?

-Ce qu'elle en fait.

-Et que fait-elle?

-...c'est elle qui sait ce qu'elle fait! ...

- ...et qu'elle tait.

-Et que sait-elle?

-...et que tait-elle?

-...ce qu'elle fait ...

-...et elle sait que nous savons qu'elle le fait et elle se tait, tout simplement.

-Mais pourquoi se taire?

-Pour pouvoir le faire.

-Alors qui est-elle?

-Ce qu'on en sait?!

-Mais elle le fait.

Je n'aime pas cette fin; c'est plus fort que moi, je ne l'aime pas. Elle aurait bien pu s'arranger pour que ça finisse autrement. C'est de sa faute; tout est de sa faute. Fleurette, tu n'as pas le droit de pleurer car tout est de ta faute! Tu es coupable de te laisser victimiser. Tu mérites qu'on te coupe la langue, qu'on t'ampute de ta voix pour ne pas savoir l'utiliser. Il faut savoir dire les bons mots aux bons moments. Tu transformes ceux qui te regardent en bourreaux, tu les rends coupables de ta chute alors que tu portais des talons bien trop hauts, bien trop minces. Ça devait arriver que tu tombes; pourquoi ne pas l'avoir évité? Quelle est cette manie en toi qui te pousse à faire des erreurs, des bêtises; tu es gauche! tellement gauche. Tu ne sauras donc jamais rien faire comme les autres? Tu es idiote, imbécile! Non mais regarde-toi! Qui es-tu? Une pauvre idiote qui ne sait rien faire comme du monde. Tu ne sauras jamais rien faire comme les autres! Débarrasse! Allez! Ouste!

Un tout petit bruit de chute, sec et silencieux, tout de suite passé, suivi d'une cuillère et d'un bol de soupe qui refusent de se taire. Et puis surgit l'instant, magique, vide de bruit et rempli de regards scrutateurs, déterminant de maigres dégâts. Quelques miettes de biscuits, des ustensiles épars sur le sol et une longue traînée de soupe et d'eau qui avance, inexorablement, poussée par la force de l'abondance. Elle avance, se déploie, s'étire et atteint, conquérante, un visage enfoui sous des boucles épaisses et souples.

Un grand rire s'élève et secoue la cafétéria tout entière, s'empare des ouvrières, des tables, des chaises, des plateaux, de la caisse, du comptoir et de la cafetière. Un bruit énorme et gras, aussi lourd qu'une massue qui frappe encore et encore et encore. Un cri sauvage jouissant d'une victoire longuement désirée qui se faisait trop attendre pour ne pas être exaspérante.

Et puis, repue, la rumeur s'apaise et se remet à marmotter et à gesticuler, à gauche, à droite, en haut, en bas. Elle s'asseoit, bien confortable, sur les bancs durs, vissés aux tables, elles-mêmes soudées au plancher de la cafétéria. Pour le moment, plus rien ne la fera déborder de son cadre de chuchotements bien serrés. Elle restera là, satisfaite et sûre d'elle jusqu'à ce qu'on essaie de l'ébranler. Mais celui est fort qui prétend déranger; celui est multiple qui prétend s'imposer. À vrai dire, non! celui est différent qui sera assommé:

«-Vous avez vu!», s'exclame-t-on de tout bord, tout côté.

«-Elle vient de perdre son petit air de supériorité, la jolie Fleurette.

Elle a pris une fameuse dégringolade.

-Quelle idée de se jucher ainsi sur de pareils souliers. C'est sa faute; elle l'a cherché, c'est certain. On n'est pas à un défilé de mode, ici.

-Ah! Ah! On perd sa petite allure de princesse avec la tête dans sa soupe. On rit jaune lorsqu'on est tout mouillé!

-Non mais vous comprenez, ça devait arriver. Ça se croit tout permis; même de coucher avec le patron. Et ça s'imagine quoi encore? qu'avec un prince, elle sera princesse? On reste qui on est. Ça se change pas les manières, le langage, la démarche, le regard ...

-...et le passé!

-Ah ça oui, le passé. Toutes ces choses qu'elle cache, dont elle ne parle pas.

-Oui, ce silence qui ne veut rien dire mais qui dit tout.

-Et ce sourire de madonne qu'elle affiche tout le temps; elle va peut-être le perdre après ce qui vient de se passer.

-Mais on demandait pas mieux. Elle peut bien se perdre.

-...»

«Mademoiselle Fleurette, nous n'avons plus besoin de vous.»

Madame Picard me montre ses dents grises. Elle semble satisfaite d'être assise là où elle est et de dire ce qu'elle dit.

«Vous partez de fausses rumeurs. Vous entachez la réputation de nos employées et celle de l'entreprise.»

Mon étonnement me rend muette, me paralyse.

«C'est bien ça, mademoiselle. Je vous congédie. Vous ne faites plus partie du groupe; d'ailleurs, vous n'en avez jamais vraiment fait partie. Vous êtes amusante à regarder mais vous êtes allée trop loin. En fait, vous êtes incompatible avec ce que nous recherchons chez nos employées. Votre différence perturbe le cours normal de nos activités.»

Le patron n'a rien dit sur mon congédiement injuste. Il n'a qu'ajouté que dans un autre contexte, je réussirais peut-être mieux à me trouver une place. Est-il mal à l'aise ou s'en fiche-t-il? Pas moyen de savoir. Son silence est lourd et son regard, détourné. Il s'en lave les mains que l'on me traite de la sorte. Il n'en a que faire des piailleries de son poulailler. Si ses petites poules travaillent et produisent, tout va pour le mieux.

Mais ce silence, ...et la crainte d'un quelconque changement qu'il exprime. Surtout, ne pas s'en mêler; la sélection des bons et des mauvais éléments se fera d'elle-même. Et si ça dégénère en révolte, il n'aura qu'à faire preuve d'autorité. C'est lui le maître, en somme.

«C'est toujours la même chose», qu'il dit. «Ça jacasse, ça se dispute et ça se bouscule, et il faudrait tout arrêter?, recommencer à neuf? Non mais pourquoi? Expliquez-moi? Est-ce que l'on remet tout en cause pour

des humeurs de bonnes femmes? C'est pas sérieux, tout ça!»

Le patron, le beau, le séduisant patron, il aime bien sa place et ne veut surtout pas en changer. Ce serait dommage quand même; après avoir tant travaillé.

Oui, ce silence se veut hors d'atteinte mais il est en fait tout aussi coupable que la calomnie et la méchanceté, aussi pervers que la médisance. Oui, ce silence est un oeil froid qui se délecte de ce qu'il surprend et s'en trouve rassuré.

Eh ben!

Comme c'est blanc ce qui s'étend devant moi... Y'a plus d'écho...

Pauvre Bibi, quelle honte. Elle est vraiment éclaboussée jusqu'aux oreilles. Mais vous n'êtes pas au courant de ce que son fils a fait? J'ai de la misère à le dire, tellement c'est dégueulasse. J'en frissonne de dégoût. Qui aura le courage de révéler, de prononcer les mots véritables? Moi, bien sûr. Je vais tout dire. Je dirai tout. Mais attendez, approchez-vous; plus près, pour ne rien perdre.

J'ai tout dit aux femmes. Je leur ai dit que le fils de Bibi, c'était un salaud, un dégueulasse, un violeur et un drogué et qu'en plus, il traquait les petits garçons au détour des ruelles. C'est vrai. Je sais tout. Je l'ai vu. Je l'ai lu. Je l'ai entendu. Des rumeurs! À peine. Des vérités, plutôt qui finissent par éclater au grand jour, qui finissent par désigner la pourriture. Et la pourriture, il faut l'enlever pour ne pas qu'elle infecte tout le reste. On a le droit de savoir tout de même pour choisir.

Eh oui, pour choisir.

Mais attendez, écoutez-moi. C'est un salaud et un fou, comme sa mère. C'est un menteur, une brute et un violeur comme sa mère...

C'est un adieu ...avant la fin. Je suis bien triste de vous quitter. Vous ai-je dit combien je vous aimais? Pour toujours, à jamais ... Vous avez été extraordinaire!, fascinant!, à m'écouter et à me comprendre. Je referais une autre histoire à vos côtés. Je pars, souveraine de votre coeur. Oui, oui, je sais bien que vous m'aimez. Vous ne le dites pas mais je le sens, je le sais.

Mes lignes me sont désormais comptées. Quelle tristesse! Je vous dis adieu, donc. Je n'ai pas vraiment envie de vous quitter mais il faut savoir se pousser quand il est l'heure; c'est une question de dignité. Mais ...n'oubliez pas le musée ou les murs peints plutôt que les graffitis; de préférence, le musée. Ça a beaucoup de classe. Et il faut utiliser du rose parce que à quoi servirait tout ce long discours sur le rose?, si le rose n'est pas visible au premier coup d'oeil. C'est le premier coup d'oeil qui est important; il détermine le bonheur ou le malheur, et vous savez que moi et le malheur, on se déteste. Tant pis pour ceux qui sont malheureux!

Parlons plutôt du bonheur de nous être rencontrés, moi et vous. Un bonheur dont vous vous souviendrez toute votre vie. J'espère vous avoir fait rêver. Non, non, ne me remerciez pas. C'était naturel!

Alors donc, adieu! Avec tout mon amour. Ciao!

Ce que j'aurai passé de temps à essayer de séduire; de les séduire. Tous ces espoirs qui m'ont portée et toutes les taloches qu'elles m'ont assenées. Je suis tombée tant de fois. Et je tombe encore. Il faut être fou pour espérer ainsi, ou perdre la foi et n'être rien. Je choisis la folie.

Il y a ces êtres, dont je suis, qui sont d'éternelles victimes. Qui ne savent jamais ce qui a bien pu leur arriver et pourquoi à eux. Ils croisent à nouveau les visages qui les feront souffrir et peut-être sentir qu'ils existent; car ces êtres aveugles ne peuvent exister, ne se sentent être que dans la souffrance. La tyrannie de l'autre leur prouve sans cesse qu'ils ont raison. Mais c'est qu'ils s'emmerdent en dedans d'eux-mêmes ou plutôt non!, ils ont la crainte de n'y rien trouver.

Un «dedans d'être», c'est une terre que l'on doit ensemencer et cultiver jusqu'à ce qu'une fleur s'y épanouisse. Si aucune graine n'y trace un chemin, la terre laisse errer le regard sur des kilomètres d'un horizon sans fin. Mes kilomètres à moi sont infinis.

Mais ...

Bonjour, je m'appelle Fleurette. Je cherche un emploi au sein de votre usine.

Eh! la prépo! Tu sais quoi? Il paraît que Fleurette va épouser son patron!...

Analyse

Le récit *La Rumeur* désigne par son titre même le bruit. Mais quel sens doit-on lui donner?

La rumeur:

Le *Petit Robert* prête trois sens au mot rumeur.

Le premier sens désigne le bruit, le brouhaha: «bruit confus de voix, bruit assourdi de nombreux sons, de chocs». Le deuxième sens désigne l'information, la parole humaine, la nouvelle: «bruit, nouvelles qui se répandent dans le public». Quant au troisième sens, il s'agit de la réaction d'un groupe humain: «bruit confus de personnes qui protestent».

Le premier sens ne fait référence qu'au bruit en général et est perceptible dans l'immédiat sans désigner explicitement la parole. Le deuxième sens fait, lui, référence à la parole (et à une quelconque signification), car la rumeur ici s'entend comme une information qui se transforme dans un temps indéterminé qui n'est donc pas toujours perceptible immédiatement mais qui est quand même en construction. Le troisième sens s'apparente au premier. Il peut s'agir de paroles de protestations mais il importe de souligner que ce troisième sens du mot implique une réaction perceptible dans l'immédiat, c'est-à-dire dans un temps déterminé: la rumeur se tait quand le temps qui la porte est terminé.

Je crois important d'insister sur ces quelques caractéristiques qui font d'une rumeur un son, une information ou la réaction d'un groupe humain. Ces caractéristiques qui font toute la différence se rapportent au son, à la

parole, au temps et à la perception.

L'Encyclopédia Universalis explore le deuxième sens du mot rumeur c'est-à-dire la nouvelle, l'information. La rumeur est ainsi un phénomène social comprenant trois traits principaux:

1. la rumeur est une information qui se propage dans une société et dont on ne sait si elle est vraie ou fausse.

«la rumeur, phénomène de propagation d'une nouvelle, n'a pas de rapport avec la question de la vérité et de l'erreur (puisque elle est, indifféremment, messagère de l'une ou de l'autre); elle répond à autre chose que le besoin de connaissance, autre chose qui est à chercher du côté de l'inconscient collectif;»

2. la rumeur est une information qui a un impact très fort au sein de la société qui la véhicule.

«la rumeur a un effet «terroriste»; elle s'impose par le fait même de sa diffusion et soumet l'«âme collective» à son diktat;»

3. la rumeur est une information qui se transforme lors de sa diffusion.

«la rumeur, dans sa diffusion, subit un type de déformation qui accroît son impact, car la rumeur se nourrit d'elle-même.»

Ce phénomène social se réinvente à chaque fois mais exprime toujours la même chose. *L'Encyclopédia* le décrit ainsi:

«Ce qui surprend dans ce voyage au pays des rumeurs, c'est qu'on est en présence d'un matériau qui se caractérise à la fois par sa richesse et par sa pauvreté: par sa richesse parce que les histoires s'accumulent sans fin; par sa pauvreté parce que, derrière la variété des anecdotes, on trouve la répétition de thèmes toujours identiques, d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre. Mais les rêves ne sont-ils pas différents les uns des autres et ne disent-ils pas tous la même chose: le désir et

l'angoisse ...?»

Ces deux thèmes du désir et de l'angoisse sont, selon *L'Encyclopédia*, sous-jacents à toute forme de rumeur. Le message porté par la rumeur est alors avant tout signifiant «affectivement» et demeure malgré la transformation dont il fait l'objet, toujours signifiant.

Mon récit *La rumeur* s'intitule ainsi et surtout en raison de l'importance accordé à ce phénomène mais il s'appuie aussi sur le premier et le troisième sens de «rumeur» tels que les décrit le *Petit Robert*.

En fait, mon récit accorde la première place aux bruits de toutes sortes: aux bruits signifiants que sont les mots, aux bruits générés par les machines et autres appareils de production (ces machines et appareils étant eux-mêmes construits par des humains) et aux bruits signifiants et non signifiants générés par d'autres bruits, tout comme par l'écho.

La rumeur, dans son deuxième sens de phénomène social, est pour moi un message ou une information relative à quelqu'un; ce message qui peut être vrai ou faux est transformé par les individus qui le portent. Son passage laisse des marques indélébiles car la rumeur change les perceptions sans souci de vérité. L'individu objet de la rumeur ne sera plus jamais le même face à la société dans laquelle il vit. Autrement dit, si cet impact est si fort, c'est parce que la rumeur construit une image et que cette image ne s'efface jamais plus.

Pour naître, la rumeur a besoin d'un espace propice à son éclosion; d'un espace de promiscuité qui rende nécessaire ce qu'on pourrait appeler une «soupape d'échappement». L'imaginaire devient d'une certaine façon

cet espace de fuite où tout se peut, où la rumeur peut se déployer.

La rumeur, en apparence, semble futile et éphémère mais elle cache en réalité une volonté destructrice que l'on pourrait situer dans l'inconscient. La rumeur est une manifestation démesurée de cette volonté. Et ce qui cause cette volonté destructrice, c'est l'angoisse et le désir; l'angoisse face à cet autre qui possède le pouvoir de faire souffrir par ce qu'il révèle sur soi, mais que l'on désire plus que tout parce qu'il est un miroir dans lequel se mirer.

Il y a au centre du phénomène de la rumeur une véritable opposition de l'humain face à lui-même; opposition du désir et de l'angoisse s'exprimant par l'ambiguité contenue dans les paroles de tous les personnages du récit *La Rumeur*.

La rumeur, comme phénomène social, fascine et effraie tout à la fois. Si elle suscite ces deux sentiments, c'est qu'elle est une arme très puissante; c'est une arme avec lequel on se sent fort et contre lequel on est faible. Cette arme peut être maniée par chacun, sans distinction de classe parce qu'elle fait appel à l'imaginaire. Elle tient du jeu pour ainsi dire.

La rumeur est donc une arme qui symbolise un pouvoir très grand, et le pouvoir fascine tout être humain. Cette arme possède ainsi une crédibilité énorme. La rumeur alors, est presque impossible à contrer. Une malheureuse réponse à son écho peut servir à la nourrir; un silence peut la faire avancer.

Ainsi décrite, la rumeur dans mon récit prend la figure (par l'entremise de métaphores ou de façon très explicite) d'une sinuosité sournoise qui tout

à coup frappe sans ménagement; sinuosité tracée par le vent, le souffle, l'écho, par la trace d'un quelconque liquide qui lave et efface, par une voix que l'on n'entend pas et qui soudainement fait sursauter, par le lent cheminement d'un serpent qui attrape sa proie sans que celle-ci ne sache jamais ce qui a bien pu lui arriver.

Sémiotique narrative et discursive de Greimas:

Plan narratif

Dans cette partie, je décrirai la transformation qui s'opère dans mon récit; c'est-à-dire que je partirai du point de départ pour suivre le parcours emprunté par le récit pour atteindre sa fin. Cette première description portera sur ce que Greimas appelle le plan narratif divisé en quatre étapes (ou programmes): la manipulation, la compétence, la performance et la sanction. Je décrirai donc le plan narratif du premier niveau ou de l'énoncé, et par la suite, celui du deuxième niveau ou de l'énonciation fictive.

Plan narratif de l'énoncé:

L'histoire du premier niveau se déroulant à l'intérieur de l'usine met en scène une femme (Fleurette) ou plutôt la scène de séduction de cet individu face à un groupe auquel il veut appartenir. La différence trop grande de cet individu face à ce groupe dérange et cause la rumeur, car Fleurette semble représenter un idéal de minceur qui provoque la jalousie. Voici le plan narratif par lequel s'opère la transformation principale présente dans *La Rumeur* :

-La manipulation désigne un état initial avant une quelconque transformation voulue. Cette étape détermine aussi le changement désiré.

Au niveau de l'énoncé ou de ce que j'appellerais l'histoire de Fleurette, l'état initial, c'est celui de Fleurette qui est différente. Ce qui fait cette différence, c'est sa minceur dans un groupe où les autres sont grosses.

Mais Fleurette, qui est nouvelle dans cette usine où l'on fabrique un produit pour maigrir, voudrait faire partie de ce groupe malgré cette différence car elle sait qu'il peut s'agir d'un obstacle de taille à son intégration:

Bibi surveille son alimentation. Toutes les femmes le font aussi, et moi avec, bien sûr. C'est important de bien manger, de peu manger pour rester mince et en santé; pour être belle, en fait. Moi, je ne voudrais pas être comme Marielle Bonenfant. Grosse comme ça, c'est difficile de se regarder. À vrai dire, Bibi aussi est «bien portante», et les autres, ...pas tellement mieux. Quel malheur pour elles! Je les plains, ...en silence, bien sûr. J'essaie de les encourager à ne pas lâcher leur régime. Elles devraient faire comme moi. J'étais grosse, énorme avant. p. 11

-La compétence est l'étape où l'action débute. Il s'agit pour Fleurette d'être présente au sein de ce groupe. Elle fait son entrée à l'usine mais ira beaucoup plus loin pour séduire. Elle cherchera à adopter les comportements de ses compagnes de travail. Fleurette sera à la fois le sujet d'état et le sujet opérateur de son désir de transformation, c'est-à-dire qu'elle se donnera les moyens pour devenir un membre du groupe:

Mes débuts à l'usine sont bons. J'en suis bien contente. C'est pas facile de se trouver un emploi par les temps qui courent; surtout lorsqu'on n'a pas beaucoup de références. p. 21

Depuis que je suis à l'empaquetage, je suis placée très loin de Bibi et des autres. Je ne les entends plus mais je les vois; elles rigolent tout le temps. Durant la pause-café, je vais les trouver. En me dépêchant, j'arrive parfois à me trouver une place. p. 41

Je fumais pas avant mais maintenant j'ai pris l'habitude. Ça coûte cher mais ça détend ...et c'est vrai que ça coupe l'appétit, comme l'eau avant les repas. Et puis tout le monde

fume, alors ... p.52

Je buvais pas de café avant, mais maintenant j'ai pris l'habitude. Je le bois très noir comme Bibi; sans sucre et sans lait, pur et dur. Et tellement opaque que je peux me mirer dedans. Il est tellement fort que j'en tremble juste à y penser; il fait de moi une bombe. Je saute, je gesticule et je ris très fort, ...comme Bibi. p. 81

-La performance est l'étape où l'action principale s'accomplit. Fleurette, après bien des simagrées, laisse aux autres le pouvoir de décider de son acceptation ou de son refus au sein du groupe. Ce n'est pas elle qui peut décider. L'état final que Fleurette voudrait serait d'être aimée. D'un état de différence, elle voudrait appartenir à ce groupe. Fleurette est donc passive face à ce qui l'attend. D'un rôle de sujet opérateur à l'étape précédente, elle est maintenant sujet d'état car le groupe devient ici le sujet opérateur. C'est maintenant lui qui décide.

À cause de son état différent, Fleurette y devient objet de mépris car le groupe décide de jouer avec son image. La rumeur se constitue autour de Fleurette à cause d'une différence qui exaspère: la minceur de celle-ci:

«-Cette Fleurette est chiante avec ses grands airs, ...» , grogne-t-on.

«- ...avec son petit bec en cul de poule.

-Et y'a ce rouge à lèvres ...

-J'aurais le goût de lui arracher son masque.

-Non mais regardez-la arriver.

-Il paraît qu'elle a déjà été danseuse de cabaret.

-Non?!

-Oui, et qu'elle ne faisait pas que de la danse.

-Pas possible!

-Eh ben, elle cache bien son jeu. On dirait pas.

-Tu trouves?

-Hum! à bien la regarder, peut-être que oui; elle est tellement mince.

-Ah non! elle est maigre à faire peur, elle fait ...
 - ...maladive. Oui, on sait.» p. 39

«-Vous avez vu!», s'exclame-t-on de tout bord, tout côté.

«-Elle vient de perdre son petit air de supériorité, la jolie Fleurette. Elle a pris une fameuse dégringolade.

-Quelle idée de se jucher ainsi sur de pareils souliers. C'est sa faute; elle l'a cherché, c'est certain. On n'est pas à un défilé de mode, ici.

-Ah! Ah! On perd sa petite allure de princesse avec la tête dans sa soupe. On rit jaune lorsqu'on est tout mouillé!

-Non mais vous comprenez, ça devait arriver. Ça se croit tout permis; même de coucher avec le patron. Et ça s'imagine quoi encore? qu'avec un prince, elle sera princesse? On reste qui on est. Ça se change pas les manières, le langage, la démarche, le regard ...

-...et le passé!

-Ah ça oui, le passé. Toutes ces choses qu'elle cache, dont elle ne parle pas.

-Oui, ce silence qui ne veut rien dire mais qui dit tout.

-Et ce sourire de madonne qu'elle affiche tout le temps; elle va peut-être le perdre après ce qui vient de se passer.

-Mais on demandait pas mieux. Elle peut bien se perdre.

-» p.171-172

-La sanction se traduit par le dénouement résultant de cette tentative de séduction de Fleurette où elle sera rejetée du groupe et de l'usine:

«Ce que j'aurai passé de temps à essayer de séduire; de les séduire. Tous ces espoirs qui m'ont portée et toutes les taloches qu'elles m'ont assenées. Je suis tombée tant de fois. Et je tombe encore.» p. 178

«C'est bien ça, mademoiselle. Je vous congédie. Vous ne faites plus partie du groupe; d'ailleurs, vous n'en avez jamais vraiment fait partie. Vous êtes amusante à regarder mais vous êtes allée trop loin. En fait, vous êtes incompatible avec ce que nous recherchons chez nos employées.» p.173

Fleurette, comme je viens de le montrer, donne à ses collègues de travail le pouvoir de décider si elle peut s'asseoir à leur table ou pas. Elle leur donne en fait tant de pouvoir qu'elle devient une marionnette entre leurs mains; elle se fait complice de sa propre manipulation par les autres car ce n'est plus elle qui prend les décisions. Elle attend de ces autres une reconnaissance totale qu'elle ne semble pas vouloir aller chercher ailleurs.

Mais à l'intérieur de ce premier niveau, d'autres femmes, dans une situation où elles sont seules, réagissent tout comme Fleurette, c'est-à-dire en donnant un pouvoir absolu aux autres. Et c'est le cas d'Evelyne Petibonheur lorsqu'elle devient veuve, et de Madame Bouffard, lorsqu'elle se chicane avec Bibi. Mais qu'en est-il exactement de ces deux autres transformations parallèles à celle de Fleurette?

Evelyne, à un moment donné du récit, devient veuve. Nous le savons par l'entremise de Fleurette. La mort de son conjoint l'amène à être seule. Cet état initial de solitude dans lequel elle ne se sent pas bien, lui fait désirer de trouver un autre conjoint au plus vite, donc, lui fait désirer passer à un autre état.

Evelyne Petibonheur n'est pas venue travailler pendant deux semaines; son mari est mort. Une crise cardiaque. Il devait parler trop fort, sans doute. Elle a l'air plus angoissée que lorsqu'il était vivant. p. 128

Evelyne trouve quelqu'un car Fleurette nous donne l'information. Nous ne savons pas trop comment elle effectue sa recherche, mais d'un état de solitude, elle se retrouve avec quelqu'un, elle n'est plus seule.

La sanction de ce cheminement semble, selon Fleurette, plutôt un châtiment qu'une récompense. Evelyne pleure et semble angoissée.

Evelyne s'est déniché un autre mari. Déjà! Elle ne pouvait plus supporter ses miroirs vides, ni ses tiroirs vides, ni ses armoires inutilisées. Il fallait tout remplir à nouveau, au risque de ne plus se retrouver.

*Elle annonce cela en ne regardant personne.
Et moi, je l'ai fait pleurer. p. 150*

Ici encore, le pouvoir d'assurer la réalisation d'un désir, se fait par l'autre, en l'occurrence le nouveau conjoint, mais le résultat ne semble pas satisfaire.

Madame Bouffard, lorsqu'elle se chicane avec Bibi, se retrouve dans une situation inconfortable qu'elle désire changer elle aussi. Elle est seule ou plutôt elle est hors du groupe. Fleurette qui nous fait le récit très court de cette chicane dont elle ne connaît pas le motif, plaint Madame Bouffard d'être seule. Elle interprète les sentiments de cette femme, sentiments dont elle n'a aucune idée.

Une chicane a éclaté entre Bibi et Madame Bouffard; à propos de quoi? C'est difficile à dire mais elles étaient très fâchées. Je ne sais pas trop ce qui peut les faire bouillir ainsi. En tout cas, c'était une vraie de vraie chicane qui ressemblait à un duel sur l'honneur.

C'est drôle de les voir séparées toutes les deux. Elles étaient toujours ensemble avant. Je me demande si elles vont se parler à nouveau. Je ne voudrais pas être à la place de Madame Bouffard. Qu'est-ce qu'elle va devenir presque toute seule dans son coin? p. 62

Fleurette nous donne par la suite l'idée que pour réintégrer le groupe, Madame Bouffard a dû s'excuser. De quoi? d'avoir provoqué la chicane. D'un état initial de solitude, Madame Bouffard s'excuse pour réintégrer le

groupe avec l'assentiment de Bibi car cette dernière semble posséder un pouvoir immense sur ses consoeurs. Madame Bouffard, comme Evelyne et Fleurette, attend que l'autre, en l'occurrence Bibi, donne son accord pour réaliser un désir.

Je crois que c'est ce qui est arrivé à Madame Bouffard l'autre jour; après avoir provoqué la chicane, elle s'est aperçue de son erreur. Et tout est rentré dans l'ordre. p. 82

Plan narratif de l'énonciation fictive:

Hors l'histoire de Fleurette et de ses collègues de travail au sein de l'usine, se font entendre deux autres voix narratives, soit celle de la secrétaire et celle de la préposée. Ces deux voix que j'ai appelées précédemment le deuxième niveau, présentent une narration qui se fait voir. Ces deux voix narratives cherchent à amoindrir un impact ou une force propre à l'histoire au premier niveau.

La transformation de cette deuxième histoire se présente comme ceci:

-La manipulation, comme je l'ai expliqué, présente un état initial et un désir de changement.

L'état initial concerne bien sûr deux voix qui n'ont pas de rôle, et du même coup, d'image, à l'intérieur de l'histoire de Fleurette et des femmes au sein de l'usine.

Le désir de changement, ce sont les deux voix qui veulent devenir partie prenante du récit auquel elles n'appartiennent pas. Elles veulent jouer un rôle qui, s'il n'est pas auprès de Fleurette et de ses compagnes, soit à tout le moins auprès du lecteur. Si elles n'ont pas d'histoire, elles

auront au moins une influence sur cette histoire dont elles sont exclues, et deviendront nécessaires au récit.

Je vais ronger toute cette histoire; elle va s'écrouler, en lambeaux, plus rien. Avec vous, je vais disséquer les comportements et les paroles de cette folle; vous serez mon complice ...ou rien du tout. En fait, vous n'avez pas le choix; si vous lisez, vous êtes complice de tout ce qui se dit et de tout ce qui ne se dit pas. Et moi, je serai la voix qui dirai ce qui n'est pas dit. p. 14

-Je prends l'espace que je veux que ça te plaise ou pas. Je sais pas pourquoi je suis là mais j'y suis, j'y reste. p. 28

-La compétence est l'étape où les deux voix agissent avec des moyens pensés pour l'atteinte de la transformation, c'est-à-dire pour être partie prenante du récit; pour y avoir un rôle.

Les deux voix narratives tenteront plusieurs fois de briser l'ordre de l'histoire en révélant ce qu'elles croient ne pas devoir révéler et en essayant même de s'infiltrer dans l'univers de l'histoire de Fleurette. Les critiques qu'elles portent à l'endroit de cette dernière ont pour but de discréditer l'image de celle-ci face au lecteur:

«Ah! Au fait, c'est elle aussi qui porte ce regard sur tous ces endroits de l'usine. Ne vous laissez pas piéger. Elle sait exactement où elle va; elle y a déjà mis les pieds. Elle va le dire plus tard. Mais ça, ...bon, ça va. Je cède le papier à la folle.» p.14

-La performance est, donc l'étape où l'action s'accomplit.

N'ayant pas de rôle ou plutôt d'influence sur l'histoire de Fleurette, les deux voix narratives ont maintenant un rôle de critique. Grâce à leur

intervention, elles ont redessiné l'univers de l'histoire de Fleurette et deviennent nécessaires au récit.

-Vous êtes deux tâches.

-Vous l'êtes pas un peu aussi?

-Oui, mais pas dans l'histoire des autres.

-Mais on n'en a pas d'histoire, nous autres, alors il faut l'inventer ou faire semblant qu'il y en a une. Et puis, on est dans notre espace, l'espace des pauses ...

-Mais vous influencez le lecteur.

-Jamais de la vie! On lui explique ce qu'il n'est pas capable de voir. C'est bien vrai qu'on change un peu vos images mais elles étaient moches. Maintenant, vous êtes de braves gentils, tous autant que vous êtes.» p.152-153

Mais les deux voix, qui semblent posséder un réel pouvoir, jouent le jeu de celles qu'elles critiquent. Elles donnent le pouvoir de décider à un autre. Cet autre, c'est le lecteur, qui, seul, déterminera l'image de ces deux voix narratives. De sujets opérateurs, elles deviennent par leur simple volonté, sujets d'état.

-La sanction, c'est l'histoire de Fleurette telle qu'elle apparaît aux yeux du lecteur; un lecteur silencieux qui laisse en attente les deux voix narratives.

Sémiotique narrative et discursive de Greimas:

Plan discursif

L'analyse du plan discursif portera sur les acteurs et les lieux du récit. Il s'agit ici de décrire chaque acteur et d'en déterminer le rôle pour la constitution de la rumeur. Il s'agit de répondre à la question: en quoi chaque acteur et en quoi les lieux prennent-ils part à ce récit qui est fondé sur la création d'une rumeur?

Plan discursif de l'énoncé:

Les acteurs principaux du premier niveau sont au nombre de quatre. Il s'agit de Fleurette, de Bibi, d'Evelyne Petibonheur et de Madame Bouffard.

Fleurette est une femme nouvellement employée dans une usine de produits amaigrissants «Mincitôt». Elle semble mince, jeune, jolie, célibataire et prend un grand soin de son apparence physique en consommant, régulièrement de ce produit amaigrissant, «Mincitôt», pour maintenir son poids.

Les femmes avec qui Fleurette doit travailler sont sans doute beaucoup plus nombreuses que trois, mais elles ne sont représentées que par Bibi, Evelyne Petibonheur et Madame Bouffard. Ces dernières, employées de cette même usine depuis bon nombre d'années, forment un groupe qui semble homogène aussi bien physiquement que psychologiquement, c'est-à-dire que toutes ces femmes sont définies par le récit non comme des individus mais plutôt comme un groupe. Elles sont les constituantes d'une entité: le groupe. Sans le groupe, elles n'existent pas.

Ces femmes semblent, à l'inverse de Fleurette, grosses, vieilles,

laides, mariées et se nourrissent mal.

En plus de cette opposition physique de Fleurette et des femmes, se devine une opposition psychologique. Fleurette voudrait séduire ce groupe, c'est-à-dire qu'elle voudrait posséder une autorité sur les autres.

Les femmes, comme je l'ai expliqué, forment une unité, c'est-à-dire qu'elles forment le groupe qui les fait exister: elles sont donc soumises, au départ, à la volonté du groupe et à ses règles. Même Bibi qui en est le leader s'est soumise à sa «nomination de chef» pour ainsi dire (dont nous ne savons pas grand-chose car nous présumons qu'elle s'est imposée comme leader dans un temps antérieur), et se soumet au rôle que les autres exigent d'elle. Elle possède une autorité sur les autres mais doit tout savoir des autres pour conserver cette autorité. Pour être un vrai chef, elle doit être sans pitié au risque d'être supplantée. Mais plus elle est crainte et plus elle s'infiltra partout pour tout savoir, plus elle est respectée en tant que chef.

Quant aux autres femmes, elles se soumettent totalement à un rôle secondaire qui leur demande moins d'efforts; celui d'écouter leur chef et d'être punies, parfois, lorsqu'elles lui déplaisent.

Il était important de montrer l'opposition de Fleurette face au groupe, car c'est cette opposition de l'individu face au groupe qui sous-tend tout le récit et qui est illustrée par la figure de la rumeur.

Donc, Fleurette, en complète opposition avec ce groupe, devient le détail qui dérange et cause la rumeur. Elle est l'objet de la rumeur. Et elle joue tellement bien son rôle d'objet de rumeur, qu'elle n'entend pas (ou ne veut pas entendre) ce qui se dit sur elle et que tous entendent. En faisant la

sourde oreille au bruit, elle permet à la rumeur de se constituer.

Bibi, en leader du groupe, assume le premier bruit de la rumeur. C'est elle qui part le bal suivie de ses subordonnées qui lui font écho. De façon anonyme, ces femmes véhiculent des informations dont on ne sait jamais si elles sont vraies ou fausses. Elles parlent lorsque Fleurette n'y est pas ou qu'elle n'entend pas. En fait, elle croient ou font semblant de croire que Fleurette ne peut les entendre.

Il s'agit presque d'une complicité entre, d'une part, Fleurette qui ne veut pas entendre, et d'autre part, les femmes qui croient que leur bruit ne se perçoit pas.

Les rôles secondaires sont partagés par le patron et Madame Picard.

Le premier est un homme brun, viril et séduisant qui occupe la direction de l'usine de «Mincitôt». Il semble posséder beaucoup de charisme et sait user de son charme. Il sait convaincre ses employées féminins de produire toujours plus.

De par sa position de pouvoir et de par son sexe, il est en opposition avec tous les acteurs féminins de l'histoire de Fleurette et même du récit en entier. Il décide et personne ne le fait à sa place. Il possède tellement de pouvoir qu'il n'a pas à le dire; il agit en mutant les employées qui ne le satisfont pas. Son regard, qui semble être partout à la fois, suffit à l'imposer et à faire de lui le maître incontesté.

Sa participation à la rumeur est subtile. Il représente les silences de la rumeur, les omissions qui la font avancer, c'est-à-dire qu'il n'intervient pas dans les querelles de ses employées parce que cela fait son affaire. Il

profite de cette situation de tension entre les femmes parce qu'une sélection des éléments perturbateurs se fait sans qu'il ait à intervenir. Si Fleurette n'était pas rejetée par les autres femmes, il devrait le faire lui-même car elle ne se fond pas dans la masse; ses différences psychologiques sont assez importantes pour bouleverser l'état d'esprit homogène nécessaire qui permet à ses employées de faire ce qu'il veut qu'elles fassent.

Madame Picard est une femme qui travaille à l'usine. Elle est chef de production ou autrement dit, chien de garde. Elle veille à la bonne marche de la production. Cette femme semble être très laide, maigre, vieille, méchante et est détestée par les employées de l'usine. Elle surveille systématiquement tout ce qui se passe.

Madame Picard est en opposition avec le patron, les femmes du groupe et avec Fleurette.

Son opposition avec le patron se situe au niveau du pouvoir. Madame Picard possède une pseudo-autorité car elle doit passer par le patron qui, lui, décide de tout. Elle est en fait la caricature du pouvoir; elle désire le pouvoir mais n'en a pas vraiment.

Madame Picard est aussi en opposition avec le groupe car elle n'a aucune appartenance; elle ne fait partie d'aucun groupe. Elle est un individu face à cette entité qu'est le groupe.

Cette vieille femme est en opposition avec Fleurette mais lui ressemble également. À l'inverse de la jeune femme, Madame Picard est vieille et laide mais elle partage beaucoup de points communs avec elle. Sa maigreur, par exemple, la différencie du groupe des grosses et la

rapproche de Fleurette. Dans son bureau, l'on peut voir s'aligner des bouteilles de «Mincitôt» vides. Cela montre qu'elle boit et espère maigrir ou du moins maintenir son poids tout comme Fleurette. Elle tente d'être en autorité sur les femmes et elle croit l'être, et partage ainsi le désir de Fleurette de séduire et d'être écoutée. Elle offre même à Fleurette de travailler avec elle, signifiant par ce geste qu'elle voit dans la jeune femme une autre elle-même.

Madame Picard participe à la rumeur en trahissant celle qui lui ressemble; c'est elle qui congédie Fleurette. La vieille femme donne le coup final et se salit. Elle construit elle-même son image de méchante puisque c'est elle qui parle; elle endosse les paroles des autres. Elle évite ainsi aux autres femmes d'être pointées du doigt et permet à la rumeur de rester anonyme. C'est ce qui explique son incapacité à s'intégrer à un groupe car elle «se met toujours les deux pieds dans les plats», elle gaffe tout comme Fleurette qui à la fin du récit, accusera ouvertement la «dernière nouvelle» de faire de la vente au noir alors qu'elle (Fleurette) devrait partir la rumeur tout en assurant son anonymat.

Les deux dernières actrices de ce niveau du récit sont Marielle Bonenfant et la «dernière nouvelle». Elles ont plutôt des rôles de figurants.

Marielle Bonenfant est une employée qui est éclaboussée par la rumeur et ensuite congédiée de l'usine. On sait qu'elle est très grosse (plus que les autres) et qu'elle mange énormément. Elle dérange le groupe non par une différence évidente mais parce qu'elle est une image grossissante des femmes; une image de soi insupportable.

Marielle Bonenfant est en opposition avec toutes les femmes de l'histoire parce qu'elle exprime sans aucune retenue un désir; son désir de manger. À l'inverse de toutes celles qui l'entourent, elle ne cache pas son désir (ou ne le masque pas derrière un autre désir plus acceptable) et ne semble pas en être dérangée. Manger est une jouissance et elle mange sans même s'apercevoir qu'elle dérange. Contrairement aux femmes du groupe, à Fleurette, au patron, à Madame Picard et aux deux voix narratives du deuxième niveau, elle ne se soucie pas non plus de son image ou du moins, en donne l'impression.

En étant congédiée tout de suite au début du récit, elle nous donne une bonne idée de ce qui arrivera à Fleurette. Pour un motif plus ou moins absurde (voler l'argent de la machine à liqueurs), elle sera renvoyée. La rumeur fera d'elle une voleuse sans que l'on sache si cela est vrai ou faux. Son insupportable ressemblance deviendra une différence assez forte pour déranger.

La «dernière nouvelle» est une nouvelle employée qui fait son entrée après Fleurette. C'est une femme jeune, mince, jolie, délicate et silencieuse qui ne va jamais prendre ses pauses avec les femmes et Fleurette.

Elle est en opposition avec le groupe des femmes par son physique et est en opposition avec ces mêmes femmes et Fleurette par son refus de jouer le rôle de victime qu'on attend d'elle. Lorsque Fleurette refuse d'entendre qu'on parle d'elle (Fleurette), comme je l'ai expliqué précédemment, elle se fait complice de la rumeur en acceptant le rôle de victime, mais la «dernière nouvelle» désarçonne toutes les femmes y

compris Fleurette parce qu'elle ne joue pas. Elle ne semble pas désirer séduire qui que ce soit et lorsque Bibi fait la prédiction qu'elle pleurera, rien ne se déroule comme prévu. La «dernière nouvelle» demeure impassible. En sortant du bureau du patron, elle est peut-être congédiée ou pas, à cause d'une médisance à son endroit. Mais son congédiement ou son non-congédiement ne constituait pas l'objectif visé par la rumeur. Les femmes du groupe avec Bibi à leur tête voulaient avant tout bouleverser leur victime avec leur bruit; elles voulaient décontenancer l'individu qui les dérangeait.

La «dernière nouvelle» ne prend aucunement part à la constitution de la rumeur car elle ne joue aucun rôle et oppose, au bruit, son silence. Elle n'attend pas des autres qu'on lui détermine une image et devient ainsi intouchable.

Si Fleurette, paradoxalement, semble complice de tous les acteurs qui constituent la rumeur, soit Bibi, Evelyne Petibonheur, Madame Bouffard, le patron et Madame Picard, c'est que ces acteurs lui ressemblent tous (ou vice versa) selon les situations dans lesquelles elle se trouve; elle leur donne donc une crédibilité. Cette ressemblance est le reflet d'un aspect de la personnalité de Fleurette.

Bibi représente celle que Fleurette voudrait être; elle est une image adorée et détestée tout à la fois. Fleurette veut prendre la place de Bibi; elle veut posséder cette force qui ne craint rien, ni personne. Elle regarde Bibi avec un mélange d'admiration, de crainte et de mépris; une admiration et un mépris qu'elle semble susciter elle-même chez Bibi mais qu'elle perçoit de très loin et très peu. Bibi ressemble à Fleurette par l'amour du pouvoir

qu'elle exerce sur les autres. Bibi adore être regardée; sans le regard des autres, elle n'est plus rien. Fleurette adore aussi être regardée mais elle veut quelque chose qu'elle ne trouve pas dans ces regards; son identité propre qu'elle cherche chez les autres. Bibi est en fait la rumeur personnifiée; elle est ce qui frappe sans ménagement. Fleurette voudrait bien être ce qui frappe sans ménagement, au risque d'être frappée ...une autre fois.

Evelyne Petibonheur et Madame Bouffard sont le reflet des vulnérabilités de Fleurette; en les méprisant (car Fleurette méprise elle aussi), Fleurette se méprise elle-même. Evelyne se soumet toute sa vie à un rôle d'ombre tandis que Madame Bouffard refuse de se contrôler et frôle la démesure; ces deux personnages n'ont aucun pouvoir sur leur vie tout comme Fleurette, et tout comme Bibi d'ailleurs, qui doit écraser les autres pour être quelqu'un. Sans se l'avouer, Fleurette participe activement à ce jeu de miroir déformant. Sa perception des autres est toujours filtrée par un mépris qui l'habite. N'acceptant pas ses propres vulnérabilités, elle ne peut certainement pas accepter celles des autres. Fleurette joue le jeu qui lui fait horreur; elle tend à le perpétuer.

Le patron représente lui aussi le pouvoir mais à l'inverse de Bibi, il possède un pouvoir que personne ne cherche à lui enlever. Son silence est le symbole de ce pouvoir très grand que Fleurette utilise parfois, tout comme les autres femmes en situation de force. Lors du renvoi de Marielle Bonenfant, personne ne s'interpose, personne, pas même Fleurette, ne proteste devant l'injustice et le ridicule d'une telle situation.

Quant à Madame Picard, elle est l'image d'un futur aussi vain que le présent pour Fleurette. À force d'acharnement, cette vieille femme aura l'illusion d'un pouvoir sur les autres femmes qu'elle déteste mais qu'elle n'a jamais quittées. Fleurette qui l'a en horreur suit pourtant ses traces sans même vouloir se l'avouer.

L'usine est le lieu du premier niveau du récit. C'est un espace de production qui possède un rez-de-chaussée, un sous-sol et un étage. L'usine est divisée en plusieurs pièces dont une cafétéria, plusieurs salles de production avec de grandes cuves, de longs couloirs reliant les salles, le bureau de Madame Picard, une infirmerie, un sous-sol où s'entassent des bouteilles de «Mincitôt» prêtes à être livrées, une salle de récupération et une cheminée où atterrissent les déchets de la chute à vidanges, un ascenseur et des escaliers menant aux toilettes situées juste en face du bureau du patron. Tout au long de l'histoire, les murs se couvrent du portrait du patron et d'images destinées à servir d'exemple aux employées.

Cet espace clos reflète les contrastes. Les hauteurs, le silence, le confort et la propreté abritent le patron, symbole du pouvoir. Le rez-de-chaussée et le sous-sol, le bruit infernal, la sobriété du mobilier et la poussière renferment les ouvrières.

Une tache vient souvent troubler les surfaces uniformes; la toilette, sur fond blanc immaculé, est dérangée par une seule petite tache rouge. Cette blancheur et cette tache représentent la propreté qui est dérangée par toute forme de saleté; l'eau qui lave et efface, arrange tout. Elle prend la figure d'une grande vague qui balaie tout sur son passage, à l'image même de la

rumeur.

L'usine prend part à la rumeur parce qu'elle est une caisse de résonance, un lieu clos d'où l'on ne sort jamais. La promiscuité et le bruit y sont présents en tout temps. Aucune chance d'échapper à l'effet hypnotisant et pervers de la rumeur. C'est l'endroit tout désigné pour déformer les bruits et en créer de nouveaux.

Plan discursif de l'énonciation fictive:

Les acteurs du deuxième niveau sont deux: la secrétaire et la préposée.

La secrétaire et la préposée sont des voix; elles n'ont donc pas d'aspect visuel et même pas d'identité puisqu'elles sont désignées par le pseudo-rôle qu'elles occupent dans leur pseudo-histoire. L'une est secrétaire, c'est-à-dire qu'elle retranscrit l'histoire de Fleurette et se permet de la critiquer entre ses pauses. Et la préposée, qui n'a même pas de rôle déterminé, s'en désigne un en étant critique de l'histoire de Fleurette, et donne la réplique à la secrétaire.

Ces deux voix se différencient aussi, et surtout, par leur caractère propre.

La secrétaire est ironique, elle aime qu'on l'écoute et qu'on réagisse à ses provocations. Elle pose un regard négatif sur tout ce qui l'entoure. Je la surnomme la voix du malheur.

La préposée est rêveuse et voudrait refaire le monde «en rose» pour effacer le malheur. Elle rêve au bonheur et aime bien elle aussi qu'on

l'écoute. Elle pose un regard positif sur tout ce qui l'entoure. Je la surnomme la voix du bonheur.

En fait, ces deux voix n'ont pas de raison d'être là où elles sont; elles ne savent même pas pourquoi elles y sont. Elles n'ont pas de place déterminée, pas de rôle «sérieux» dans l'histoire de Fleurette.

Pour elles, ne pas avoir de rôle est tout simplement insupportable; pourquoi sont-elles là alors? Elles vont faire tant de bruit qu'on finira bien par les voir et les prendre au sérieux.

Ces deux voix n'ont pas de raison d'exister et doivent en trouver une absolument.

Par contre, au niveau du récit, c'est-à-dire pour le lecteur, elles ont un rôle très important. Elles créent des oppositions de toutes sortes.

Les deux voix se dressent continuellement l'une contre l'autre par leur tempérament fort et doux; la secrétaire se moque de tout, la préposée prend tout au sérieux, l'une voit le malheur partout, et l'autre, le bonheur. Autant que possible, l'une voudrait être vue et l'autre voudrait voir.

Ce deuxième niveau est en opposition avec le premier. Dans l'histoire de Fleurette, tous les acteurs ont un rôle précis; tellement précis, que la victime donne l'impression d'être complice des bourreaux. Dans le deuxième niveau, comme je viens tout juste de le mentionner, les deux voix n'ont pas de rôle précis; elles ne savent pas pourquoi elles sont là.

Au premier niveau, tous les acteurs ont une image (qui ne leur plaît pas toujours mais ils en ont une) tandis qu'au deuxième niveau, les actrices ne sont que des voix; elles ont si peu d'image qu'elles en sont

transparentes; elles ne voient pas et ne sont pas vues.

À l'inverse de la rumeur, qui tend à rester anonyme, les deux voix (qui ironiquement n'ont pas d'identité) parlent ouvertement de ce qu'elles méprisent.

Mais quelle est leur participation à la constitution de la rumeur?

Au premier abord, elles cherchent plutôt à démythifier la rumeur, à la démonter comme on le ferait d'une bombe, pour empêcher son impact; pas dans le but de «sauver» Fleurette mais pour discréditer la rumeur. Si elles-mêmes ne sont pas prises au sérieux, pourquoi cette histoire de rumeur le serait-elle? Les deux voix vont chercher à ridiculiser chacun des personnages qui participent à la création de la rumeur, chacun des rôles. Rien ne tient. Tout cela n'est que comédie. La rumeur donnant l'impression que ses mots sont magiques et qu'ils se déplacent tout seul, les deux voix narratives du deuxième niveau veulent ternir cette image de puissance maléfique dotée d'une volonté mystérieuse. En voulant ternir l'image de la rumeur, elles veulent en contrepartie profiter du discrédit pour acquérir l'image qu'elles n'ont pas.

Pourtant, la rumeur et les deux voix narratives du deuxième niveau ont un même but: ternir l'image d'un autre. Et la secrétaire et la préposée font exactement ce qu'elles observent et critiquent chez ces autres. Sans participer directement à la première rumeur, elles contribuent à en bâtir une autre. Elles jouent alors le même jeu.

Nous revenons ici à cette relation d'un individu complètement sous l'emprise de l'autre. Tout au long de notre analyse, nous retrouvons ce

stéréotype. Ces autres que la secrétaire et la préposée critiquent, ont un pouvoir presque absolu sur elles, c'est-à-dire que sans l'histoire de Fleurette, elles n'existeraient pas. L'autre est tellement important, que sans lui, les deux voix ne seraient rien. D'ailleurs le rôle de la préposée (et le mot l'indique clairement), c'est d'être sous les ordres de quelqu'un; et la secrétaire qui la fait passer derrière elle, passe elle-même derrière l'histoire de Fleurette. L'autre, ici encore, possède beaucoup de pouvoir.

Avec ces deux voix, la figure de l'individu-marionnette face à l'autre prend un sens extrême qui frise le ridicule; les deux voix deviennent des fantômes tellement elles n'ont pas de place, et pourtant leur cri exprime la révolte face à cette situation.

L'espace où se situe la secrétaire et la préposée, c'est le vide, sans frontière, sans couleur, sans paysage. Seul le bruit y circule et de là, on entend tout, absolument tout.

Ce nouvel espace du deuxième niveau qui est sans frontière, est en opposition avec l'usine, espace clos dont on ne peut sortir.

Pénétrer dans cet espace, c'est perdre son image et son rôle. Bibi, la grande Bibi que tous craignent, se fait remettre à sa place par la secrétaire et même par ses collègues de travail lorsqu'elle y pénètre. Fleurette, tout à coup, entend; elle n'est plus sourde ou ne fait plus semblant de l'être. Le patron n'impressionne plus personne car il perd son image d'autorité; il se fait traiter en enfant de cinq ans. Madame Picard semble être humaine et tendre; elle est une grand-maman «gâteau». Et Madame Bouffard n'accepte pas de se laisser écraser; elle se défend lorsqu'on lui dit qu'elle

mange trop.

Cet espace est aussi le lieu où même ce qui ne se dit pas est entendu contrairement à l'usine du premier niveau, car la secrétaire nous dit au début qu'elle sera cette voix du non-dit.

Cet espace est en fait celui de la fuite où la rumeur se déploie dans toute sa fantaisie. C'est l'espace de l'imaginaire où l'individu n'a plus aucune restriction. La rumeur qui naît de la promiscuité, en l'occurrence l'usine pour ce récit, se déploie dans l'espace sans frontière qu'est l'imaginaire et qui est représenté ici par l'espace du deuxième niveau.

Plan du signifiant:

Je parlerai maintenant de la partie concrète du récit, c'est-à-dire l'expression ou l'énonciation réelle.

La narration du récit *La Rumeur* est assumée par quatre voix qui se succèdent plusieurs fois et toujours dans un même ordre: celle de la rumeur et de Fleurette au premier niveau, et celle de la secrétaire et de la préposée au deuxième niveau. Quelle est la perspective amenée par chacune de ces voix?

La première voix est celle de la rumeur; il s'agit du regard de la rumeur et de ses voix. La narration commence toujours avec une description d'un endroit de l'usine, et se termine par un dialogue de voix anonymes. En fait, cette première voix narrative est essentiellement anonyme. Il n'y a pas de nom prononcé sauf celui de Fleurette dont on parle allégrement.

Tout dans cette voix recherche la victime. C'est une atmosphère de jungle qui est amenée par les descriptions. Celles-ci mettent en évidence de façon ironique les pièges de l'usine où un individu non attentif peut se blesser. Les escaliers n'ont pas de rampes et sont très glissants; la cheminée peut brûler les employées imprudentes; l'ascenseur peut tomber et blesser ses occupantes; les cuves sont dotées de déchiqueteuses très coupantes.

Les descriptions et les dialogues se déroulent au présent. Tout se passe devant nous, sauf les actions de celle dont on parle.

Les dialogues sont parfois des dialogues de sourds où plusieurs interventions commencent par trois points et finissent de même. Cela

signifie que souvent les voix parlent en même temps ou que plusieurs discours se déroulent simultanément.

Cette voix est la première, c'est-à-dire que dans un univers où la force est si importante, les plus forts passent en premier. La rumeur passe donc avant son objet: Fleurette. Une seule fois, cette dernière troublera le rythme du récit en séparant la dernière (et deuxième) description de la cafétéria, du dialogue censé la suivre (en pages 163 à 169). Fleurette signifie qu'elle veut prendre la première place mais y parvient seulement en partie et pour un très court temps.

La deuxième voix est celle de Fleurette. Elle parle sous forme de monologue intérieur «rationnel» (par opposition au monologue de Molly Bloom dans l'*Ulysse* de Joyce). Son discours se déroule au présent mais elle parle des autres au passé pour bien montrer son incapacité à entrer en véritable contact avec le groupe des femmes; elle semble très loin de ces femmes. D'ailleurs, la voix narrative de la rumeur et celle de Fleurette ne se croisent jamais. Cela désigne l'incapacité de communication du groupe et de l'individu.

La voix narrative de Fleurette passe en deuxième; elle passe après le groupe. Fleurette, comme je l'ai dit, tentera de passer en premier, c'est-à-dire d'acquérir une autorité sur les autres.

Les troisième et quatrième voix narratives nous amènent à un deuxième niveau marqué par un caractère de lettres différent de celui du premier niveau (à partir de la page 13).

La troisième voix est celle de la secrétaire qui, passant avant celle de

la préposée, n'en vient pas moins après les deux voix du premier niveau. C'est une voix qui établit ainsi sa force sur celle de sa consoeur, la préposée. Elle est plus forte que cette dernière et passe donc avant elle.

La secrétaire essaiera bien parfois de s'infiltre dans le premier niveau (en pages 96-97-98-99) pour briser la hiérarchie des voix, car elle vient après la voix de la rumeur et celle de Fleurette, mais elle devra regagner sa place sous peine de ne plus exister.

Cette secrétaire utilise un monologue intérieur lui aussi «rationnel» qui se déroule au présent même lorsqu'elle parle des autres. Tout s'entend de toutes façons, alors elle n'a rien à cacher, même ses opinions sur les autres; elle se fait, en fait, un plaisir à parler ouvertement et à provoquer.

La préposée est la quatrième voix narrative et la dernière. C'est la plus faible de toutes. Elle n'essaiera pas d'elle-même de briser l'ordre des voix mais suivra la secrétaire dans certaines de ses audaces de pénétrer dans le premier niveau.

Cette voix utilise un monologue intérieur également «rationnel» qui se déroule aussi au présent même lorsqu'elle parle des autres. Elle ne tient pas à provoquer mais plutôt à réformer.

Les deux voix du deuxième niveau, même en monologuant, se croisent et deviennent régulièrement des dialogues. Elles sont en conflit continual mais ont besoin l'une de l'autre pour exister. Il ne s'agit pas ici d'un individu face à un groupe donc d'un faible face à un plus fort, mais bien de deux individus égaux même si l'une d'entre elles croit être plus forte. Si elles doivent communiquer tant bien que mal ensemble, c'est qu'elles n'ont

pas le choix; tandis que le groupe a le choix de refuser l'individu Fleurette; il n'est pas dépendant du regard de celle-ci.

Ces deux voix qui veulent exister ont donc besoin l'une de l'autre mais savent bien que leur existence ne tient pas à grand-chose puisqu'elles ne sont pas grand-chose. Alors, elles se permettent de pénétrer dans le premier niveau et, par leurs provocations, attirent tous les personnages de la rumeur et Fleurette dans leur espace de deuxième niveau.

Conclusion

L'individu face au groupe a été le thème majeur de l'histoire de Fleurette, cette jeune femme qui veut s'intégrer au groupe que forment ses compagnes de travail. Tout au long de son histoire, Fleurette veut attirer l'attention sur elle. Le regard des autres est essentiel à son bonheur. Mais ce regard n'est jamais tout à fait exactement celui qu'elle désire. Il y manque toujours l'adoration totale, l'émerveillement que chacun espère lire dans les yeux de l'autre. Comme un jeu de miroir, Fleurette cherche son reflet dans les yeux des femmes qu'elle côtoie mais elle demeure insatisfaite de ce qu'elle y aperçoit. Exister seulement grâce aux autres est une réalité parfois difficile à accepter mais tourne au défi lorsque ce qui est espéré et ce qui est perçu ne coïncident pas. En cherchant toujours plus, Fleurette perdra ce reflet qui, ne la satisfaisant pas, la faisait à tout le moins exister.

Étant incapable de s'intégrer au groupe à cause de sa différence, Fleurette devient la cause et l'objet de la rumeur; d'où la construction première de deux voix narratives parallèles qui ne se croisent presque jamais, montrant ainsi l'absence de réelle communication entre l'individu et le groupe.

Les deux voix narratives suivantes soit la secrétaire et la préposée, ont été créées pour sortir de l'usine qui est le lieu où se déroule l'histoire. Mais comme il est impossible de sortir de cette usine, ces deux autres voix se retrouvent dans un espace sans frontière et fantaisiste qui donne à l'usine tout son symbolisme de caisse de résonance.

Le phénomène de la rumeur est une figure illustrant l'écho, le reflet. Qu'il s'agisse d'un rapport auditif ou visuel, l'écho et le reflet ou plutôt l'image, dans ce contexte-ci, est une réponse à une demande première; n'est-ce pas ce que Fleurette recherche, l'image? Les images dans son histoire semblent pourtant déformées par le filtre négatif du mépris. Comme un jeu de miroirs déformants, Fleurette perçoit son reflet par l'entremise de tous les acteurs qui l'entourent. Les compagnes de travail de Fleurette sont ainsi les miroirs de cette dernière, qui leur sert également de miroir.

En fait, la rumeur qui a comme effet de construire l'image, est une multitude de discours à l'histoire unique, à la tentative unique, c'est-à-dire qu'elle prend des formes variées mais vise toujours le même but: celui d'être entendu. Mais la rumeur n'existe que grâce à l'objet qui la suscite; sans objet, elle n'est rien, n'existe pas. Toutes les voix narratives du premier et du deuxième niveaux entourant celle de Fleurette n'existent que grâce à cette dernière; elle est le centre autour duquel tout se dit. D'où le désir de cet objet, ressenti par toutes les voix narratives, et le mépris de ce désir, reporté sur l'objet qu'est Fleurette. Cette alternance d'un désir non dit au mépris volontiers exprimé, prend la forme d'une ambiguïté présente partout, dans l'univers de l'histoire de Fleurette et dans cet univers plus englobant qu'est le récit.

Mais Fleurette aussi n'existe que grâce à toutes ces femmes qui la regardent. Lorsqu'elle n'est plus regardée, critiquée, elle recherche automatiquement ce même espace de vie où elle pourra à nouveau rejouer sa scène de séduction. Cette scène où elle ne semble pas exceller car elle

est toujours rejetée.

Le drame de Fleurette et de ses compagnes, c'est qu'elles sont entièrement à la merci des autres; elles n'ont aucun contrôle sur leur vie. Elles ne peuvent pas dire qui elles sont et ce qu'elles pensent puisqu'elles ne savent rien de tout cela; elles le pressentent peut-être mais sans jamais l'approfondir. Faute de dire qui elles sont et ce qu'elles pensent, elles parlent de quelqu'un pour être entendu; c'est le prétexte à l'expression. Le jeu de pouvoir qui s'établit alors pour chaque individu consiste à avoir un contrôle sur les autres pour que les autres ne puissent pas avoir de contrôle sur soi. C'est une façon d'avoir indirectement un contrôle sur soi; ou d'en avoir l'impression. Le chemin est mille fois plus compliqué mais tellement plus facile à emprunter.

J'aurais pu appeler ce travail: la fuite de soi. Il y a tout au fond de ce récit l'image de la difficulté à vivre. Peu importe les raisons complexes et variées de cette fuite, le résultat est toujours le même. Il fait de l'individu une ombre, un petit être sans couleurs, une marionnette, une simple voix comme celle de la secrétaire et de la préposée qui n'existent même pas et qui tout à coup réalisent ce vide, pour finalement réintégrer leur non-existence et leurs vieilles habitudes. Et cette soumission à sa propre fuite fait de l'individu un esclave; et cette complicité à la fuite des autres fait que l'on se sent moins seul lorsque tous les autres fuient comme nous. Mais le «soi» que l'on fuit, revient toujours, comme par magie. Et c'est la course folle qui recommence jusqu'à ce qu'il soit impossible de courir.

Mais la rumeur se soucie peu de l'individu et de sa course; elle n'en a

que faire. Elle est, elle-même, trop occupée à courir, poussée par deux forces opposées qui la font démesurée, qui la font marionnette. Et ces deux forces que sont le désir et l'angoisse, lui assurent une multitude de vies qui donnent à la rumeur une immortalité et l'étrange pouvoir de fasciner.

Bibliographie

COURTÉS, Joseph, *Analyse sémiotique du discours*, de l'énoncé à l'énonciation, Paris, Hachette, 1991, 246 p.

EVERAERT-DESMEDT, Nicole, *Sémiotique du récit*, Bruxelles, Éditions Universitaires, 1988, 241 p.

GREIMAS, Algirdas-Julien, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970, 314 p.

GROUPE d'ENTREVERNES, *Analyse sémiotique de textes*, Lyon, Presses universitaires, 1979, 207 p.

Le Petit Robert, (article «Rumeur»), Paris, Dictionnaires Le Robert, 1972, p.1586.

Encyclopédia Universalis, (article «Rumeur»), Éditeur à Paris, 1990, p.3061.